

REFLEXIONS
SUR L'USAGE
DE L'OPIUM,
DES CALMANTS,
ET DES NARCOTIQUES,
Pour la guerison des Maladies.

En forme de Lettre.

ΟΣΑ (τῶν Φαρμάκων) ὀδύνης εἵνεκα δίδοται, ἀκίνδυνά ἐστιν ἅπαντα προσφέρειν αἰεὶ, ἐὰν κατὰ τὰ γεγραμμένα προσφέρῃς.

Ἱππόκρατ. περὶ παθῶν.

Quæcunque (Pharmaca) doloris gratiâ, ea omnia sine periculo semper exibentur, si juxta præscriptum exibueris.

Hippoc. de affectionibus art. 33. ỷ. 10.

A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER fils, ruë saint Jacques, près la Fontaine saint Severin, au Lys d'or.

M D C C. X X V I.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Rudis sit oportet, & parùm compertam habeat opii vim, qui idem sopori conciliando, demulcendis doloribus & diarrheæ sistendæ applicare tantum novit; cum ad alia plurima, gladii instar Delphici, accommodari possit, & præstantissimum sit remedium cardiacum, unicum penè dixerim, quod in rerum naturâ hactenùs est repertum. [Sydenham de dysenteriâ. Chap. 3. pag. 164.

Approbation de Monſieur Andry, Conſeiller, Lecteur & Profeſſeur Royal, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Doyen de la même Faculté, Cenſeur Royal des Livres.

J'Ay examiné par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce Manuſcrit intitulé, *Reflexions ſur l'uſage de l'Opium, des Calmants & des Narcotiques pour la gueriſon des maladies*: C'eſt un ouvrage qui me paroît véritablement digne de l'impreſſion. Fait à Paris, ce 9. Septembre 1725,

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GUILLAUME CAVELIER fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de luy accorder Nos Lettres de Permiſſion pour l'Impreſſion d'un Livre intitulé, *Reflexions ſur l'uſage de l'Opium, des Calmants & des Narcotiques, pour la gueriſon des Maladies*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Preſentes; Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Cavelier fils, de faire imprimer ledit Livre en un ou pluſieurs Volumes,

conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous le contreſcel des Preſentes, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſecutives, à compter du jour de la date des Preſentes; Faiſons défenſes à tous Libraires: Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; à la charge que ces Preſentes ſeront regiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq: & qu'avant que de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'Impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation

y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliote-que publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Comman-deur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trou-ble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera im-primée tout au long, au commence-ment ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Comman-dons au premier notre Huissier ou Ser-gent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonob-stant clameur de Haro, Charte Nor-mande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE'ES

à Paris le huitiéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cens vingt-cinq, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIe. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 310. *fol.* 250. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celuy du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris, le neuf Novembre mil ſept cens vingt-cinq.*

BRUNET, *Syndic.*

Ouvrages de Mr. Hecquet, qui se trouvent chez le même Libraire.

NOvus Medicinæ conspectus quæ Phisiologia & Pathologia est cum Appendice de Peste. 2. *vol.* in 12. *Paris.* 1722.

—— *ejusd.* De purganda Medicina, ubi detecto evacuantium fuco, *Purgationum* fraudes & imposturæ revelantur. *in* 12. *Paris.* 1714.

—— du même. *Observation sur la saignée du pied, & sur la purgation, au commencement de la petite verole; des fiévres malignes, & de grandes maladies, avec un Traité contre l'Inculcation.* in 12. Paris 1724.

—— du même. Lettre en forme de Dissertation pour servir de réponse aux difficultez sur le Livre de la Saignée, *in* 12. *Paris.* 1725.

—— du même. Traité de la Peste, les moyens de s'en préserver & d'en guérir, le danger des Barraques & Infirmeries forcées, *in* 12. *Paris.* 1722.

—— ejusd. *Hippocratis Aphorismi, ad mentem ipsius, Artis usum, & corporis* mechanismi *rationem expositi*, 2. vol. in 12. *Paris.* 1724.

REFLEXIONS



REFLEXIONS SUR L'USAGE DE L'OPIUM,

Des Calmants, & des Narcotiques, pour la guérison des maladies.

En forme de Lettre.

ONSIEUR,

Vous me croyez engagé envers le Public, parce que j'ay dit dans ma Réponse * aux Objections faites contre le Livre des Observations, *que ces idées sur la maniere d'operer des Narcotiques,*

* P. 29.

A

meneroient à d'autres avantages pour eux, & plus étendus dans la pratique de Medecine : Et là dessus me jugeant tenu de ma parole, vous exigez, MONSIEUR, que je l'acquitte. Souffrez cependant que je pense que le Public ne se seroit de long-temps apperçû de l'inexecution de cette prétenduë promesse; car quoique j'eusse à luy communiquer avec la liberté permise parmi les gens de Lettres, ce ne pouvoit jamais estre rien d'assez interessant pour se faire regretter : demeurerai-je des années en retard, ou même dans un parfait silence; mais vous m'en faites un devoir, MONSIEUR, & par là vous m'aiderez à porter une partie du poids que vous m'imposez, ou du blâme auquel je m'expose; parce que sous vos auspices, je vais penser d'une maniere un peu contraire à des idées & à des usages autorisez dans la Medeci-

ne d'aujourd'huy, où plus que jamais l'on a aſſujetti l'art de guerir à des notions materielles, baſſes & groſſieres.

Vous avez peine, MONSIEUR, à concevoir quels ſeroient ces avantages que pouroient avoir les *Narcotiques* pour la guériſon des maladies, eux qui ſont la terreur de tant de Medecins, & l'horreur de la plûpart des Malades; & ces avantages me paroiſſent à moy, MONSIEUR, ceux-là même qui ſont ſouhaitez pour la ſolution du fameux Problême dans la pratique de Medecine, propoſé par l'un des plus celebres & des plus éclairez Medecins du ſiecle paſſé. C'eſt le ſçavant Mr. *Pitcarne*, ſi habile dans l'étude de l'œconomie naturelle du corps humain, lequel tout occupé pendant ſa vie, qui fut helas trop courte! de la meilleure maniere de faire la Medecine, ou de guerir parfaitement

les maladies, avoit enfin borné ses vœux à un seul remede, dans lequel il demandoit une vertu singuliere & generale pour les terminer toutes. C'étoit une notion de *Panacée* qu'il s'étoit faite, & dans laquelle étoit renfermé, selon luy, un moyen sûr de guerison, parce qu'un semblable remede auroit éteint où fait cesser la cause d'une maladie, sans attirer après soy l'inconvenient, de ceux qui passent pour les meilleurs, & qui ne réussissent cependant, qu'en faisant succeder la tempête & le trouble à la bonace; tant ils apportent certainement de tumulte & d'agitation! Le comble donc des vœux de ce grand Medecin, étoit qu'il se trouvât un remede, lequel redressant le sang dans sa circulation: & le contenant, ou ses sucs dans leurs bornes, prévint en luy ou calmât en même temps ses gonfle-

mens, les *rarescences*, ou les soulevemens qu'il contracte, par l'usage des remedes les plus autorisez. Voicy ce Problême & ce vœu.

PROBLEMA. [a]

Dato quovis morbo remedium ipsi proportionatum invenire.

Sive.

In omni morbo ex indicante indicatum invenire, inventumque adhibere.

DESIDERATUM

Medicamentum quod statim tollat sanguinis rarescentiam, & motum imminuat nullo fere symptomate subsequente. [b]

(a) *Pitcarnii elementa Medicinæ, &c.*

(b) *Ibid. lib. II. art. 35.*

Ce point de vûë, MONSIEUR, s'il n'est point séduisant, est bien flateur, & annonce de grands avantages dans un tel remede; car outre qu'il abbregeroit les maladies, il épargneroit encore bien des langueurs, & de

triſtes ſuites de gueriſons imparfaites ou manquées ; puis qu'il n'en eſt de vraïes que celles qui remettent & laiſſent un malade dans le calme d'où il étoit ſorti par la maladie. Cette idée paroîtroit reſſembler d'aſſez près à celle d'un ſpecifique univerſel, s'il convenoit tout à la fois & à toutes les maladies, & à toutes les cauſes de chacune en particulier ; de ſorte que ces maladies ceſſant de paroître ſous les formes qu'elles avoient priſes en naiſſant, ne ſe remontreroient pas ſous d'autres apparences en ſe reproduiſant. Or les *Narcotiques* dont les effets ſont ſi efficaces, ſi prompts, ſi univerſels, que le calme accompagne, & auxquels il ſuccede, ne pourroient-ils pas offrir cette ſorte de ſpecifique ? & en ce cas, MONSIEUR, les trouveriez-vous ſi forts dénuez des avantages dont je leur ay fait hon-

nieur dans ma Réponſe ? Le préjugé eſt à la verité contre eux, & ce préjugé ſe trouve dans les Medecins comme dans les Malades ; il eſt même entré dans la Phyſique moderne, qui s'eſt laiſſé ſurprendre aux ſoupçons qu'a répandu contre eux l'ancienne Philoſophie, dont l'aveugle veneration, comme vous le ſçavez, MONSIEUR, s'étoit fait preſque autant d'idolâtres que de diſciples. La Medecine a copié ce préjugé, parce que l'éducation des Ecoles, ou les leçons des Maîtres l'ont accredité & reçû. Ainſi adopté ſans preuves, il a formé le raiſonnement des Medecins, & influé dans leur conduite. Mais quand la Medecine auroit à ſe bâtir ſur des raiſonnemens, la trouveriez-vous, MONSIEUR, ſolidement établie ſur des fondemens auſſi ruineux, ou bien affermie ſur ces principes, qui ſont autant

ceux de l'erreur, qu'ils ſont peu ceux de la nature ? La ſcience des faits & l'étude des obſervations ſont pour elle de plus fermes ſoutiens, & de plus ſûrs guides, & c'eſt ſur ces bazes ſi certaines que va poſer la doctrine des Narcotiques pour la guériſon des maladies.

Il n'eſt point d'effet ſi connu, point d'obſervations ſi conſtatées, ou ſi unanimement certaines, que celuy de l'Opium ; verité tellement autentique, qu'elle fait le titre de ſa réprobation ; car elle eſt toujours & univerſellement conſentie, ſans exception, ſans égards d'aucune circonſtance d'âge, de temps, de ſexe, de climat, de maladie, puiſque par tout, en tout temps, toute contrée, toute perſonne, l'Opium calme, appaiſe, aſſoupit. Voilà donc dans un remede une vertu generale, aſſurée & infaillible, c'eſt de moderer les

ſaillies du ſang, de calmer ſes troubles, d'arrêter ſes emportemens. Or qu'eſt autre choſe une maladie, telle nature ou tel nom qu'on luy donne, que fougues, qu'emportemens, que dérangemens, que troubles? l'Opium eſt donc un remede certain pour la gueriſon des maladies, puis qu'il en bride ou en arrête les cauſes. De plus, le ſang calmé par ce remede, n'eſt point excité à de nouveaux troubles, ni ſes ſucs portez à de nouvelles mutineries; le danger même pouvoit être d'un autre genre; ce ſeroit que le calme n'allât trop loin, en fixant, dit-on, les eſprits, en arrêtant leur cours & celuy de la vie. Eſt-ce rien moins trouver dans l'Opium, qui eſt le premier de tous les Narcotiques, que cette double vertu tant deſirée par Mr. *Pitcarne*, de calmer le ſang, en prévenant en luy tout retour d'agitation,

de *rarescence* & de trouble ? c'est que tout à la fois il lie, retient & modere les deux puissances principales qui regissent l'œconomie animale ; ce sont les *fluides* & les *solides*, ces deux antagonistes de la vie, qui se réunissent au moyen de l'Opium, pour concourir à une même paix.

L'idée d'une opération si prompte & cependant si complette dans un remede, qui seul sçait tout à la fois mettre d'accord deux puissances rivales & soulevées, ne se prend point dans les notions vulgaires des maladies & des causes qui les produisent ; aussi est-il permis pour l'explication d'un fait de pratique avoüé & convenu, de se mettre au dessus des manieres ordinaires de penser en Medecine : ce sont de ces facilitez qu'apporte, & de ces libertez que permet à une Medecin une érudition formée sur l'étude de la

nature, & concertée avec ſes manieres. Or ſuivant les notions communes (parce que les cauſes des maladies s'empruntent des *fluides* ou des *ſolides*, c'eſt-à-dire des deffauts ou alterations qui arrivent à leur tiſſure, à leur mouvement &c.) Les raiſons des meilleurs remedes qui y ſont employez, ſe prennent auſſi dans les uns & dans les autres ; & cela parce que ſuivant un autre principe non moins reçu, la ſanté conſiſte dans le juſte temparament des uns, & dans la ſoupleſſe de reſſort des autres ; en un mot, dans le jeu libre & reciproque de ces deux puiſſances maîtreſſes de la vie. C'eſt un fond d'étiologie qui montre les raiſons par leſqüelles les remedes operent dans la methode de guerir à l'ordinaire ; mais une autre maniere non moins certaine, quoique moins ſenſible de concevoir l'eſſence

de la ſanté, donnant à comprendre une autre maniere de concevoir la nature de la maladie, découvre une autre raiſon d'agir dans les remedes qui y conviennent plus ſingulierement.

Ces idées philoſophiques ſouleveront peut-être, MONSIEUR, des eſprits moins géometriques & moins élevez que le vôtre, au deſſus des notions *humorales* & materielles qui aſſujettiſſent la Medecine vulgaire; mais cette pathologie, comme vous le ſçavez, MONSIEUR, fut apperçûë & habilement propoſée il y a plus d'un ſiecle par un grand Maître, qui n'eut pas en ſon temps moins bon goût dans la ſaine Philoſophie que dans la veritable Medecine; l'illuſtre Fernel, l'un des principaux ornemens de l'Ecole de Paris, & que toute la Republique des Lettres celebre & revere encore,

tenta (a) cette reforme, dans les idées qu'on avoit communément ſur les cauſes des maladies; touché par l'honneur (b) du progrès qu'il voyoit ſe faire dès ſon temps dans la plûpart des Arts & des Sciences, & de l'envie de voir auſſi s'accroître les connoiſſances dans la veritable Medecine. Ce grand homme donc attentif autant qu'il l'étoit au bonheur de ſa profeſſion, avoit ſenti qu'il manquoit quelque choſe à la vraie doctrine des cauſes de maladies, & eſſaïant de dévoiler là deſſus la nature, ou de la développer davantage pour l'avancement & pour l'honneur de la Medecine, il démêla une ſorte de cauſe ſuperieure, non apperçûë juſqu'alors, ou qui échapoit du moins à l'attention de trop de Medecins.

(a) *Fernel, de abdit. rer. cauſ.*

(b) *Ibid. in praf.*

Cette ſorte de cauſe dans la maniere de penſer de ce ſçavant homme, eſt au deſſus des qua-

litez élementaires. *Abditior illa causa supra elementorum conditionem est*; ([a]) car elle n'attaque point le temparamment des parties, comme font les causes ordinaires, mais elle en altere le fond même, c'est-à-dire leur propre substance, dont elle est singulierement ennemie, & à laquelle elle s'attaque directement & précisément. *Quæ non corporis temperamentum, sed totam illius substantiam primùm ac per se offendit, ut cui sit prorsus inimica.* ([b]) Or *toute la substance*, ou le tout de la substance d'une chose, c'est le complement, ou l'integrité par laquelle elle subsiste achevée ou parfaite dans son être. *Tota rei substantia perfectio est & integritas qua res una quæque consistit.* ([c]) Et dès que cette integrité souffre quelque atteinte & quelque déchet, aussitôt le tout de la chose ne subsiste plus, & ce dechet est une mala-

(a) *Fernel. de abd. rer. caus. c.* 11. *ch.* 10.

(b) *Ibid.*

(c) *Ibid.*

die de *toute la ſubſtance* de cette choſe. *Hæc quoties immutatur & de perfectione decedit, res tota continuò perfringitur, ipſaque illius deceſſio morbus eſt totius ſubſtantiæ.* (a) (a) Ibid.

Mais cette perfection ou cette integrité de toute la ſubſtance d'une choſe vous paroîtroit-elle, MONSIEUR, bien differente de l'état naturel de conſiſtance parfaite dans les ſolides, que la Phyſique moderne a appellé *ton* des parties, qui n'eſt en effet autre choſe que l'état habituel, ou le point naturel de l'ètenduë, ou tenſion parfaite ou achevée de leurs fibres? dans ce ſens une maladie de *toute la ſubſtance* ne ſera qu'une ſorte *d'atonie*, un dechet, une alteration, une defection dans le *ton* des parties ſolides; celles-là même, ſi vous voulez bien le remarquer en paſſant, MONSIEUR, dans leſquelles ou ſur leſquelles s'operent les merveilleux effets des

Narcotiques. Auſſi appelloit-il affoibliſſement, la cauſe qui attiroit après ſoy une maladie de ſubſtance, & cet affoibliſſement étoit une ſorte de pareſſe, ou d'impuiſſance dans le fond ou la tiſſure des parties, leſquelles devenuës invalides ou languiſſantes, ne pouvoient donner à la portion des ſucs qui leur arrivoient, le point ou le degré de coction pour les digerer, d'où il ſe faiſoit un amas, ou une congeſtion de ſucs crus & ſuperflus, qui gâtoient le ſang : *Ubi pars aliqua debilis efficietur... Ubi quælibet pars concoquere nequit genita in ſe excrementa, aut expellere, tale ſibi ipſi febricitandi initium affert; ita enim in parte unàquapiam excrementa colligi putat (Galenus) vel partis ipſius vitio & imbecillitate.* (a) Car Fernel appuye ſon ſyſtême des maladies de ſubſtance du ſentiment de *Galien*, lequel, ſelon la re-

(a) Ibid. ch. 13.

marque de ce grand homme, n'étoit parvenu à cette connoiſſance de cauſe que dans ſes vieux jours ; meuri par conſequent par l'âge, l'uſage & la reflexion, parce qu'il avoit penſé autrement dans ſa jeuneſſe. *Ætate & rerum obſervatione maturior* (Galenus) *aliam intermittentibus febribus originem inſtituit.* [a]

(a) *Ibid.*

Ce n'eſt pas, MONSIEUR, que je vouluſſe ramener les expreſſions déplaiſantes, ou malſonnantes d'une Philoſophie *ideale*, décreditée, ou *inſolite*, mais je vous avoüe que j'aime fort à me conduire en pratique de Medecine, ſinon par les termes, au moins par les notions des grands Maîtres, qui ont ſenti la nature, qui en ont pris le goût, qui l'ont ſçu répandre ſur leurs Ecrits, & le faire paſſer à leurs Lecteurs. Car je me prête ou me laiſſe aller volontiers à une contagion pareille, par

laquelle les esprits se prennent mutuellement par le commerce, s'attachent par l'habitude, & par elle se copient: car c'est ainsi qu'on se forme & se dresse insensiblement à penser comme ceux qui ont pensé souvent; c'est l'effet que produit la lecture des Anciens, car s'il en coûte quelque chose à tolerer leur langage, & à étudier leurs termes, on se trouve richement dédommagé par la solidité de leurs pensées, & par le poids de leurs maximes. Telles sont celles du celebre Mr. Fernel; ses expressions ne sont à la verité, ni celles de la *Chimie*, ni celle de la *Physique*, ni de l'*Anatomie* moderne; mais ses idées sont celles du *Mechanisme*, ou de la Physique naturelle, renfermée dans la doctrine des solides, qu'il a sentie dans leurs dispositions ou affections *toniques*, & en particulier dans l'idée d'une

ſorte d'*atonie* ſecrete, qui fait ſourdement des *ſtades* dans le *ſuc nerveux*, des ralentiſſemens dans le ſang, des congeſtions dans les humeurs; enfin un fond de maladies graves, de celles ſur tout qui étant des plus cachées, & des plus difficiles, demandent des remedes d'un genre ſuperieur, *ſupra elementorum conditionem*, parce que leurs cauſes ſont au deſſus du commun, plus eſſentiellement attachées aux eſprits, qu'aux humeurs ou à la matiere.

Auſſi ce grand homme reconnoît-il qu'il faut oppoſer aux maladies qui occupent intimement la ſubſtance des parties, des remedes qui agiſſent par une vertu moins dépendante de leurs qualitez, ou de leurs modes, que de leur fond & de leur eſſence: *Totius ſubſtantiæ morbis neceſſe eſt natura contrarias vires compararit. ... quæ totius ſubſtan-*

(a) Fernel. de abdit. rer. caus. p. 521.

(b) Ibid. p. 526.

tiæ dissidio illis adversæ. ([a]) *Isthæs vis non è manifestis qualitatibus, sed à totius substantiæ dissidis. ... quà non pituitæ, sed morbi essentiæ, prorsus adversatur.* ([b]) Suivant cette idée qui fut aussi autrefois celle de *Dioscoride*, que *Galien* combattit d'abord, puisqu'il l'adopta ensuite, l'Opium ne pouroit-il point passer pour un de ces remedes, dont la vertu reside moins dans ces qualitez, que dans toute sa substance, dont cette vertu seroit l'émanation, ou la proprieté essentielle ? En effet, de quelle qualité faire un atome de Matiere, ou d'Opium, qui agit si universellement sur tout le corps, qu'il calme & tranquilise en peu de temps ? de quel degré de chaleur ou de froid est susceptible une si mince portion de Matiere ? de quelle saveur la nommer ? Sera-ce rien de trop que de luy laisser tout ce qu'elle a de substance, ou de fond pour agir ?

L'étrange volatilité de ce point de matiere, l'immenſe fineſſe ou tenuité des parties qui compoſent le *mixte* d'où on le tire, ſoulage l'entendement & aide l'imagination à entrer dans cette idée, ſongeant d'ailleurs à la nature de l'objet ſur lequel l'Opium opere: c'eſt ſur le *ſuc nerveux*, d'une ſubſtance luy-même ſi mince, qu'il a paſſé pour un eſprit, & ſi tenu, qu'il reſſemble mieux à un ſouffle, ou à une vapeur, qu'à une humeur ou à un ſuc. Ainſi il devient poſſible de comprendre, qu'une ſubſtance toute aërienne ou toute ſpiritueuſe, comme celle de l'Opium, peut ſous un très petit volume ſe trouver de meſure ou en proportion d'étenduë avec le ſuc nerveux; & que par conſequent mêlée avec luy, elle peut ſe meſurer à luy, & ſe mettre de pair avec ſon étenduë; car c'eſt un air: Or l'on ſçait à quelle

immenſité d'eſpace peut ſe porter un air dilaté. Cette extenſion monte juſqu'à trois cens fois au deſſus du volume naturel de l'air; un grain donc de Laudanum rarefié dans les entrailles, peut s'accroître à raiſon de ſa ſubſtance toute aërienne, trois cens fois ou environ au deſſus de ſon étenduë propre ; & alors ce ſera une ſorte de volume plus que ſuffiſant pour une action conſiderable. Si à cela l'on joint *l'homogenëité* de ſubſtance dans l'objet ſur lequel doit s'exercer cette action, on concevra tout d'abord combien grande deviendra ſon énergie ; car ce ſera un air ſur-ajouté à un autre air, & ces ces deux airs rarefiez de concert & de pair, s'uniront en force, & l'accroîtront même. Or la force eſſentielle ou de toute la ſubſtance de l'air, eſt l'élaſticité. Ce ſera donc une élaſticité double pour l'expan-

sion du suc nerveux. Cette expansion iroit même à précipiter à l'excès la circulation de ce suc, si l'espace qu'il parcourt étoit libre, si les routes dans lesquels il circule étoient vuides, & exemptes d'embarras ou de digue; enfin si luy-même avoit sa fluidité, sa volubilité & sa legereté ordinaire : Mais ces dispositions dans le suc nerveux sont bien differentes dans les maladies de substance, c'est-à-dire en celles où est singulierement affectée la tissure des nerfs; car les causes de ces maladies consistant dans un fond d'affoiblissement dans quelque endroit du genre nerveux, & par consequent dans le ralentissement ou l'épaisissement de quelque portion de son suc, cet accroissement de force que l'Opium opere ne servira singulierement & sur tout qu'à revivifier la vertu systaltique, qu'à resoudre les

ſtades qui formoient des digues à ſon cours, à fondre l'épaiſiſſement qui l'apeſantiſſoit, & à rétablir la direction & la file de ſa circulation.

Mais je crains, MONSIEUR, d'abuſer de l'honneur de votre attention, en la menant trop loin, car me voilà bien avant dans les routes ſecretes, ou les moins frequentées de l'œconomie animale; ne m'y égarerai-je point? car on n'y trouve que très-peu de guides. En effet je m'y trouve comme iſolé, écarté du moins du grand chemin du ſyſtême, ou de la voye des humeurs, battuë de tout le monde, parce que tous la frayent & la ſuivent comme la plus aiſée. C'eſt l'objet banal, où ils tendent tous, mais eſt-ce le point où chacun devroit tendre? Ne me croyez pourtant pas, MONSIEUR, dans des landes inpratiquables, quoique j'entre dans des

des ſentiers incultes ou peu frequentez : peut-être eſt-ce à la honte de la Medecine moderne, que ſe voit ſi fort negligée la pathologie des eſprits (pour parler le langage vulgaire) ou pour mieux dire, l'étude & la connoiſſance des alterations qui arrivent en maladie à la *lymphe nervale*, à ſon cours, à ſes directions, c'eſt-à-dire, à l'ordre de ſa marche, ou de ſa circulation. Le celebre MONSIEUR *Stahl*, & ſa prudente Ecole, viennent de commencer de nos jours à réformer en ce point la pratique de la Medecine. Les indiſpoſitions *toniques*, c'eſt-à-dire, les alterations du *ton* des parties les occupent, une ſorte de *calmant nitreux* remplit la plus grande partie de leur methode ; ils en trouvent d'autres dans les remedes qui fixent, comme ſont les *abſorbants* imbibez d'acides ; dans les *cinnabres*, des *adouciſ-*

ſants; dans la *caſcarille* un *ſedatif*; & en des cas, ils s'avancent juſqu'aux *narcotiques* temperez en pluſieurs compoſitions celebres, comme les pilules de cynogloſſe, la grande theriaque, le diaſcordium, la theriaque celeſte. Au ſurplus parfaitement éloignez de la methode des purgations frequentes, des purgatifs violents, des Emetiques outrez, des mochliques, enfin de la fureur des remedes tumultueux, fondants, & agaçants. Tant d'avances vers une *Medecine calmante*, paroiſſent d'heureux préſages pour la réforme de ces groſſiers effets des purgatifs, qui deshonorent la Medecine d'aujourd'hui, ſi exacte d'ailleurs dans ſa theorie, ſi châtiée dans ſes connoiſſances, ſi pure dans ſon langage, & ſi élegante dans ſes diſcours. Mais ne pouroit-on point aller encore plus loin, que ces Praticiens, ſans

bleſſer les inviolables loix de la ſaine Medecine ?

Car ce fut auſſi l'intention du ſage MONSIEUR Fernel, de ne rien introduire de ſingulier ou d'extraordinaire dans la pratique de la Medecine qu'avec cette précaution. *Id enim ſæpe mihi animo verſabatur, non levis eſſe momenti in arte omnium præſtantiſſima, & quæ in totius humani generis ſalutem comparata ſit, abſtruſum & reconditum depromere, quod à vulgari genere Philoſophandi & popularibus ſenſibus abhorreret.* (a) Ce n'eſt donc pas, MONSIEUR, que contre d'anciennes loix de la ſageſſe ou philoſophie medicinale, reçûës ou ſuivies depuis pluſieurs ſiecles, j'entreprenne d'inſinuer de nouveaux dogmes de pratique ; mais inſtruit que l'état du genre nerveux & de ſa lymphe, eſt ſoûmis à ces mêmes loix pour la guériſon des grandes maladies, je vou-

(a) *Fernel. De abdit rerum cauſ. in præfat.*

drois y voir appliqué plus qu'on ne fait ordinairement, l'eſprit des Praticiens. Prevenu que l'on eſt de longue main, que les maladies ſont dans les humeurs, l'habitude de purger s'eſt établie & fortifiée dans tous les eſprits, deſorte que le mal-entendu de cette maxime a fait une routine ou une mode, de la methode de guerir, comme ſi cette évacuation étoit toute la reſſource de l'art. Delà eſt venuë l'étrange inattention où l'on eſt auprès des malades pour les *alterants*, au moyen deſquels on ſe propoſe tout au plus de préluder à la purgation ; du reſte on eſt ſi peu diſpoſé à leur déferer l'honneur de la guériſon, que ceux-là même d'entre les *alterants* qu'on reſpecte le plus, juſqu'à leur accorder l'honneur du Specifique, ne paſſent pour ſûrs dans leurs ſuccès, qu'autant que le malade aura (dit-on) été bien purgé.

C'eſt ainſi que l'on gâte ou détruit tous les jours les bons effets du *Quinquina*, du *Mars*, du *Laict*, des *Eaux Minerales* &c. parce qu'on en traverſe la réüſſite en purgeant par coûtume plûtôt que par raiſon, & occaſionnant par-là des rechutes, ou des guériſons incompletes ou mutilées. La conviction où l'on eſt que l'action des *alterants* en liqueurs s'exerce ſur les fluides, a fait encore leur diſgrace ; car ſous cette idée on ne les a donnez que comme des humectants, des temperants, des délayants, qui laiſſivent le ſang, comme feroient des *lotions* qui lavent & dépurent, on a été tout au plus juſqu'à les regarder comme des bains, qui moüillent les viſceres & les amoliſſent ? & c'eſt le principal domaine qu'on leur a laiſſé ſur les *ſolides*.

Cependant, MONSIEUR, il paroît évident que l'action des

alterants, se passe en premier ; & même immédiatement sur les *solides*, & ceux qui se donnent en poudre ou en substance en feroient preuve si l'on y avoit bien réflechi, & si on leur rendoit justice. Mais le préjugé en faveur des *fluides* a fait de ces *alterants* même, des aydes ou des correcteurs du sang tout au plus, en en faisant des *absorbants d'acides*, des spongieux, ou des *concentrants* ausquels on a donné des *salures* à éteindre & des acretez à émousser ; & l'on a supposé ces acretez dans le sang, dans sa lymphe, dans sa serosité, en un mot dans ses sucs ou dans les humeurs. Neanmoins ces absorbants sont des *terreux*, des *fixes*, des *chaux*, ou des substances pésantes, bien plus propres à se coller ou à s'appliquer sur les premieres surfaces des parties qu'elles rencontrent sur leur route, qu'à s'insinuer par les bouches

inperceptibles des vaiſſeaux, qui pourroient les tranſmettre dans le ſang. Suivant cette idée qui eſt autant vraie qu'elle eſt ſimple & conforme à l'état naturel de l'œconomie du corps, ils devient notoire que l'action premiere & principale des *alterants* ſe fait ſur les *ſolides*, & qu'elle ne ſe communique aux *fluides* ou aux humeurs qu'en ſecond; mais en ce ſens ils peuvent devenir de grands acteurs pour la cure des maladies.

Vous craignez peut-être, MONSIEUR, que je ne m'avance trop par prédilection pour les narcotiques, pour leſquels vous apprehenderiez de me trouver paſſionné, ou trop porté à leur faire fortune en Medecine, en les y mettant à la mode. La douceur des effets de ces remedes auroit peut-être pû ſurprendre ma confiance, mais je me ſuis mis d'autant plus en garde con-

tr'eux , que leurs ſuccès ſont plus flateurs , plus propres par conſequent à ſe faire des adulateurs ; en tout cas, MONSIEUR, vous êtes au-deſſus de la ſurpriſe, & vous allez être juge ; ſouffrez ſeulement avec quelque patience mes reflexions fondées ſur l'uſage , ſur des faits , & ſur la nature où le méchaniſme de nos corps.

Tout ce qui s'y paſſe eſt mouvement , & tout mouvement s'y fait par les *ſolides* ; ſang, eſprits , lymphe, ou quelque humeur que ce ſoit n'entre dans l'exercice de l'économie animale que par l'action de leur puiſſance, qui chaſſe les unes dans leurs reſervoirs , & qui fait rouler les autres dans leurs vaiſſeaux. Ici donc ſont des vaiſſeaux qui battent , là ſont des membranes qui preſſent, & par tout ſe trouve une vertu de reſſort , qui meut , qui agite , qui anime. Il eſt pourtant un mou-

vement principal ou ordinaire & plus univerſel, c'eſt le circulaire ; car en effet tout circule dans nos corps, parce que rien n'y vit que ce qui circule. Or toute circulation eſt l'effet de la *preſſion*, du battement, & de la force ſyſtaltique des *ſolides*. De quelle importance doivent donc être des remedes deſtinez par leur état, ou leur action propre à agir ſur les *ſolides* ? Seront-ils moins que les moderateurs de la vie, puiſqu'ils en regiſſent les inſtrumens, dont ils modifient & reglent les actions ? Ces actions ſont des vibrations continuelles, ou des oſcillations continuées, leſquelles comme des ondulations non interrompuës, deſcendent du cerveau vers les parties inferieures. Mais la juſteſſe, la régularité & la legereté de leurs roulements, donnent à connoître combien peu de choſe il faut, pour troubler leur or-

dre, rompre leur file, ou changer leur marche. Une comparaiſon le fait comprendre, & on la trouve dans une corde de luth, laquelle perd ſur le champ la douce harmonie & la juſteſſe de ſes ſons, pour peu que quelque choſe peſe ſur elle ou la preſſe.

On reconnoît à ce portrait celui d'une fibre nerveuſe, & par conſequent de ces filets élaſtiques, qui font le tiſſu des parties. Car ces filets forment des cordons, leſquels impregnez & imbus d'une lymphe fine éthe-rée & ſpiritueuſe qui ſuinte & leur vient de la ſubſtance *corticale* du cerveau, portent par tout une roſée pleine d'un eſprit élaſtique, laquelle comme feroit une ſeve, fait vegeter les parties dans leſquelles ils ſe perdent, & fait leur fermeté, leur force, & leur ton.

Cette action de porter à l'ha-

bitude feroit penſer que ces cordons ſeroient des tuyaux arteriels, mais ils n'en ont ni le battement, ni la forme, ni la cavité; rien n'y roule donc, mais cette action eſt l'effet d'une ſyſtole, qui y entretient un mouvement periſtaltique ou vermiculaire. Ainſi ces cordons moins creux que poreux, reſſemblent mieux à des filieres ſpongieuſes qu'à des canaux. Or cette diſpoſition ſpongieuſe fait concevoir combien eſt lent à travers une pareille ſubſtance, le mouvement ou le cours d'une lymphe déja lente de ſa nature; & deplus, combien ces filieres elles-mêmes ſont aiſées à ſe comprimer par quoique ce ſoit qui peſe ſur elles. Mais cette facilité à être comprimées doit être plus grande ou plus ſenſible, ou il ſe trouvera ramaſſé plus de ces filets mouëlleux, & ces endroits ſont ceux qui ſont plus tendres &

plus aiſez à amollir. Ce ſera en même-tems, ou la compreſſion étant plus facile, l'interception du cours de la *lymphe nervale* ſera plus ordinaire. Ici donc ſi l'on ſe repreſente l'étrange ſenſibilité de l'eſtomach ſi aiſé à bleſſer, ou à s'indiſpoſer, qu'il eſt ſenſible à l'impreſſion de l'antimoine, que l'œil ſouffre ſans douleur ; l'on concevra combien il faudra peu de choſe, pour gêner la tiſſure des filets nerveux de l'eſtomach, & par-là occaſionner du trouble ou du ralentiſſement dans le cours de la lymphe qui les parcourt & les traverſe.

Tout ceci vous paroîtroit preſque, MONSIEUR, une digreſſion, eu égard à la matiere des *narcotiques* que j'ai entrepris de traiter, mais leur cauſe étant liée à celle des *alterants*, ce qu'on dit à l'avantage des uns devient commun avec les autres; ainſi dès qu'il ſera prouvé que

de simples *alterants* ont une force ou une action immediate sur les nerfs, qui sont les principaux mobiles de la vie, & que de-là leur vient le fond de mérite qu'ils ont en Medecine, restera-t'il douteux que les *narcotiques*, si fort distinguez parmi les *alterants*, mériteront une consideration d'autant plus singuliere, qu'ils agissent plus singulierement sur ces premiers mobiles de la vie, & que leurs effets sont plus étonnants? Or cette preuve est celle qui vient d'être établie; car les *alterants* tombant d'abord dans l'estomach, le plus sensible des visceres, agissent aussi d'abord & comme à crud sur des millions de sions de nerfs qui en font le tissu. Supposons donc nne poudre *absorbante*, un *opiat digestif*, un jus d'herbes, un *aposeme* arrivé dans l'estomach; peut-on ne pas concevoir que ces remedes par la *gravité* des

molecules ſalines ou materielles, dont ils ſont compoſez, peſant tout d'abord ſur chacun de ces ſions nerveux, les compriment, les moleſtent, ou les irritent? Mais par même moyen ils alterent, changent & diverſifient le cours ou la qualité du ſuc lymphatique qui y circule; ce ne ſeront à la verité que des *modifications*, mais les actions des *alterants* ſont-elles autre choſe? Le doute pouvoit tomber ſur cette *modification* des ſolides, accoûtumé que l'on eſt à rapporter l'action des *alterants* aux fluides ou aux humeurs; au lieu qu'ici on la voit employée ſur les *ſolides*, mais l'alteration ou le changement des fluides y eſt-il moins apperçû ou moins prouvée? Pardonnez-le-moi, MONSIEUR, j'ai la préſomption de trouver l'alteration plus certaine en cette maniere, plus conforme même aux loix naturelles. Car tou-

te *alteration* eſt un travail, ou un effet de la vertu *ſyſtaltique*; ce ſont donc des *oſcillations* changées qui feront des broyemens, des attenuations, des digeſtions differentes; mais rien ne prouve-t'il mieux ces variations que des vibrations changées, ou miſes hors de cadence, qui par conſequent doivent travailler differemment les humeurs?

Mais j'oſe, MONSIEUR, vous communiquer là-deſſus une autre penſée, parce que vous trouvez bon que je m'explique librement avec vous, & parce que cette penſée s'accorde en bien des choſes avec la pratique, à laquelle vous voulez que tout ſoit rapporté. *L'alteration* des humeurs comme on l'appelle, eſt moins un changement dans les *qualitez*, les *ſaveurs*, ou la *craſe* de ces ſucs, qu'un changement arrivé à leur cours, à leurs *directions*, & à leur circulation,

par la même raison que souvent une maladie consiste moins dans l'alteration des qualitez vitiées du sang, que dans le déplacement de ses sucs, lesquels sortant de leurs cours sont emportez hors de leurs secretoires dans des couloirs étrangers. En ce sens *l'alteration* ne sera donc autre chose, que le rappel de ces sucs à leur propre place ou à leurs secretoires naturels. La partie rouge du sang, par exemple dans le plus beau de la santé, emportée hors de son courant, & quittant la route des arteres sanguines, enfile celle des arteres lymphatiques? Il en arrivera des *ébullitions*, des *érisypeles*, des inflammations, des *hæmorrhagies* &c. Mais sans que le sang ait changé de temperamment, ou de qualité, cette détermination changée toute seule fera donc ces maladies, qui guériront par consequent en rappellant seulement le sang

dans ſon cours, ou le faiſant rentrer dans ſa file ; & ce ſera l'effet des *alterants*, qu'on employera avec ſuccès, parce qu'ils opereront ce rappel. La partie blanche exprimée & ſortie de ſon reſeau, parce que la fibre du ſang qui la compoſe étant convulſivement reſſerrée, l'aura expulſée de ſes mailles, ſe précipite par les arteres lymphatiques. Vous diriez que ce ſeroient les cataractes du petit monde rompuës, car delà arrivent des déluges ou des inondations de ſeroſité, des *fontes*, des *colliquations*, des catarrhes, des fluxions de toutes les ſortes : des alterants viennent à propos reconcilier la partie blanche avec la partie rouge, elle ſe remarient ou ſe réüniſſent, & voilà que la circulation remiſe en regle, reprend ſa file, & la guériſon s'enſuit. Mais elle ne ſera qu'une réünion ou qu'un rappel,

& ce rappel ne se fera qu'autant que les oscillations des solides étant rétablies, rétabliront les directions des *fluides*; puisque ce n'est qu'ainsi que ceux-ci reprennent leurs cours, ou leurs qualitez naturelles. Le *suc nerveux* fourvoyé, fourniroit ici bien d'autres preuves, puisque *l'ataxie* des esprits (comme on parloit) qui cause les affections hysteriques & semblables maux, arrivent souvent sans d'autres vices du suc nerveux que celui de l'irregularité dans son cours, qui se précipite d'un côté, & languit d'un autre, & cette irregularité dépendante de l'irritation convulsive du genre nerveux, se rétablit par des alterants qui calment ces irritations. Enfin la bile la mieux constituée ou la plus saine se répand quelque fois tout d'un coup par toute l'habitude du corps par le trouble seul qu'aura porté dans les

eſprits une paſſion &c. & alors ſi on l'examine bien, les remedes qui guériſſent cette ſorte de jauniſſe, ils ne le font qu'en faiſant rentrer la bile dans ſes couloirs; rien prouve-t'il plus évidemment que les maladies ſont cauſées en premier par le déplacement des humeurs ou des ſucs, plûtôt que par leur vices ou le changement de leurs qualitez. Les ſuppreſſions qui ſe font dans les maladies des femmes ne ſe guériſſent ſi promptement par l'Opium mêlé avec les *martiaux*, les *aperitifs*, les *antihiſteriques*, &c. que parce que les narcotiques relâchant les nerfs dont la contraction ſpaſmodique des arteres capillaires tenoit la partie rouge du ſang confuſe dans les grands vaiſſeaux, rétabliſſent la vertu ſyſtaltique dans ſes directions, deſorte que les oſcillations redreſſées reſtituent l'évacuation qui s'étoit ſupprimée.

Les affections *nephritiques* fournissent une observation semblable dans la pratique : les urines reprenant alors promptement leur cours, par l'usage de l'Opium mêlé avec les diuretiques, comme on voit dans les pilules *de Starkei*, parce que ces remedes remplissent une double indication. Car ici comme dans les affections *hysteriques*, *hypochondriaques*, *mélancholiques* ou *hæmorrhoidales* (ces maux étant causez ou entretenus par le serrement convulsif, qui retrecit & bouche les secretoires des reins) l'action des narcotiques faisant faire, pour ainsi dire, la détense des fibres qui étoient en contraction, elle relâche les *secretoires*, qui s'amolissant prêtent & cedent à l'impulsion des urines, que la vertu des diuretiques, jointe à celle des narcotiques, aura determinées & amenées vers ces couloirs.

Toutes ces reflexions, Monsieur, tirées du fond de l'œconomie animale, & encore de l'usage que vous aimez si fort à voir regner en Medecine, prouvent-elles rien moins que l'existence d'une Medecine *alterative* & efficace. Elle est frequente & journaliere même, entre les mains & sous les yeux de tous les Praticiens, mais la plûpart de ceux de nos jours y pensent peu, préoccupez de la necessité des évacuants, pour la seureté des guérisons, comme s'ils étoient les seuls moyens sûrs pour les operer, tandis peut-être que les *alterants* seuls pourroient y suffire. Car seroit-il déraisonnable, Monsieur, de penser sur le compte des évacuations en general, ce qu'*Hippocrate*, selon la belle remarque du celebre Mr. *Freind*, paroît avoir pensé sur les sueurs ? Il est étrange, comme l'observe cet illustre Anglois,

qu'*Hippocrate* si soigneux & si exact sur la matiere des sueurs en beaucoup de fiévres aigües qui se terminoient heureusement par cette évacuation, ne parle cependant point de *sudorifiques*, & qu'il en ait si peu décrit ; desorte que les *sudorifiques* ont été presque inconnnus dans l'ancienne Medecine jusqu'au tems des Arabes, qui semblent les avoir introduits & accreditez. Peut-être voudra-t'on s'imaginer que *le Livre des Medicamens d'Hippocrate* qui s'est perdu, contenoit les sudorifiques d'alors ; mais apparemment ces sudorifiques auroient été ceux dont il faisoit usage, ses livres de pratiques n'en faisant donc point mention, & les temps qui ont suivi Hippocrate, ne nous ayant rien laissé là-dessus, peut-on raisonnablement soupçonner qu'Hippocrate aura été dans l'usage des *sudorifiques* ? Il y a plus d'ap-

parence à la conjecture du ſçavant Mr. Freind, qu'Hippocrate regardoit les ſueurs plûtôt comme des ſignes qui donnoient à connoître la nature des maladies, & la maniere qui les termine, que comme des motifs de conduite, ou des indications qui montraſſent ce qu'il falloit ſe propoſer de faire. Mais puiſqu'Hippocrate n'a point établi qu'il fallut donner des ſudorifiques, quoiqu'il remarquât que les maladies ſe terminoient ſouvent par des ſueurs, eſt-il plus raiſonnable d'ordonner des purgatifs, pour procurer des évacuations par les ſelles, puiſqu'elles ne guériſſent pas plus ordinairement que les ſueurs quand il arrive des cours de ventre? La Medecine *évacuante* ſeroit-elle donc bien la vraie Medecine? La purgation ne ſeroit-elle point un remede d'avanture? ou ne ſeroit-ce pas qu'on de-

vroit aussi peu d'attention pour les évacuants, & en particulier pour les purgatifs, qu'Hippocrate en a eu pour les sudorifiques? Enfin les cours de ventre comme les sueurs ne seroient-ils point plûtôt des marques ou des indices de l'état du sang, ou de la nature des causes de maladies, que des indications, ou des raisons de purger? Ces conjectures toutes témeraires ou hazardées qu'elles paroîtront aux Medecins *évacuants*, auront leur verité dans l'esprit de ceux que le préjugé ne gouverne point. En effet si les sueurs & les cours de ventre faisoient comprendre en general une disposition colliquative dans le sang, en même temps que les sueurs montrent par le caractere de cet évacuation le *volatil* vitieux qui le rarefie le développe & le résout en vapeurs, les cours de ventre y découvrent un *acre salin*

lin qui déſunit les ſucs, les fond & les précipite. Ce ſera donc un double principe de *colliquation*, qui renferme une double idée pour la cure, & qui fournira à un Praticien habile & attentif des indications differentes, ou des regles diſtinctes de conduite, pour choiſir & placer les remedes qu'il aura à employer, pour tarir ce fond de *colliquations*. Or les remedes contre les *colliquations* ſont pour la plûpart des *alterants*, & le regime qui entre dans cette ordre appartient au même genre de remede. Rien peut-il tant ſervir à convaincre un eſprit exempt de préjugé de l'importance de la Medecine *alterative*, de ſon efficacité & de ſon étenduë pour la guériſon des maladies?

En effet les *alterants* ſont d'une vertu ſi reconnuë & ſi autentique dans le courant même de la pratique ordinaire, que dans

les maladies où ils paſſent pour ſpecifiques, la purgation leur eſt inferieure & ſoûmiſe, au point qu'elle n'y ſert alors que de préparation. C'eſt comme la bayeuſe qui nétoye la place, & tient les lieux propres. Tels ſont le *quinquina*, les *martiaux*, les *antiſcorbutiques* & les *anti-epileptiques*, & ſemblables remedes le plus ſingulierement recommandez dans les maladies graves, dans leſquelles il ſeroit, dit-on, dangereux de n'avoir point purgé avant l'uſage de ces remedes, qui paſſent pour en être les ſouverains guériſſeurs. Mais s'il étoit des autres ſpecifiques comme du quinquina, rien prouveroit-il tant la préference qui eſt dûë à la Medecine *alterative*, puiſque le ſuccès de ce remede n'eſt jamais plus ſûr, que quand on a pû omettre la purgation avant que de le donner, & qu'il eſt moins expoſé à laiſſer revenir

la fiévre, quand on n'a point commencé par purger, ou du moins quand on ne le fait que long-temps après l'avoir donné. Si l'on ajoûte qu'il n'eſt bien efficace en certains cas de fiévre, que parce qu'il doit être mêlé avec les narcotiques, ne viendra-t'il point évident que la vertu de ce remede eſt tellement *alterative*, que rien n'en aſſûre tant le ſuccès, que quand on a fortifié en lui cette vertu, ou qu'on l'y a abſolument aſſujeti. Au contraire un purgatif n'eſt jamais plus innocent que quand on a affoibli en lui la vertu purgative, qu'on la bridée ou contenuë; delà vient la ſage précaution de mêler les narcotiques avec les purgatifs, qu'on eſt obligé de donner dans les *coliques convulſives*, dans les *dyſenteries* & dans toutes les affections douloureuſes, *mélancholiques*, *hyſteriques*, *ſcorbutiques*,

&c. Delà vient encore l'habileté à ſçavoir donner un narcotique le ſoir du jour qu'on a purgé un malade en certains cas perilleux, car par ce ſage artifice un Praticien entendu ſuivant l'obſervation du celebre Mr. *Pitcarne*, (a) ſe trouve autoriſé à purger dans des maladies où la purgation eſt formidable. Enfin l'uſage des potions *huileuſes*; des decoctions *mucilagineuſes* ou onctueuſes, où l'on mêle l'émétique ou les purgatifs appropriez, l'uſage encore des *délayans*, des *aqueux*, du petit laict, après avoir donné un purgatif, tous ces artifices innocens, & autoriſez par un long uſage paroiſſent-ils autre choſe que des moyens habilement inventez pour changer autant qu'il ſe peut les *purgatifs* en *alterants* ?

(a) Pitcar. praxis p.

Et ſi vous voulez bien vous en reſſouvenir, MONSIEUR,

il paroît que cette vûë fut celle des anciens Medecins nos premiers maîtres , dont les diſpenſaires ou recueils de médicamens ont placé des purgatifs parmi les alterants, en les mêlant, comme ils ont fait, dans des compoſitions qui certainement n'ont jamais été deſtinées pour purger. Ainſi on voit *l'agaric* dans la compoſition du *mithridat*; *l'agaric* encore & le *rhapontique* dans celle de la *theriaque* , *l'ellebore* ſpecifiquement recommandé pour la guériſon des affections mélancholiques ; car il ne contribuë pas moins par ſa vertu alterative, ſingulierement propre (quand il eſt donné en petite doſe) à corriger la ſorte de *ſalure* ou d'alienation qui conſtituë la nature des ſucs mélancoliques, que par celle qu'il a d'évacuer ces ſucs, étant donné en plus forte doſe. Par une ſemblable proprieté *l'ipecacuan-*

ba guérit les cours de ventre ; non ſeulement parce qu'il vuide les humeurs, mais plûtôt encore parce qu'il rectifie & ramene à ſa qualité naturelle le ſuc vitié qui fait eſſentiellement la maladie. *Galien* [a] avoit apperperçû cette double vertu dans les purgatifs, l'une de lâcher le ventre, l'autre de corriger les humeurs & d'en concentrer les mauvaiſes qualitez. Selon lui l'*aloë* n'étoit pas moins bienfaiſant par ſa vertu balſamique, adouciſſante, calmante même, dans les affections ſpaſmodiques de l'eſtomach, que par ſa vertu purgative. *Vim balſamicam, corroborantem & laxationem obtinet, & quod motus convulſivos à ventriculo ortos tollat*. Et un ſçavant Medecin d'Allemagne [b] ſe plaint de l'erreur où l'on eſt de donner l'aloë à forte doſe, parce que rendu ainſi trop actif, il fait tous les maux qu'on attri-

(a) L. VIII. de comp. medicam ch. 2. l. de loc. affect. ch. 5.

(b) Frederic Hofman. Diſſertat.

buë à une mauvaiſe qualité dont on le ſoupçonne, au lieu qu'étant employé en petite doſe réïterée, il ſe trouve d'une merveilleuſe utilité; par la raiſon ſans doute qu'étant ainſi ménagé il agit plus en alterant, en quoi il excelle, qu'en purgeant, en quoi conſiſte ce qu'il peut avoir de dangereux. En effet à qui ſçait bien manier ce remede & le mettre à ſa place, il paroîtra bien plus ſinguliere-ment fait pour évacuer le ſang que pour vuider des humeurs, puiſqu'étant mêlé en petite doſe avec le *Mars*, on trouve en lui une reſſource preſque ſûre dans les pâles couleurs, ou en ſemblable maladie. Mais cette obſervation (pour le dire en paſſant) mene plus loin, car elle donneroit à penſer que la qualité évacuante dans les remedes, auroit ſes deſtinations particulieres, de même que

celle de l'aloe ſe rapporte ſingulierement à l'évacuation du ſang. Enfin qui ne ſçait employer la *rhubarbe* que pour purger, ne connoît pas la meilleure de ſes vertus : car c'eſt un *amer*, un *hepatique*, un *aſtringent*, un *ſtomachique* ; & pour trouver en elle ou pour en tirer les differentes vertus, il ne faut que ſçavoir en graduer la doſe, en concentrer, ou en étendre la qualité, ſans en augmenter la quantité, & par ces adreſſes, la rhubarbe prend la qualité d'un alterant, qui certainement n'en eſt pas la moins eſtimable, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus renommée.

Plein de cette bonté, MONSIEUR, qui vous tient toûjours attentif à ce qui pourroit m'intereſſer, peut-être allez-vous craindre que je m'indiſpoſe des eſprits, qui allarmez de l'enlevement qu'ils vont croire qu'on

voudroit leur faire de leurs bons amis les purgatifs, comme ſi on enlevoit leurs idoles, vont auſſitôt crier à l'*helmontiſte*, au Sectaire ou au Partiſan de la *Medecine confortante*, cette mépriſable faction de Medecins que la Flandres a vû de nos jours naître & finir en même tems, & qui n'a été celebre que par ſa ſingularité. Mais, MONSIEUR, ces têtes échauffées n'ont eu rien de contagieux pour moi; inſtruit du ridicule de leur philophie, & ſpectateur tranquil de la chute qu'ils méritoient, je n'ai ſongé jamais à m'élever au ſublime de leurs rêveries, pour ne me point perdre en de ſi creuſes imaginations. Je n'abjure point comme eux la purgation, j'en rabat les excès, j'en montre les écueils, j'en corrige le mal entendu; je veux qu'elle ſerve en Medecine, mais qu'elle n'y domine point; ſes ſecours

ſont connus pour moi & conſentis, mais ils ne ſuffiſent point tout ſeuls, ſans donc vouloir décrediter les *purgatifs* , en mettant abſolument les *alterants* à leur place , je revendique la confiance, qu'ils ont enlevée à ceux-ci, leſquels s'ils ne ſont point les premiers en Medecine, doivent du moins y remplir des premieres places.

Cette prétention n'a même rien de trop ambitieux à juger des maladies qu'on veut guérir par leurs cauſes qu'on a à détruire ; car ſi ces cauſes ſont generalement & eſſentiellement mal aſſorties, ou hors de convenance avec la nature des purgatifs, & qu'au contraire elles ſe trouvent proportionnées & en conformité avec les *alterants* , ſera-t'il douteux que les alterants conviennent plus eſſentiellement que les purgatifs pour la guériſon des maladies ? Or ce qui

commence une maladie est une sorte de mouvement, puisque c'est une sorte de mouvement qui commence la vie & qui entretient la santé ; le changement de cette sorte de mouvement qui fait la maladie en doit donc faire la guérison. Mais cette sorte de mouvement à changer est-elle dans les *fluides*, ou dans les humeurs ? Où est-elle dans les *solides* ? Il ne paroît point possible d'imaginer que ce changement commence par les *fluides*, puisqu'ils ne sont ni les maîtres, ni les auteurs eux mêmes de leur propre mouvement. Reste donc à faire connoître dans les *solides* le principe du mouvement qui est changé. Ceci étant autant vrai, qu'il est certain que l'action des *solides* commence la vie, poura-t'il être raisonnable d'employer là contre des remedes comme les purgatifs, dont l'action est dirigée

contre les fluides ou les humeurs qu'on veut qu'ils ayent à fondre, à désunir & à précipiter ? Sur tout si l'on considere que ce mouvement changé dans les solides, est une *ataxie*, un trouble, un *erethisme*, si peu docile ou si peu soûmis à l'action d'un purgatif, qu'il n'en recevra que de l'augmentation ou de la cruë, & delà il s'ensuit que commencer la cure d'une maladie par la purgation, c'est commencer par en augmenter ou en aigrir la cause.

Mais ce changement dans le mouvement des solides par où commence une maladie, est une *modification* nouvelle dans leurs *oscillations*, une nouvelle maniere d'être, ou de situation dans leurs fibres. Les fluides donc differemment pétris, pressez, & poussez en des sens differents du naturel, prennent des *directions*, des *determinations*, des *impetuo-*

ſitez & des routes nouvelles ; Et par là eſt changé leur double mouvement, c'eſt-à-dire celui de *fluidité* & celui de *progreſſion.* En faut-il davantage pour changer la face de l'œconomie animale, & pour lui faire prendre une forme nouvelle ? Car en conſequence ſe change la conſiſtance du ſang, ſes ſaveurs, ſes qualitez, & toute l'ordonnance des *ſecretions*. Dans ces conjonctures que font les *alterants* ? Des rafraîchiſſants par exemple, des *humectants*, des *delayants*, des *amers*, des *abſorbants*, des *concentrants*, des *calmants* ? Ce ſont toutes ſubſtances qui agiſſent en communiquant leurs manieres d'être, & en faiſant paſſer dans les ſolides leurs *modifications* propres ; & celles-ci n'étant point ſorties de leur état & de leur ordre naturel, elles y rappellent celles des *ſolides* qui en étoient déchuës, & cela eſt cor-

riger, changer, *alterer.* Or ces modifications imprimées ou introduites dans les solides, commencent une guérison, & y étant affermies & associées elles l'achevent.

Mais cette association ou cet affermissement sera retardé ou interrompu, si par impatience, par inquiétude, par temerité, ou par ignorance, l'on pervertit ou altere dans ces remedes leur action naturelle ; car alors n'étant plus les mêmes, on n'en obtient plus ces bons effets ; ils deviennent aucontraire incertains ou inhabiles, & n'operent plus que des cures avortées, des guérisons imparfaites & bizares, qui dégenerent en des langueurs, des fiévres lentes ou semblables infirmitez chroniques. Ces malheurs arrivent journellement dans l'usage des *amers*, ces banaux de la pratique moderne ; car à quels maux ne

les applique-t'on point ? Quels âges, quels temperammens n'y ſont point ſoûmis ? On y mêle des purgatifs, des émetiques, des ſels & des ſouffres de nature differente de ceux des *alterants* dans leſquels on les confond ; c'eſt en changer la qualité ; auſſi les amers d'aujourd'hui ainſi frelatez ſervent-ils plus à couvrir la marche d'un Medecin politique, ou à cacher ſa manœuvre, qu'à operer des guériſons, qui deviennent, quand le malade réſiſte à toutes ces indiſcretions, plûtôt des preuves de la forte conſtitution de ſon corps, que des marques de l'habileté du Medecin.

Les *abſorbants* par un ſemblable mal entendu, deviennent auſſi malheureux, ou inutils par les monſtrueux mêlanges qu'on leur fait ſouffrir, en les aſſociant avec des *acides* & des *alkalis* mal aſſortis avec les abſor-

bants qu'on met en œuvre. Car ainſi accumulez & mal diſtribuez dans les entrailles, ils y poſent les fondemens, ou y jettent les ſemences de longues & dangereuſes *obſtructions*, que l'on met ſur le compte des *alterants*, qui en cela ne ſont coupables que des fautes d'autrui. Eſt-ce à dire cependant qu'il ne ſoit jamais permis de rien mêler avec les *alterants* ? Cette prétention ſeroit inſenſée, mais ce mêlange doit réünir des qualitez analogues ou uniformes entre-elles, en ce qu'elles s'accorderont dans les mêmes vûës. On peut même à l'ombre ou ſous les auſpices des amers, donner entrée à un purgatif, parce que ſous cette envelope, il devient moins ſenſible aux *ſolides* préalablement accoutumez à l'impreſſion des mêmes amers, qu'on aura auparavant donné pendant pluſieurs jours pour préparer les

voies. C'eſt ainſi que des *jus d'herbes*, des *apoſemes*, & le *quinquina* lui-même rendus purgatifs, accelerent des guériſons de fiévre, que le quinquina ſeul ou comme ſimple *alterant*, ne faiſoit qu'aigrir. Mais une routine de tous les jours, de tous les tems & dans toutes les maladies décredite & deshonnore de ſemblables pratiques, qui doivent toûjours être régies par le bon ſens, & reglées par l'obſervation, jamais par la mode ou l'habitude.

Me flattai-je, MONSIEUR, en penſant que toutes ces réflexions peuvent ramener les eſprits à rendre aux *alterants* l'honneur & la juſtice qui leur ſont dûës ? Car on ne les donne aujourd'hui preſque que comme des amuſemens, plus ingenieux qu'útils, en comparaiſon des *évacuants*, des *fondants*, des *émetiques*, des *purgatifs*. Les *amers* eux-mêmes,

les favoris de nos jours, ne joüissent que d'un reste de réputation usée en qualité d'alterants, encore ne la doivent-ils qu'aux bons offices qu'ils rendent aux *évacuants*, ausquels ils se prêtent pour leur servir de voile ou de couverture. Ils ont cependant des utilitez en propre pour la guérison des maladies, & ce sont ces utilitez que l'on essaye ici de remettre en valeur. Les plus vulgaires en ont, comme on vient de le voir, qui sont même essentielles pour la réüssite des purgatifs, parce qu'elles leur préparent les voies, qu'elles leur facilitent les entrées, & les concilient avec les solides, qu'elles apprivoisent & assjettissent à leur action. Mais il est des *alterants* d'un ordre superieur, qui à eux seuls presque font toute la Medecine, puisqu'ils guérissent principalement par eux-mêmes. Ce sont

les *ſpecifiques* de different genre, les *febrifuges*, les *antiſcorbutiques*, les *antiepileptiques* &c. tous remedes que la Medecine tient pour ſouverains dans la cure de pluſieurs graves & dangereuſes maladies. Au ſurplus, s'il en étoit un, lequel dans toutes les maladies fut plus ſûr dans ſes effets, moins dangereux dans ſes ſuites, plus univerſel dans ſes ſuccès que tous les *purgatifs*, les *fondants*, les *émetiques*, en un mot que tous les *évacuants*, un pareil *alterant*, MONSIEUR, vous paroîtroit-il rien moins, qu'un chef-d'œuvre de l'Art, ou la merveille de la Medecine ?

Cette idée paroît exagerée, parce qu'elle ſemble promettre plus, à ce qu'on croit ordinairement, que ne ſçauroit tenir aucun remede ; cependant les avantages connus de l'*Opium* ſont ſi nombreux, & ceux dont il eſt capable vont ſi loin, qu'on

ſeroit preſque tenté de le croire propre à toutes les maladies ; peut-être même en ſeroit-il déja à ce point de proſperité, & la Medecine à ce dégré de perfection, ſi la prudence avoit fait pour lui dans la pratique, ce que la témerité ou la préſomption a fait entreprendre pour les *évacuants*. Un peu plus d'uſage donc de *l'Opium* ou des *narcotiques*, auroit apparemment valu à la Medecine la découverte & la poſſeſſion d'un remede ſi heureux, ſi puiſſant, ſi univerſel. Mais ſeroit-il trop tard pour lui faire réparer cette faute ? Manque-t'elle même d'aſſez d'obſervations pour mettre à ſon profit, ou recueillir le fruit de tout ce que l'hiſtoire, la raiſon & l'uſage nous ont conſervé là-deſſus ? Rien d'imaginé n'entrera dans ce que je vais avoir l'honneur de vous expoſer ; MONSIEUR, car je

cherche non à vous ſurprendre, ni le Public, devant qui vous me traduiſez pour lui rendre compte de ce que j'ai médité ou appris là-deſſus, mais je veux m'inſtruire avec tout le monde, pour me rendre utile à la ſanté des hommes, dont un Medecin eſt ſi ſingulierement & ſi capitalement chargé. Je ne vous demande rien, MONSIEUR, que d'abandonner les préjugez publics qui ſont tous contre moi, & en vous mettant au-deſſus des frayeurs calomnieuſes qu'ils ont répandu ſur les qualitez de l'Opium, de démêler l'uſage de l'abus; car devenu trop celebre par ſes malheurs, il eſt demeuré négligé dans ſes ſuccès.

La conſommation prodigieuſe d'Opium qui ſe fait dans les vaſtes Empires de Perſe, de Turquie, aux Indes, en Egypte, & delà en Europe, forme un merveilleux préjugé en ſa fa-

veur. Car eſt-il poſſible de penſer que tant de peuples entiers ſe paſſionnent pour un poiſon comme on appelle l'Opium ? Eſt-il imaginable que d'anciennes Nations [a] ſe ſoient aveuglées au danger de leur vie pendant autant de ſiécles qu'elles ont d'antiquité, juſqu'au point de prendre tous les jours trois dragmes de poiſon, car c'eſt la doſe d'Opium qu'ils prennent par jour. Cet uſage eſt parmi les Indiens auſſi ancien qu'eux-mêmes. [b] Il eſt même ſi utile à ſes Nations & ſi indiſpenſable que l'abſtinence ou la privation d'Opium pendant peu de jours les jettent en d'affreuſes maladies. [c] Après cela faut-il s'étonner de l'énorme commerce qui s'en fait en Orient, juſques-là qu'il s'en tire de l'Aſie, de *la Natolie & la Cilicie*, les charges entieres de cinquante chameaux qui le portent aux Indes ou ailleurs. Mal-

(a) V. *Bontius. Medii. Indorum fol.* 13.

(b) *Ibid.*

(c) V. *P. Alpinus. de Mediic. Ægyptior fol.* 119.

gré même l'injuſte décri où il eſt en Europe, il en vient tous les ans de *Smirne* par Marſeille en France, quatre mille livres au moins de peſant : (a) Mais n'en paſſe-t'il point en *Eſpagne*, en *Portugal*, en *Hollande*, en *Angleterre*, & dans toute l'*Allemagne* ? & alors ne vient-il point évident que la conſommation de l'Opium eſt étonnante ? Seroit-ce donc que toutes les Nations du monde auroient toutes conſpiré leur propre perte, en ſe concertant enſemble pour s'empoiſonner elles-mêmes, & les autres qui voudroient ſuivre leur exemple ? Car il n'en eſt pas de l'*Opium* comme de quantité d'autres drogues, qui ſont employées dans les teintures, dans la peinture, & dans pluſieurs ſortes d'ouvrages, l'*Opium* eſt tout pour la bouche ; du moins uniquement ou pour guérir des maladies, ou pour les prévenir.

(a) Voyez le Dictionnaire de Commerce.

Enfin si l'on s'étoit aperçû de la prétenduë qualité maligne ou mortelle de l'Opium dans l'usage commun ou general (car les pauvres eux-mêmes en Orient ont le leur, qui est plus grossier & moins cher que celuy des riches) les Loix si attentives à la conservation publique, se seroient-elles oubliées, ou contenuës dans le silence, si on avoit vû que l'Opium empoisonnât?

(a) V. p. Alp. de Medicina Ægyptiorum p.

Vvedel. opio. c. 8.

Les recoltes ou moissons abondantes de pavot noir & blanc, dont on ensemence les terres dans les païs d'où nous vient l'Opium, sont des preuves bien sensibles de l'étrange consommation qui s'en fait dans le monde; car les campagnes (a) y sont couvertes de pavots, comme le sont de bled & de vignes celles de l'Europe; desorte que les Habitans y ont des arpens de pavots, comme nos Païsans en ont de vignes. A ceci si l'on ajoute

te cette reflexion que l'Opium ne s'employe ordinairement que par grains, l'on comprendra comment quatre mille de pesant d'une matiere comme l'Opium, qui ne se donne que par grains, devient une quantité plus considerable, que quarante mille livres de pesant d'une autre qui se donnera par onces ou par gros. Il n'est donc pas douteux que la consommation de l'Opium ne soit prodigieuse, or que dans un nombre si grand de gens qui prennent de l'Opium, ou qui s'en soulagent, il ne se soit pas remarqué pendant tant de siecles qu'il tuë le monde, ou qu'il y ait été pernicieux ; rien peut-il plus parfaitement *l'innocenter* ou mieux en disculper l'usage.

Il est pourtant vray, MONSIEUR, que l'on entend dire & qu'on lit ce reproche ordinaire contre l'Opium. Les peuples, dit-on, qui sont dans l'usage d'en

prendre habituellement, deviennent lourds, peſants, ſtupides & cacochymes. Mais cela fut-il auſſi exactement vray qu'on le publie inconſiderément, une drogue eſt-elle reſponſable d'un abus qu'on en fait? le vin ou les liqueurs, quand on en abuſe, n'ont-ils point en Europe les mêmes inconvenients? ne font-ils point de jeunes gens des hommes uſez, pâles, mourants, *blaſez*; tous gens *cachectiques*, *hydropiques* enfin? tant il eſt vray qu'il n'eſt rien qui faſſe plus ordinairement des langueurs, des dégoûts, des bouffiſſures, enfin des hydropiſies que l'uſage indiſcret des boiſſons vineuſes. Faudra-t'il donc pour cela proſcrire le vin, parce qu'on en abuſe, ou en le regardant comme dangereux, rappeller l'ancienne coutume, où la Loy qui n'en permettoit la vente que dans des Boutiques, & par les

mains des Apoticaires ? Ce ſera donc uniquement à l'abus de l'Opium qu'il faudra s'en prendre, s'il y a des inconvenients, mais le blâme ne doit pas retomber ſur ſa qualité, ni eſtre imputé à malignité de la part de l'Opium. *Et profectò inſignis eſt oſcitantia, iſta quæ in abuſum medicamenti dicuntur, in uſum nobiliſſimi inter omnia pharmaci* referre, ſine fundamento ſæpè, *ac ſcholis ſine experientià.* ([a]) Mais encore cette prétenduë qualité de l'Opium de rendre les gens ſtupides, eſt deſavoüée par un Medecin de nom ſur ces matieres, parce qu'il a été témoin oculaire de l'effet de l'Opium ſur des peuples qui en font un continuel uſage. *Inquit Garcias ab ortu eos qui opio utantur dormitandos videri, tamen nil minus quam ſtultæ ſunt hæc nationes in mercaturis exercendis*, ([b]) &c. Au ſurplus la vertu ſomnifere ou

(a) *Bontius de Medic. Indorum fol.* 3.

(b) *Idem ibid.*

aſſoupiſſante dans l'Opium, luy ſeroit-elle bien eſſentiellement attachée ? Certes du moins n'eſt-ce point celle que les Orientaux y cherchent, eux qui le prennent pour ſe mettre en bel humeur, pour ſe donner de la gayeté, & pour ſe procurer de gracieux ſommeils. Ces vûës répondent à ce qu'on obſerve en pratique ſur les malades, car quelques-uns d'entre eux ſe tiennent éveillez ſans dormir, après avoir pris de l'Opium, mais alors ils ſe trouvent dans une quiétude d'eſprit & dans une ſatisfaction interieure ſi parfaite, qu'ils ſe croyent, diſent-ils, dans *un paradis*. Du moins eſt-ce mal connoître l'Opium, que de n'en attendre que du ſommeil. Mr. *Freind* ſi habile en tant de choſes, avertit que l'Opium donné en petite doſe a de grands avantages pour la gueriſon de fâcheuſes maladies, parce que comme

il le fait obſerver par les injections qu'il en a faites, il attenuë le ſang, le développe & le rend fluide. Les Orientaux par leur propre experience, en ont jugé de même, en le tenant pour un puiſſant digeſtif. *Opium... calorem (ventriculi) valde fovet, auget, ac roborat, & adjuvandam coctionem cæteris omnibus ſine dubio præſtat.* [a] Par ce moyen il fait un ſang leger, ſouple, & ſuffiſamment affiné, pour en circulant rouler aiſément par tout le corps Il fait donc autre choſe que faire dormir. Une raiſon ſortie des Ecoles en a donné une autre idée, en autoriſant l'opinion fatale qui l'a declaré poiſon. Pour cela ayant prononcé que c'étoit une drogue ſouverainement froide, elles l'ont fait compter parmi les poiſons de cette eſpece. Aujourd'huy qu'on eſt revenu de cette Philoſophie, l'attribution de poiſon devroit

(a) *V. Alpin. de Medic. Ægyptior. fol.* 118.

eſtre tombée d'elle-même. Cependant la Phyſique moderne, toute aſſociée qu'elle eſt, avec la Chymie pour ſcruter l'eſſence des choſes, n'a gueres plus favorablement prononcé ſur la nature de l'Opium; car ſous des termes differens à la verité du froid & du chaud, elle en a porté un jugement auſſi peu juſte, & auſſi déplaiſant. Un *ſouphre narcotique*, dit-elle, qui abonde en ce mixte en fait la vertu, mais une vertu maligne & *deletere*, diſent les adverſaires de l'Opium, parce qu'un ſouffre de cette nature, étouffe & ſuffoque les eſprits, cette partie étherée, lucide & ſpiritueuſe du ſang, en qui elle fait la vie; parce que ce ſouffre comme une ſuye graſſe & aleagineuſe, bouche, enduit ou crépit les tuyaux nerveux. Mais comprenez-vous, MONSIEUR, vous en qui ſe trouve tant de droiture dans le cœur,

& tant de juſteſſe dans l'eſprit, ce que c'eſt que ce ſouffre narcotique ? Sïed-il à une Phyſique châtiée dans ſes expreſſions d'employer des termes, qui renferment une pure *petition de principe*? Car de bonne foy dire que l'Opium fait dormir par ſon ſouffre narcotique, n'eſt-ce point répondre que l'Opium fait dormir, parce qu'il a une vertu aſſoupiſſante ou *dormitive*. D'ailleurs accordez-vous, MONSIEUR, que ce ſoit bien s'y prendre que de chercher dans la *décompoſition* d'un mixte, une vertu qui n'y eſt que dans l'ordonnance, la poſition & la tiſſure de ſes parties ? Cette vertu eſt un *mode* de ſubſtance, une maniere d'être ou de ſituation dans les parties qui compoſent cette ſubſtance, & l'on commence par détruire ce *mode* en *décompoſant* les parties ; & de ce démembrement d'un mixte on veut tirer une

vertu qu'il ne tenoit que de l'arrangement de ſes parties qu'on a déſunies. Un aſſemblage de tête, de pieds, de mains, &c, de chacun mis à ſa place, dans ſon ordre & dans ſes proportions, repreſente un corps, mais ce corps ſe perd, ou devient méconnoiſſable dans ſes propres membres déſunis, parce qu'ils ſont ſortis de leur ordonnance; tout de même un mixte *analiſé* eſt un corps démembré, dont les parties ayant perdu l'arrangement qu'elles avoient dans le tout qu'elles compoſoient, en perdent les proprietez avec la reſſemblance.

Peut-être trouverez-vous, MONSIEUR, que dans un ſiecle comme le nôtre, où l'on a changé le langage des qualitez de *chaud* & de *froid* en celuy de *ſel* & de *ſouffre*, d'*acide* & d'*alkali*, on ſe ſoulevera contre une étiologie, où il n'eſt fait mention ni

des uns, ni des autres. Quels nouveaux Dieux, dira-t'on, nous annoncent ces *modes* de *ſubſtance*? Ces manieres d'être ou d'être ſituez en certain ſens, qui vont tout faire en Medecine? car les voilà déja preſque annoblies par l'honneur qu'on leur défere de l'explication des merveilleux effets de l'Opium, dont les raiſons ſeroient échapées à la ſagacité de la nouvelle Phyſique?

Mais les termes de *modes* ou de *modifications* de matiere ne furent-ils point du goût de la nouvelle Philoſophie? ce ſont donc des notions ſeulement negligées que l'on rappelle icy, parce qu'en effet elles meritent mieux d'être miſes en œuvre, que les *ſels* les *ſouphres* &c, qui ſouvent ne ſont que d'après coup dans les choſes, ou comme des êtres poſtiches, parce qu'ils ne ſont pas de l'eſſence des *mixtes* dont on les tire, mais ſeu-

lement des *concretions*, des alliages & des combinaiſons étrangeres à ce *mixte*. Au contraire les *modes* de ſubſtance, ou les *modifications* de matiere dans les parties dont les *mixtes* ſont compoſez, retiennent en détail l'eſſence qui eſt en gros dans le tout du *mixte*. Au ſurplus, MONSIEUR, il peut être permis à un Medecin d'employer dans des *étiologies*, pour les rendre utiles, & les mettre au niveau du bon ſens, qui eſt celuy de la nature, des notions & des termes, qui ſans rien emprunter d'ailleurs, & ne ſuppoſant rien, ſont tirez du fond de la choſe qu'on explique; & qui en expliquent nuëment & ſimplement la nature. Souffrez là deſſus, MONSIEUR, un petit eſſay qui pouroit effaroucher des imaginations prévenuës, mais qui peut-être n'allarmera point des eſprits attentifs & raiſonnables comme le vôtre.

La vertu aſſoupiſſante de l'Opium, qui a tant décredité ſa qualité ſomnifere & calmante, l'a rendu ſuſpect de poiſon; car l'on n'a pû ſe perſuader qu'un effet ſi prompt, ſi prodigieux, & tant reſſemblant à la mort, ne fut celuy d'une drogue mortelle. Mais l'aſſoupiſſement étant par rapport à l'Opium, ce qu'eſt l'enïvrement par rapport au vin, on ne doit point luy rendre propre un crime qu'il n'a point de nature, & qui n'eſt que celuy de l'ignorance & de la temerité. L'Opium n'eſt donc reſponſable que de ſa vertu ſpecifiquement *calmante* & *anodine*, & là deſſus il trouve en ſoy-même dequoy juſtifier le merveilleux des effets qu'il opere, ſans encourir le ſoupçon de preſtige, ou de quelque art ſecretement malin. En effet, la Chymie qui découvre dans l'Opium un *ſouffre narcotique*, n'y fait-elle pas auſſi voir

un *volatil* très-abondant ? Suivant donc l'analyſe de ce mixte ; il eſt prouvé, comme il a déja été dit cy-devant, qu'il n'en eſt guere dont l'on ait tiré plus de *volatil* que de l'Opium. Il paroîtroit même qu'il n'eſt qu'un aſſemblage de parties ſpiritueuſes & aëriennes, puiſqu'il ſe développe preſque tout en vapeur: l'Opium donc reſout dans les entrailles devient comme une nuée d'atomes inſenſibles, qui pénétrant ſoudainement le ſang, le traverſe promptement, pour avec le plus fin de ſa lymphe s'aller filtrer dans la ſubſtance corticale du cerveau. Tout cecy, MONSIEUR, a déja été touché, mais on peut encore en tirer dequoy laver l'Opium du ſoupçon de poiſon, & on ne peut trop inſiſter pour ſa juſtification là-deſſus.

Une premiere obſervation y ſervira ſingulierement, c'eſt de faire remarquer que la qualité

ſomnifere dans l'Opium n'eſt pas la principale, qu'elle n'y eſt même qu'accidentelle, la ſuite & l'effet d'une autre qui le rend ſouverainement utile pour la gueriſon des maladies & c'eſt celle-cy dont l'on eſt principalement occupé dans ce petit Ouvrage.

Cette nuée d'atomes que l'Opium porte dans le ſang, eſt une nuée d'eſprits *élaſtiques*, ou de petits reſſorts, qui ſe répand dans toute ſa maſſe, qui la pénetre & paſſe ainſi dans les nerfs; & cette qualité *ſpiritueuſe élaſtique* eſt un *mode de ſubſtance*, ou une maniere ſinguliere d'être dans ces atomes, qui opere ce paſſage à travers tant de vaiſſeaux ſans agitation & ſans trouble. Des eſprits *ſalins*, ou des *ſels ſpiritueux*, quoique *volatils*, ayant de la *gravité* ou du poids, de la maſſe & de la dureté, auroient pris de l'impetuoſité, avec laquelle heurtant ſur leur chemin

les parties integrantes des fluides & les fibres des ſolides, ils auroient excité des mouvemens dans le ſang, & des ébranlemens dans les nerfs. En effet, à l'approche de ce *volatil* volage & impétueux, la maſſe du ſang enflée par ces eſprits turbulents, ſeroit entrée en *turgeſcence*, & les nerfs heurtez par ce volume & ſon impulſion ſe ſeroient roidis & contractez. Une autre ſorte de *modification* de particules ſpiritueuſes qui compoſent l'Opium, prévient tous ces inconveniens, les eſprits qu'il répand dans le ſang ſont des parties legeres, fines, *levigées*, non ſalines, parfaitement polies, leſquelles comme des brins d'un duvet mince, leger & imperceptible, élaſtiques cependant, s'inſinuent ſans trouble & pénetrent ſans violence ; mais auſſi comme du duvet polies & minces, elles s'appliquent d'une part aux ſurfaces

auſſi polies des parties membraneuſes, de la même maniere que deux ſuperficies parfaitement applanies ſe collent l'une à l'autre; & d'autre part elles ſe mêlent avec le ſuc nerveux, l'animent & le renouvellent. Comme donc des particules aëriennes & élaſtiques qui ſe confondent dans ce fluide (aërien & élaſtique luy-méme) elles le rectifient & le corrigent, & comme des brins ou lamelles de reſſort ſur-ajoutées à celles des membranes, elles en affermiſſent le *ton*; car alors le double reſſort des ſolides & des fluides eſt remis en force & en regle par celle que luy reſtituent ces eſprits élaſtiques. C'eſt que ces eſprits demeurez dans l'Opium, fideles dépoſitaires de l'eſprit de vie que le Createur leur a imprimé, ils portent avec eux & en eux les principes créez & naturels de toute *oſcillation*, & en rétabliſſent même la vertu,

l'ordre & les directions quand elle en eſt ſortie. Car enfin ce fut à un arbre (l'arbre de vie) que le Createur confia par preference un eſprit vivifiant, qui préſervant la ſanté, devoit préſerver de mort l'homme, s'il fût demeuré innocent, & peut-être ſera-ce auſſi à une plante qu'il aura confié l'eſprit qui doit rendre la ſanté à l'homme devenu pecheur.

Pardonnez-moy, MONSIEUR, cette conjecture que je hazarde & que je ne me permets, que parce qu'elle vient naturellement à mon ſujet. Au reſte tant de bien n'eſt dû qu'à la maniere d'être, à l'inſtitution ou à la modification naturelle ou innée des parties ſpiritueuſes de l'Opium; une ſemblable reparation n'eſt rien moins qu'un renouvellement de puiſſance dans les organes du corps, une reſtitution de l'ordre, & un rétabliſſement

de la regularité perduë dans les oſcillations : enfin un applaniſſement & une égalité renduë à la circulation & aux mouvemens des ſolides : en faut-il davantage pour faire une gueriſon ? & c'eſt ainſi que l'Opium l'opere. La verité de ces gueriſons eſt confirmée par le ſommeil qui ſuccede ; & le calme en eſt comme le ſceau, parce qu'il devient la preuve du rétabliſſement de la circulation du ſang & des eſprits, qui a repris ſon niveau ou ſon uniformité. En effet, la vertu ſyſtaltique étant rentrée dans ſon ordre, parce qu'elle eſt rentrée en regle & en cadence, les parties reprennent leur *ton*, & les vaiſſeaux leurs diametres ; en conſequence les oſcillations ſe reforment, & les directions ſe redreſſent ; les *congeſtions* dans le ſang, les *ſtaſes* dans le ſuc nerveux, les delais & les ralentiſſemens ceſſent par tout, & ſe diſſipent tant dans les

nerfs que dans les arteres : enfin de cette liberté renduë, ou de cette aiſance univerſelle operée par l'Opium dans toutes les parties n'ait ce calme dans toutes les parties de l'œconomie animale qui fait le ſommeil.

D'autres narcotiques que l'Opium produiſent au lieu de ce calme ou d'un doux ſommeil, des troubles, des inquietudes, des convulſions, & de mortels aſſoupiſſemens ; & cette difference vient de la diverſité de *mode* de ſubſtances dans ces mixtes. Dans les uns c'eſt un virus narcotique, conſiſtant dans un *volatil* farouche, indompté & fougueux de parties acres, ſalines, & impétueuſes ; ce ſeront, ſi l'on veut, des eſprits élaſtiques, ou des reſſorts ſpiritueux, mais qui pour ainſi dire tiennent d'une trempe aigre, dure & ſeiche, dont la force n'eſt que pour heurter ou pour nuire, tandis que tout eſt doux & flateur, ou mol.

dans l'Opium, parce que ſon volatil conſiſte en des atomes minces, déliez & unis, d'un reſſort mol qui agit ſans bleſſer, & ſe déploye ſans violenter. Après cela ſeront-ce des ſouphres? ils ſeront impurs dans ces narcotiques, mal digerez, groſſierement *cohobez*; au lieu que dans l'Opium ils ſe trouveront affinez, applanis, & parfaitement *dulcifiez*. La diverſité des ſucs dans les mixtes fait la varieté de ces ſouphres, car dans les uns, ces ſouphres filtrez à travers des filieres lâches & molles, ont charié avec eux des parties anguleuſes, aigres, dures ou tranchantes; dans l'Opium au contraire ces ſouffres paſſez & repaſſez par des couloirs fermes & étroits, ou des filieres ſerrées, ils ſe feront amoindris, amolis, dépurez comme à travers un *chamois* bien choiſi. Or par la même raiſon que des particules

qui ne se subtilisent & ne s'affinent que pour se faire des angles & des pointes, sont des poisons mechaniques & travaillez, parce qu'ils sont de la façon de l'art, (comme il arrive aux diamants & au cristal de montagne, dont les poudres quand elles sont bien fines, sont de mortels poisons ;) tout de même les sucs de ces narcotiques empoisonnez ne s'affinant en circulant dans les vaisseaux de leurs plantes que pour déveloper l'acreté de leur volatil, & contractant comme un empyreume, le rendre disparat, turbulent & impétueux, deviennent aussi de tres dangereux poisons ; car enfin que ces parties subtiles du virus narcotique soient des atomes tant fins & tant spiritueux, & même tant élastiques qu'on voudra les concevoir, elles en seront d'autant plus mortelles, parce qu'elles ne sont ni du mode, ni de la condition des

parties spiritueuses, molles & legeres qui sont dans l'Opium ; discordantes donc *d'oscillations*, qu'elles ont contraires ou opposées à celles qui sont dans les *fluides* & dans les *solides*, elles doivent les troubler, les désunir, & détruire même les rapports & les convenances reciproques, ce qui est faire office de poison, & causer la mort.

De cette uniformité de nature ou de cette ressemblance reciproque dépend la sureté ou le succès de l'Opium, car de là vient la meilleure facilité qu'ont les Orientaux d'en user habituellement sans danger, quoy qu'en grande dose, * puis qu'ils en prennent plus de gros que nous n'osons en prendre de grains. Leur regime est sobre, leur vie frugale ; ils font donc moins de sang, & ce sang est leger, peu substantiel, rarefié, ou d'une consistance peu dense, non serrée,

* *V. Alpin. de Medicina Ægyptior.*

meable par conſequent & facile à traverſer. Leurs corps ſont grandement tranſpirables, car la peau percée naturellement par des millions de pores toujours ouverts dans les Orientaux, ſe prête particulierement en eux à une abondante tranſpiratión, d'autant plus que l'air chaud de ces pays, leger & rarefié comme il eſt, peſe moins ſur la ſurface des corps qui en eſt moins preſſée. Dans cette diſpoſition où tout eſt mol, fluide & ouvert, l'Opium entrant dans le ſang y déploye mollement ſon volatil, qui ne trouve point de reſiſtance dans un fluide, lequel ayant moins de maſſe ou de poids, que d'expanſion ou d'étenduë, ſe laiſſe plus ſoudainement traverſer, arrivé donc promptement & porté legerement dans les nerfs, il y rencontre un ſuc lymphatique, mol, aërien, homogene par conſequent à ſa nature,

tandis que le ſang plus excité que troublé, tranſmet à la peau ce que ce volatil en aura préparé & détaché ; & la peau luy ouvre autant de ſoupiraux qu'elle a de pores. Cette marche ſouvent frayée en devient très facile, & les iſſuës de la peau continuellement ouvertes, entretiennent l'aiſance de ces trajets perpetuels. C'eſt ainſi que l'effet de l'Opium dans le corps des Orientaux devient comme un jeu de la nature, qui s'en ſert pour digerer, cuire & dépurer le ſang par le moyen de la tranſpiration, la plus utile & la plus copieuſe des évacuations du corps humain. Mais en cela paroît la ſeureté de l'Opium, parce que ſon action bien ménagée ſur le ſang eſt une digeſtion douce, laquelle comme un bain de vapeur, exhale à l'habitude du corps ce qu'elle a préparé.

Cette maniere d'operer de

l'Opium ſe conçoit clairement par celle des ſudorifiques, car ce ſont de part & d'autre des matieres volatiles, mais dont les particules dans les ſudorifiques ayant plus de ſurface & de maſſe, agiſſent d'une maniere plus ſenſible ſur le ſang, parce qu'elles le remuent avec plus de troubles; mais de là viennent les dangers des ſudorifiques, car ce ſont des corpuſcules plus ſubſtantiels, moins attenuez, moins applanis, moins levigez, qui coulants moins legerement entre les parties fibreuſes du ſang, peuvent s'y embarraſſer, & l'agitant avec violence l'enfler & le gonfler ſans l'ouvrir, ſans le pénetrer & ſans le traverſer. Alors le ſang pouſſé ſous un gros volume, & ainſi emporté vers l'habitude du corps où les arteres capillaires vont en ſe retreſſiſſant, il s'y rallentit, & donne occaſion, naiſſance & matiere à des

des *congeſtions* phlegmoneuſes dans le ſang. Celuy-cy rencontrant ces digues dans les extremitez des vaiſſeaux, tourne ſon courant & ſon impetuoſité vers le centre du corps, ſur les viſceres eux-mêmes, & ces viſceres deviennent le théatre de mille maux, ou les foyers & les ſieges d'inflammations, de dépôts, d'abcès enfin, qui terminent malheureuſement & trop ſouvent les maladies qu'on a traitées par les ſudorifiques. Ces malheurs viennent d'une difference de *mode* ou de *modification* dans les matieres ſpiritueuſes qu'on employe, car quoy que très ſubtiles les unes & les autres, elles ont chacune ſous leur petit volume plus ou moins de gravité, de poids, ou de legereté, parce qu'elles ſont plus ou moins maſſives ou ſubſtantielles, & pour cela elles deviennent plus ou moins inſinuantes, ou pénetran-

tes. Mais ce qui fait voir la ſingularité de *mode* dans la ſubſtance de l'Opium, c'eſt qu'il ſe diſſout dans tous les differens *menſtruës* (a) où on le mêle, *aqueux*, *ſalins*, *ſulphureux*; comme ſi par là la nature avoit voulu avertir d'un fond de vertu univerſelle qu'elle y auroit renfermé. Mais par cette même raiſon il devient ſingulierement propre à ſe mêler dans le ſang ſans l'agiter, ſans le violenter, ſans le confondre, ſans l'alterer; car comme s'ils étoient faits l'un pour l'autre, ils s'aſſocient volontiers, ſe marient d'inclination, s'uniſſent ſans choc, ſans émotion, ſans le trouble des autres remedes; car de ceux-cy les uns trop actifs portent trop de reſſort ou d'impetuoſité dans le ſang, d'autres trop *fixes* l'appeſantiſſent, d'autres trop *ſalins* le condenſent; des *acides* le *coagulent*, des *urineux* le *rarefient*, des *alkalis*

(a) V. Wedel. opiol. p. 43. 57. 65.

le diſſolvent & le déſuniſſent; l'Opium ſeul luy eſt *homogene* ou *analogue*. Seroit-ce parce que le ſang abonde en *lymphe* ou en *ſeroſité*, parce que l'Opium en demande dans le ſang, [a] à faute de quoy il ne réuſſit point, ou il tourne à mal; c'eſt pourquoy les Praticiens qui ont le plus manié ce remede, remarquent qu'il manque ſouvent quand les corps ne ſont point ſuffiſamment humectez. *Nobis certò ex praxi & creberrimâ obſervatione innotuit, Opium non operari, niſi ſerum ſit in ſanguine proportionatum.* [b] Cette raiſon, MONSIEUR, ne ſeroit-elle pas celle pourquoy les Narcotiques réuſiſſent aujourd'huy ſi rarement dans les mains de ceux qui ſe livrent, ou leurs malades, aux *ſudorifiques*, aux *fondants* aux *émetiques*, aux *purgatifs*? parce que le ſang des malades qui eſt paſſé par cette étamine, dépoüillé de ſa *lymphe*;

(a) *Ibid.* p. 45.

(b) *Vvedel opiol.* p. 45.

eſt dépourvû du vehicule né de l'Opium, qui ne ſe réſout ſi bien dans quelque ſuc du ſang que ce ſoit, que dans ſa partie blanche, ou ſereuſe; *ut ſerum alimenti, ita opii eſt vehiculum.* (a) Celle-là même dont ſe forme le *ſuc nerveux*, cette roſée lymphatique qui ſe filtre dans les nerfs, ſur leſquels en effet l'Opium agit ſingulierement.

(a) Ibid.

Après cela l'on comprend comment l'Opium peut paroître devenir poiſon en certains temperaments. Ce ſeront ceux, par exemple, en qui l'excès du vin ou des liqueurs vineuſes aura perverti la qualité onctueuſe, douce & legere de cette lymphe, ou du ſuc nerveux, qui étant devenu *ſalin* ſe trouve alors en contrarieté avec l'Opium, qui ne l'eſt pas. Celuy-cy donc mal aſſorti avec ces ſucs, les altere, les gâte, les corrompt, & rompt en même-temps le lien de la vie. Par là

l'on voit l'imperitie, en matiere d'Opium, de ceux qui ne l'associent, en le donnant, qu'à des liqueurs chaudes, seches, aromatiques, tandis qu'il ne s'accomode de rien tant que des choses aqueuses. Une autre bévûë est de croire que l'Opium n'est bien sûrement corrigé qu'en l'alliant avec des drogues spiritueuses, salines & piquantes. Ce fut l'effet de la miserable opinion qui donna l'Opium pour une drogue souverainement froide, mais le soin malentendu des Chimistes, qui ont copié cette malheureuse Philophie les a égaré encore bien davantage en leur faisant imaginer mille procedez inutiles pour corriger l'Opium. Les uns ont été pour le purger de son souffre narcotique, d'autres pour brider ce souffre ou en reprimer la malignité; tous artifices qui pour la plûpart ne sont que des

inventions ingenieuses ou d'artificieux raisonnements, pour apprendre à corriger un fantôme de souffres malins ; travaux superflus, entrepris en pure perte, puisque l'Opium n'a rien à corriger, & qu'il peut-être donné sans préparation, au sortir des mains de la nature.

Cependant, MONSIEUR, comme s'il avoit fallu que l'Opium fit ses preuves d'innocence, il s'est vû pendant des siécles entiers ou à la torture du feu, ou livré à la rigueur des examens de ses plus cruels adversaires, qui n'ont consenti à le tolerer qu'après l'avoir severement châtié pour des crimes supposez. *Galenistes* donc, *Chymistes*, anciens, modernes, tous sont convenus du genre de son supplice ; la peine du feu a été pour lui de tous les temps, de toutes les sectes, car tous pres-

que se sont accordé ou à le faire *évaporer* à une chaleur douce, ou à le *rarefier* par un feu *actuel*; les plus moderez se sont contenté du *potentiel* qu'ils lui ont fait souffrir, en l'obligeant à se confondre ou se mêler avec le *poivre*, le *gingembre*, *l'euphorbe* même. Etrange sauve-garde pour la santé! Plusieurs dans ces derniers temps l'ont quitté à meilleur marché, l'obligeant seulement à quelques *ablutions* nommées *solutions*, *purifications*, *séparations*, jusqu'à ce qu'enfin quelques-uns l'ont pleinement absout, en prononçant en faveur d'un bon Opium, bien net, bien franc, non mêlé, non frelaté (car quelques contrées le mélangent, & le meconium est une autre sorte de falsification.) Un Opium, disent-ils, bien naturel n'a besoin d'aucun correctif; il se suffit à lui seul; & lui seul suffit à la guérison. Mais en fal-

loit-il, MONSIEUR, d'autres preuves que l'experience des Nations entieres & de vastes Païs [a] où l'Opium se prend sans autre précaution ou autre préparation que celle que la nature a employée en le travaillant dans la plante? Certes un exemple si familier, une coûtume si étenduë, un usage si universel, & dont l'on n'a vû nul inconvenient, forme une conviction irrefragable en faveur & à la gloire de l'Opium, en démontrant qu'un remede si puissant & si énergique, qui nait tout préparé & bon à prendre au sortir du sein de la nature, est un present de sa pure liberalité, exempt par consequent de tout sujet de méfiance. [b] Car enfin les Orientaux en usent ainsi, eux qui ne brûlent, ne lavent, ou n'alterent en aucune maniere l'Opium qu'ils recueillent. Ils le mâchent sans précaution, & leur pleine

(a) V. *Alpin de Med. Ægypt.*

(b) *Helmont. de lithiasi donum creatoris specificum.* *Fernel Meth. l. 6. c. 1. ad omnia longe efficacissimum.*

foi en ce remede est récompensée par un fond de sécurité & de quiétude d'esprit qu'il leur procure, de courage enfin & de joie [a] qu'il leur vaut, & qui fait de ces peuples des hommes sages & habiles en paix, & des braves en tems de guerre. [b]

Par tout ceci, MONSIEUR, Il devient du moins évident, que de toutes les préparations de l'Opium la seule préferable ou necessaire est la plus simple, qui ne doit servir qu'à le purger des impuretez qui s'y seroient mêlées, ou à le séparer des matieres étrangeres, avec lesquelles on l'auroit sophistiqué. Mais il est une autre préparation à l'usage de l'Opium plus interessante, indispensable même, parce que d'elle dépend le bon & le mauvais succès de ce remede ; c'est la préparation du malade & de la maladie, où l'on veut l'employer ; & en cela con-

(a) V. *Alpin. de Med. Ægypt.*

(b) V. *Bontius Medicina Indor.*

ſiſte toute la ſûreté du Medecin dans l'adminiſtration de l'Opium. L'exemple des Orientaux & la maniere dont l'Opium opere, font comprendre le fond ou l'eſſentiel de cette ſorte de préparation. Le ſang des Orientaux eſt leger , peu denſe dans ſa tiſſure, point compact dans ſes fibres ; & ſa lymphe participant des mêmes qualitez , fait avec lui un volume qui n'oppoſe ni trop de maſſe à pénetrer, ni trop de réſiſtance à rompre pour un remede qui aura à le traverſer promptement. Cette diſpoſition eſt celle ou doit-être le ſang d'un malade , à qui l'on veut donner de l'Opium ; diſpoſition d'ailleurs dépendante des temps de la maladie dans leſquels le ſang eſt plus ou moins digeré , plus ou moins épais , plus ou moins abondant. Les regles donc pour donner l'Opium avec ſuccès doivent ſe tirer de

ces circonſtances, & un Medecin doit ſçavoir y amener une maladie afin de placer l'Opium à propos. L'abondance du ſang qui le tient entaſſé dans ſes ſucs, & ſerré dans ſa tiſſure, s'oppoſe directement à ces heureuſes conditions, & parce que la *plethore* ſe trouve principalement dans les commencements des maladies, où les vaiſſeaux ſont gorgez d'autant de ſucs nouriciers, qu'en aura accumulé un malade avant ſa maladie, tant par la qualité & l'excès des mêts ſucculants, que par l'uſage journalier des boiſſons vineuſes. C'eſt alors que l'uſage des narcotiques demande un ſçavoir faire. En effet un ſang ainſi pétri devient une liqueur graſſe, épaiſſe, & ſubſtantielle, que concentre un acide ſpiritueux dont les boiſſons vineuſes l'auront impregné. Dans cet état les capacitez des vaiſſeaux comblées & empâtées bouchent tou-

tes les avenuës à tout ce qui se presente pour y entrer, fussent des choses spiritueuses qui se présentassent, elles *s'empêtreroient* dans cette masse gluante & compacte, où luttant impuissamment contre des matieres denses, lourdes, & massives, elles les agiteroient sans les pénetrer, elle les pousseroient donc tout au plus sous un gros volume dans les capillaires qui vont se perdre dans les visceres, & elles y attireroient des *congestions*, des *dépôts*, des *abscès*, des *gangrenes*. Dans ce malheur qu'un spiritueux que l'on aura donné soit narcotique, on s'écrira aussi-tôt au poison & à la malignité fatale des narcotiques; la faute cependant ne sera venuë que de la mauvaise manœuvre qu'on aura faite, en donnant de l'Opium dans une maladie naissante & dans un état de Plethore. Car ce n'est pas que l'Opium ne puisse

se donner au commencement de certaines maladies. *Horstius* celebre Medecin d'Allemagne (lequel avec *Gesner* & *Plater* qui vivoient au même temps, à commencé à accrediter l'usage de l'Opium dans les maladies) rapporte qu'un de leurs fameux Chirurgiens avoit coûtume de commencer la cure de tous ses blessez, en leur donnant de l'Opium tout d'abord, par où l'on voit combien l'usage de ce remede étoit devenu commun, puisqu'il étoit déja entré dans la pratique de la Chirurgie. Mais cette pratique a ses loix sur lesquelles elle doit être reglée. Un corps sain, ou sans fiévre, en qui le sang n'est point en turgescence, & qui garde encore ses pentes & ses directions, parce que le *ton* des solides est encore dans son integrité, tel qu'il étoit dans les blessez du Chirurgien de *Horstius*, un corps, dis-je,

dans ces ſituations peut mettre l'Opium à profit. En effet tout favoriſe ſon operation, tant de la part des fluides que de celle des ſolides ; auſſi ce Chirurgien ſi habile s'en ſervoit-il dans ces conjonctures, aidé apparemment par la ſaignée pour prévenir les dépôts, les fluxions, &c.

Que ſur cet exemple ou dans un même goût de pratique, l'on donne l'Opium dès le commencement d'une maladie, dans laquelle par le regime & la ſaignée habilement réïterée on aura mis ou rappellé le ſang dans ces ſituations, l'Opium trouvant les voies & les iſſuës libres, il pourra promptement pénétrer le ſang. Car ſe faiſant aiſément jour à travers ſes globules qui rouleront aiſément & ſe laiſſeront écarter, il pourra atteindre ſans trouble juſqu'au ſuc nerveux, le remettre dans ſon oſcillation naturelle, l'y contenir,

ou l'y préſerver. C'eſt ainſi que préoccupant le genre nerveux, il pourra prévenir ou diſſiper l'éretiſme des ſolides, d'où vient la malignité des grandes maladies.

Le regime ou la maniere de nourrir les malades ne contribuë pas peu au ſuccès des narcotiques, & dans cette attention conſiſte une des principales regles de la methode d'employer ces remedes. En effet la conſtitution du ſang, ſa *craſe* & ſa conſiſtance dépendent du genre de nourriture qu'on donne aux malades. Souvent même ces coënes dures & corriaces dont le ſang paroît recouvert dans la plûpart des grandes maladies: encore ces flocons filamenteux ou polypeux qu'on voit floter dans l'eau dans laquelle on a ſaigné du pied : toutes ces marques d'alterations du ſang ſont les produits ordinaires des boüillons ſucculents, qui ſont faits

avec trop de viande ou des viandes trop fortes, trop nourrissantes ou trop cuites; lesquelles étant par leur nature toutes fibreuses, augmentent ou accroissent infiniment la portion blanche du sang, ou en épaississent singulierement la fibre. Cette fibre ainsi grossie se racourcit en elle-même, & en serrant son reseau, & en retrécissant les mailles, elle y tient enchevêtrées les globules du sang, les y fixe ou les y assujettit. Le sang en pareil cas est moins un fluide qu'un solide enfermé dans un autre solide, qui resiste à la force du cœur & à la vertu systaltique des arteres. Car la fibre du sang est *organique*, ou *élastique* née, d'où il arrive que sa contraction ressemble fort au serrement spasmodique; c'est donc comme un ressort qui s'accourcissant resserre les globules du sang. En faut-il davantage pour

faire comprendre son épaissement & la forte résistance qu'il oppose à tout ce qui voudroit le traverser ? Si à tout ceci se joint le défaut de boisson qui laissera le sang à sec, peut-être encore l'usage prématurée d'*aposçmes amers*, spiritueux, & dessechans, qui enleveront par des sueurs forcées la partie séreuse ; il doit en résulter une substance qui tiendra plus d'une gluë, que d'un fluide. Dans cet état, l'Opium si on le donnoit, outre qu'il ne pourroit pénétrer jusqu'au suc nerveux, sans troubler ou soulever toute la masse du sang, s'y concentreroit au contraire, le gonfleroit & en grossiroit le courant ; mais n'ayant de force que pour pousser le sang sous un gros volume dans les capillaires, il l'y engageroit, & comme font les sudorifiques, il occasionneroit des sommeils phlegmoneux, lé-

thargiques ou ſemblables ſiniſtres accidents : on mettroit tous ces malheurs ſur le compte de l'Opium , cependant le regime mal-entendu en ſeroit reſponſable tout ſeul.

Mais ne vous étonnai-je point, MONSIEUR , en vous tenant ſi long-temps ſur un fait de pratique qui paroît inſolite ou hors d'uſage? Car, dira-t'on; eſt-il des exemples d'employer l'Opium au commencement des maladies ? auſſi , MONSIEUR , ſont-ce des penſées ou des vûës generales que j'ai l'honneur de vous expoſer, & en même-temps de ſoûmettre à votre jugement. Car quoique j'euſſe là-deſſus des obſervations particulieres , dont j'aurois lieu d'être content, & qui par conſequent autoriſeroient la liberté que vous me permettez , ce n'eſt pourtant point à ce titre que je prétend accrediter l'uſage des narcoti-

ques dans le cas proposé ; mais il y a des experiences connuës, (a) d'Opium donné avec des succès constants dans les premiers jours des petites veroles les plus malignes, & dans des cas les plus desesperez de ces maladies, & ce sont des exemples qui peuvent au moins autoriser l'examen que je demande & que je commence sous vos yeux. J'examine donc si l'Opium placé avec sagesse au commencement de ces maladies fatales, sur tout par le nom séducteur de malignité, dont on affecte de les noter dans le public, devenuës d'ailleurs si formidables par les malheurs journaliers qu'operent la *saignée du pied*, l'*émetique* & l'infidele *kermes*, qu'on oppose avec fureur á cette malignité prétenduë ; j'examine, dis-je, si l'Opium mis à la place de ces infortunez remedes devenus la terreur des malades, plûtôt que des maladies,

(a) V. *Sydenam. Morton. Freind.*

ne ſeroit point plus heureux qu'eux, plus dans le goût de la nature & de la ſaine Medecine? 1°. Cette pratique de l'Opium eſt déja fondée ſur l'uſage qu'en ont fait heureuſement de grands Praticiens dans la petite verole,& que d'autres ont confirmée ſur leur exemple : ſans compter tant de celebres Medecins, qui dans leur temps ont employé l'Opium dans des cas qui juſtifient celui que je propoſe. 2°. L'on ſçait encore qu'un narcotique donné dans de grandes fiévres accompagnées de ces cruelles toux, ceux qui annoncent la rougeolle, guérit ces toux, & déclare heureuſement cette maladie. 3°. Les narcotiques entrent naturellement dans les vœux de tout le monde ; car le cry public eſt pour les cordiaux, & pour les ſudorifiques dans les fiévres malignes, & dans les maladies épidemiques,

& l'Opium paſſe pour un cordial & pour un ſudorifique des plus ſûrs & des moins équivoques. 4°. Enfin les narcotiques s'allient parfaitement avec la methode de guérir la plus exacte, avec les remedes les mieux reçus, & avec le regime le mieux entendu, le plus ancien en Medecine & le plus autoriſé par les grands Maîtres. Fondé ſur ces heureux préjugez, j'oſe m'avancer juſqu'à répondre de la réüſſite des narcotiques, pourvû qu'ils ſoient adminiſtrez ſuivant les regles & la ſageſſe de l'Art; parce que conformes qu'ils ſont ou analogues aux loix de l'œconomie animale, ils entrent dans ces regles qu'ils copient, ou qu'ils imitent.

Ces avances, MONSIEUR, paroiſſent étonnantes, mais elles ne ſont pas exceſſives; elles n'ont de grand que ce qu'elles tiennent de la nature elle-même

& de sa verité. Il faudroit d'ailleurs que des remedes fussent bien peu en bonne fortune, pour n'être point plus heureux que ceux que je combats, & qui ne sont celebres que par leurs malheurs. En particulier si l'on compare l'*Opium* & l'*émetique*, on apperçoit tout d'abord de combien le danger de l'émetique surpasse celui de l'Opium; le soupçon de poison, qu'une injuste calomnie, dont il vient d'être justifié, avoit répandu contre celui-ci, se trouve fondé dans l'émetique sur la nature de ses effets. Ce sont la plûpart des vomissemens, des angoisses, & d'étranges efforts causez par les irritations d'un estomach furieusement molesté; dans quelques-uns même, des convulsions, des foiblesses, des lypothymies, des sueurs froides (car on voit des malades tomber dans ces cruels accidents par l'émetique) rien

reſſemble-t'il tant à du poiſon, dont l'acre & le cauſtique ſont réels & montrez dans l'émetique ? au contraire le prétendu ſouffre narcotique eſt plus imaginé que preſent dans l'Opium, puiſque ſa qualité eſſentiellement ſulphureuſe eſt auſſi malprouvée, qu'il eſt notoire & ſenſible que l'Opium ſe diſſout très-aiſément dans l'eau où les ſouffres ne ſçauroient ſe diſſoudre. Après cela la déciſion devient t'elle douteuſe entre l'Opium & l'émetique, dont l'un eſt brûlant, cauſtique & inflammatoire, l'autre chaud, benin, & cordial ? La cauſe du *kermes* ſe trouve-t'elle meilleure ? On le préfere à l'émetique, on en fait le *ſurtout* en merite, en puiſſance, en vertu ; ſeroit-ce en celle de brûler ? Ce ſeroit un étonnant avantage. Mais il n'en a point pour une : c'eſt un prothée, un ſinge, un complaiſant qui ſe prê-

te à tout, tantôt il ſe rend *alterant*, tantôt il eſt *purgatif* ou *émetique*, tantôt il ſe fait *ſudorifique*, mais tout cela de caprice & de fantaiſie, car toûjours diſſimulé dans ſes operations, il faut les attendre de ſon bon plaiſir. L'Opium au contraire eſt autant conſtant que ce volage eſt variable. Un Medecin ſçait donc à quoi s'en tenir avec l'Opium, parce que ſon opération étant unique, elle eſt toûjours la même, & n'étant ni fougueux ni inquiet, ni turbulant, il ſe laiſſe mener à l'Art & à la nature, toûjours aux ordres de l'un & de l'autre. Un Medecin peut donc ſe mettre en convenance ou d'intelligence avec lui, alors de concert enſemble ils ſoulagent ſans troubles & guériſſent ſans inconvenients; Peut-on s'en promettre autant du *deſpotiſme*, ou de l'infidelité du kermes? Tenons lui pour-

tant

tant compte d'un bien qu'il lui échape de faire quelquefois,(car on doit la juſtice à tout le monde ;) c'eſt de ſe rendre alterant, & en cette qualité de contrefaire le *digeſtif*. Mais ce bon office qu'il rend au hazard & à l'échapée, eſt celui que l'Opium rend ordinairement par inclination & par nature ; car employé ſagement il devient le digeſtif (a) par excellence, qui vient à bout des coctions les plus deſeſperées. Le comparant encore avec la saignée du pied dans les circonſtances propoſées, il n'eſt ni ſi malheureux ni ſi fautif, ni ſujet à tant de diſgraces ; ſes manquemens ſont apperçûs. On les voit venir quand on ſe tient dans les ménagemens marquez, & ainſi on les prévient, on les arrête, on les rectifie. La ſaignée du pied bruſquement faite, donne-t'elle ce temps ? Laiſſe-t'elle le loiſir d'aller au devant de ces

(b) *Vvedel opiol. Bont. de Med.ind.*

révolutions ſoudaines & trai-treuſes, qui ſe conſomment & s'achevent dans un moment, à la honte & malgré les regrets de ſes auteurs ? Ils ſe piquent, il eſt vrai, & ils ſe promettent bien de la juſtifier, cette ſaignée inconſiderée au tribunal de la raiſon, avec le ſecours des beautez de la Phyſique, des experiences de la Chymie, & des démonſtrations de la Geometrie, & ainſi rehauſſée ils prétendent apparemment lui aſſujettir la nature ; mais ſeroit-ce auſſi qu'ils voudroient lui tracer ſes marches, pour lui impoſer des loix en Medecine, elle qui en donne aux Medecins ? En tout cas que cette ſaignée, ſans lui demander compte des morts paſſées, s'apprenne à guérir doreſnavant & à épargner la vie des hommes en prodiguant leur ſang, & ſes fautes expiées nous la quitterions de tous les tra-

vaux qu'on medite en ſa faveur, ou plûtôt pour ſa juſtfication. L'Opium donc ou les narcotiques donnez avec autant de methode, que ces remedes tant favoriſez en ſuivent peu, auroient moins de danger, puiſqu'ils ſont d'ailleurs dans le goût de la nature.

Ce goût conſiſte dans la pente ou l'inclination, où l'on voit les humeurs à ſe porter à l'habitude du corps ; parce que c'eſt-là que ſe trouvent ſemez les principaux ſecretoires, inſtituez par l'Auteur de la nature pour ſervir à la dépuration du ſang. Or de tous les remedes connus, aucun certainement ne porte tant les humeurs à l'habitude du corps, & aucun ne favoriſe tant la dépuration qui s'y paſſe, que l'Opium ; puiſque ſon action ſe ſe termine toute à la peau & à la tranſpiration, d'où viennent ſur ſa ſurface l'ardeur, le prurit, les

pustules ou élevures, qui fatiguent ceux qui en usent souvent. Ou d'aileurs se porteroient les humeurs par lesquelles le sang se dépure ordinairement? Le peu d'évacuation sensible qui se fait tous les jours des sucs nourriciers par les voies sensibles, prouve leur sortie par la peau, c'est-à-dire, par l'insensible transpiration; peut-on donc conclure autrement de l'operation de l'Opium sur les humeurs, sinon que n'ayant d'issuës par aucun des couloirs ordinaires, c'est à-dire, par les *selles*, par les urines &c, elles doivent necessairement se porter à la peau? La consequence est d'autant plus juste, que comme la dépuration du sang se fait par une évaporation insensible, l'Opium dans nos corps se résout tout en vapeurs. En effet qu'un atôme d'Opium (comme seroit un quarantiéme de grain pour certains mala-

des) ſe faſſe ſentir par toute l'étenduë du corps, peut-il le faire autrement qu'en ſe réſolvant en vapeurs dans les entrailles, juſqu'au point qu'il prenne autant de ſurface, qu'il occupe d'étenduë? L'évacuation la plus abondante & la plus eſſentielle, ſi parfaitement imitée & remplie par l'Opium, ne devient-elle point encore une preuve de la perfection des *coctions* qu'il opere? Ainſi il deviendroit de tous les remedes le plus accompli, puiſqu'il releveroit toute à la fois & la vertu *ſyſtaltique*, qui eſt la puiſſance maîtreſſe des fonctions animales, & redreſſeroit les *oſcillations* des fibres nerveuſes, dont la modulation rétablie rétabliroit le *ton* des parties, ce qui eſt le chef-d'œuvre de la Medecine. Cependant cette ſuite d'operations ſi merveilleuſes ſe conçoit, dès que l'on connoît l'immenſe *volatilité* de l'O-

pium, & le *méchaniſme* de la fibre du ſang. Car cette fibre eſt un reſeau mou, flexible, ſpongieux, dans lequel s'inſinuë ce *volatil*, & parce que cette fibre ſe prolonge, juſques dans les extremitez des arteres, & par conſequent des *carotides*, elle devient comme une de ces liſieres, leſquelles une fois imbibées d'une liqueur, la tranſmettent juſqu'à leurs dernieres extremitez. Le volatil de l'Opium étant donc reçu dans la fibre du ſang, celle-ci en devient le vehicule ou le canal juſques dans la ſubſtance corticale du cerveau, & là, filtré avec la lymphe des nerfs, & mêlé avec le ſuc nerveux, elle en rehauſſe le *volatil*, le ranime & le renouvelle, pour rétablir les coctions, les ſecretions, en un mot tout le mechaniſme de l'œconomie animale.

Je vous ſupplie, MONSIEUR, de vous ſouvenir encore que l'u-

ſage des narcotiques au commencement même des maladies ſe trouve avec un avantage qui ne ſe rencontre point dans les remedes de la nouvelle pratique. Car ceux ci n'ont d'époque que dans les mains de ceux qui les employent ; au lieu que l'uſage des narcotiques eſt ancien dans la meilleure Medecine. Ceci eſt manifeſte par les ouvrages des grands Praticiens nommez ci-deſſus, & depuis eux dans ceux de *Sylvius* d'*Hollande*, de *Barbette*, *Willis*, *Sydenham*, *Morton*, *Pitcarne* ; *Freind*, & de M^rs^. les Medecins d'*Uratiſlau*. De pareils Acteurs, & des maladies inflammatoires, aiguës, malignes, où ils employent ſi frequemment l'Opium, ne peuvent-ils point ſervir de modele ? Peut-on riſquer en ſuivant de ſi grands Maîtres, ſi attentifs, ſi exercez ? Et des vûës d'après eux ne peuvent-elles point ſe tranſmet-

tre au traittement des maladies d'un caractere semblable ? Car ce n'est point dans une seule sorte de maladie, ni seulement en cas de douleur, que ces Praticiens ont mis les narcotiques en usage, il n'est presque point de grands maux, point d'accidents graves, où ils ne leurs ayent trouvé place. Aussi en trouve-t'on non de simples listes ou nomenclatures, mais des observations détaillées dans l'Auteur celebre, (a) lequel instruit des succès frequents & étonnants de l'Opium entre les mains des plus celebres Praticiens, s'est rendu l'avoüé, pour ainsi dire, & le panegyriste de ce remede. Il le fait non par des paroles & des expressions séduisantes ou hyperboliques, mais par le recit fidele du nombre & des merveilles des heureux effets de l'Opium, dont il accable & étonne les Lecteurs. Ces ef-

(a) Tillingius de Laudano.

fêts au reſte ſont autoriſez par de grands & reſpectables noms en Medecine, qu'ils ont honnorée par leur ſcience, & par leur habilité; mais après cela autant qu'il eſt ſurprenant qu'on ait craint encore ou negligé l'Opium, autant devient-il permis d'en revendiquer l'uſage, en reveillant là-deſſus l'attention de tant de grands eſprits de nos jours, comme je prens la liberté de faire, MONSIEUR, ſous vos yeux & ſous auſpices. Car c'eſt une autre ſorte de négligence, en matiere d'obſervations, de laquelle on doit ſe garder, d'avoir manqué à ſuivre celles qui nous ont été laiſſées par des Praticiens, ſur des cas: car quoique ces cas ſoient ſinguliers en eux-mêmes, en ce qu'ils n'appartiennent qu'à une maladie particuliere, & à un ſeul cas de cette maladie, ils ont cependant leur generalité, en ce qu'ils regardent cette ma-

ladie. & ce cas en general par tout & en qui que ce ſoit qu'ils ſe rencontrent.

Qu'à la bonne heure donc l'on ſe récrie (car on ne peut trop le faire) contre l'oubli où eſt tombée la Medecine, ſur l'étude des obſervations generales touchant la connoiſſance de l'hiſtoire des maladies, de leur caractere, de leurs proprietez, leurs mouvemens, leurs criſes, leurs iſſuës ou manieres de ſe terminer; mais il ne paroît pas moins blâmable qu'on ſe ſoit endormi, ſans ſuivre tant d'obſervations particulieres touchant des remedes, dont l'on trouve dans les Praticiens des ſuccès circonſtanciez, & leurs occaſions bien marquées. C'eſt le cas de l'Opium; ſes effets ſont connus, ſes réüſſites ſont décrites dans un grand nombre de maladies, & les occaſions en ſont bien marquées. Eſt-il après cela

concevable par quelle noncha- lance on a pû ſi étrangement s'é- carter d'une route déja frayée, ou d'une maniere de guérir, qui a tant davantage ? J'en com- prend cependant, MONSIEUR, une raiſon ; on eſt perſuadé d'an- cienneté en Medecine, qu'on ne peut guérir bien les maladies qu'autant qu'on évacuë les hu- meurs qui les cauſent. Le vo- miſſement & les ſelles ſenſibles & à la portée de tout le monde, ſe ſont en conſequence trouvées établies comme les voies natu- relles par où ſe vuidoient les hu- meurs ; aucontraire l'Opium re- connu pour ne rien vuider par ces voies, a paſſé pour un reme- de impuiſſant ou pareſſeux, qui renfermoit, qui retenoit, ou qui remêloit ces humeurs dans le ſang, & delà l'on a fait un cri- me capital & le procès à l'O- pium. L'opinion qui le donnoit pour une drogue ſouveraine-

ment froide, a achevé sa disgrace, jusqu'à ce que la Physique revenuë de ce préjugé, en developpant en lui une vertu souverainement diaphoretique, lui a donné d'autant plus de relief par-dessus même les évacuants ordinaires, que l'insensible transpiration est au-dessus de toutes les évacuations prises ensemble. Ainsi l'Opium autorisé par tant d'heureux effets, certifié par les Praticiens du premier ordre, de tout Païs & de toute Ecole, justifié enfin par la meilleure Physique, ne pouroit-il point passer aujourd'hui pour un remede autant sûr que commode, puisqu'il évacuë en même-temps la cause du mal qu'il guérit par la voie la plus naturelle, la plus generale & la plus efficace? En effet si les autres évacuations ont quelque avantage pour la guérison des maladies, la sueur & encore mieux la transpiration les ren-

fermé tous, *morbi omnes ſolvuntur aut per os, aut per alvum, aut veſicam, aut alium quemdam articulum, ſudor vero omnibus communis.* (a)

(a) *Hippocr. p.* 292.

Ce que l'on obſerve en pratique prouve parfaitement non-ſeulement cette utilité de l'Opium, mais encore (ce qui en releve parfaitement le merite) ſon affinité avec la nature; car il en aide ou en développe les mouvemens dans les maladies difficiles, ou les plus embaraſſées, & la met alors au-deſſus du mal. Une furieuſe fiévre accompagnée d'inquiétudes, d'auxietez, de rêveries, d'ardeurs, & ſur tout d'une toux ſeche, frequente, cruelle, juſqu'à faire cracher le ſang, ſurprend un malade; la ſaignée réïterée diligemment avec tous les délayants & les adouciſſants ordinaires, ſe trouve inſuffiſante pour diſſiper l'orage, & pour faire expliquer la nature; alors les

narcotiques donnez après tous ces remedes qui lui ont assûré les voies, calment tout d'un coup le malade, & développe la maladie, par l'éruption d'une *rougeole* foncée, mais vermeille & abondante, qui couvre en peu d'heures toute l'habitude du corps. Cela ressemble-t'il à ce qu'on impute à l'Opium de concentrer les humeurs & d'empêcher la sortie du venin ? Bien plus, le narcotique continué en petite dose, termine dans peu & heureusement la maladie. Jamais l'*émetique* ou le *kermes* en firent-ils autant, ces pertubateurs du repos public dans l'œconomie animale, & du calme que l'Opium porte avec soi.

Une observation non moins constante entre les mains de gens instruits des marches de la nature ou de ses loix, qui se sont appris à suivre ses traces, c'est celle de l'utilité des narco-

tiques donnez à petite doſe tous les ſoirs dans les fiévres malignes, pour en rabbatre les fureurs, en prévenir les ſurpriſes, & y ménager les occaſions d'une purgation, qu'on prévoit qu'il faudra avancer, ou pour placer le quinquina qu'il faudra inceſſamment employer : car de ces deux remedes habilement mis en œuvre dans le traitement des fiévres malignes, dépend la guériſon de ces inſidieuſes maladies ; parce qu'ils ſçavent en écarter les dangers & en éluder les ſéductions. Un Medecin donc familiariſé aux allures de ces maux, venant à preſſentir par les inſomnies du malade, par des maux de tête, qui conſiſtent moins dans le battement des arteres, que dans un ſentiment douloureux de membranes tenduës, plus encore par les ſoubreſſauts qui prennent au malade en dormant, & par les

treſſaillemens des tendons du poignet qu'on lui ſent en touchant ſon poux ; un Medecin, dis-je, reconnoiſſant à ces ſignes, que la fiévre porte ſur les nerfs & gagne le ſuc nerveux, employe auſſi-tôt les narcotiques vers les heures des redoublemens, & par là s'épargne bien des embarras, & au malade beaucoup de dangers.

Verſé autant que vous l'êtes, MONSIEUR, dans la connoiſſance de l'œconomie animale, vous comprenez cette marche des fiévres malignes & les raiſons des ſuccès de ces remedes donnez dans ces circonſtances ; accoûtumé à prendre dans le *méchaniſme* des parties les raiſons des maladies qui leur arrivent, vous tirez du même fond celles dont les remedes agiſſent ſur elles. Un Medecin donc qui ſe ſera ſitué dans le point de vûë marqué ci-deſſus, ſera averti par tous

ces ſignaux, que l'*ataxie* des *oſcillations* des arteres ſanguines, en quoi conſiſte la fiévre ordinaire, paſſe dans les oſcillations des fibres nerveuſes, en quoi préciſément conſiſte la malignité. Car la malignité devenuë un terme abuſif, dont on ſe ſert aujourd'hui pour donner le change au public, & pour jetter un voile ſur les eſprits d'un peuple qu'on veut ſoûmettre à de nouvelles loix de guérir; la malignité, dis-je, n'eſt pas un vain titre ou une attribution ſans réalité. Ce nom eſt celui d'un mal effectif dans une maladie, parce qu'elle la fait changer de forme, ſans cependant en changer ou en déplacer la cauſe, mais qu'il étend & tranſmet, non-ſeulement comme une contagion qui ſe prend aux corps voiſins, mais plus encore comme une force majeure qui s'empare & ſe répand ſans borne ou

ſe gliſſe ſans réſiſtance. C'eſt une communication de mouvemens ou de vibrations commencées dans les arteres ſanguines, continuées dans les tuniques des nerfs & qui s'établiſſent dans les membranes ; d'où s'enſuit un ébranlement *ſpaſmodique* de tout le genre membraneux, ce qui eſt le terme de la vraie malignité. Dans cet état la reſſource de la Medecine eſt naturellement dans un remede qui porte ſon action immediatement ſur les nerfs, qui aille en redreſſer inceſſamment les oſcillations, & rectifier le cours des eſprits ou leurs directions ; toutes vertus qui ſont renfermées dans l'Opium. Donné donc à propos dans une malignité naiſſante, il préſerve les nerfs, en même-temps que les délayans largement employez, amoliſſant & relâchant le genre membraneux du bas ventre, ouvrent les voies

ou les ſecretoires, & frayent le chemin aux purgatifs. En conſequence les vaiſſeaux ayant été dégonflez par la ſaignée, & le ſang avec ſes ſucs amoindri de volume par la purgation, le quinquina devient ſûr. Car trouvant les *ſolides* flexibles, & les *fluides* déprimez, il affermit les uns, aſſujettit les autres en les reſſerant tous, & remet ainſi ou rétablit toutes les parties dans leur *ton* naturel, ce qui eſt guérir.

Ici permettez moi, MONSIEUR, d'entrer pour un moment dans l'opinion du peuple, car le cry public pour les cordiaux & les ſudorifiques dans les fiévres malignes, ſe trouve autoriſer l'uſage de l'Opium dans ces ſortes de maladies. Car l'Opium fût le cordial de l'antiquité; elle le faiſoit entrer dans ſes plus celebres antidotes, de ſorte que ſa qualité diaphoretique

ſe trouve moins prouvée dans les anciens écrits, comme ſi elle fût douteuſe, que ſuppoſée comme vraie dans les ouvrages qui ont été faits là-deſſus. Enfin les ſudorifiques ne réüſſiſſent à procurer des ſueurs, qu'autant qu'ils ſont animez par l'Opium, & par cette raiſon la theriaque, le plus celebre des ſudorifiques, devient impuiſſante, ſuivant la remarque de celebres Praticiens, (a) ſi on la donne ſans Opium. Ainſi ſe trouve dans l'Opium tout à la fois & l'accompliſſement du ſouhait que faiſoit le celebre Mr. *Pitcarne*, d'un remede qui convint, ſans cauſer de trouble, à toutes les grandes maladies, & l'accompliſſement encore des vœux du peuple, qui demande des *cordiaux diaphoretiques* pour la gueriſon des maladies malignes. Car dès que l'Opium convient dans les cas de malignité, l'on apper-

(a) V. *Vvedel. opiol. Plater*

çoit d'un coup d'œil à combien de maladies, & à combien de symptômes il doit convenir; puisque la malignité étant une affection des esprits ou du genre nerveux, l'Opium se trouve de nature à soulager dans toutes les maladies où les nerfs sont particulierement affectez. Suivant cette idée tout ce qui sera *érethisme*, douleurs, anxieté, convulsion, &c. s'accommodera de l'Opium, & peut-être le demandera-t'il. Si après cela l'on veut bien faire attention, sur ce que le plus grand nombre des malades est parmi les femmes, non seulement à cause de la délicatesse de leur complexion, qui est celle de leurs nerfs; mais encore parce que selon la remarque d'Hippocrate, la condition de leur sexe les rends sujettes à six cens maladies qu'elles ne partagent point avec les hommes. Il devient manifeste

que les nerfs ont une part ſingulieŕe dans bien des maux. Joignez à ceci l'obſervation conſtante, qu'il eſt peu de maladies qui ne tirent leur origine de quelque paſſion, ou de quelque mouvement de l'ame ; n'en ſera-ce point aſſez pour donner à comprendre, que le trouble des eſprits où l'éretiſme du genre nerveux, fait le fond de la plûpart des infirmitez du genre humain ? Dans les paſſions où les mouvemens de l'ame entrent, l'étude, la méditation, les ſoucis, l'ennui, la mélancholie, toutes affections de l'ame, leſquelles étant de tout ſexe, de tout âge, de tout païs, & de toute condition, groſſiſſent infiniment le nombre des maladies des nerfs ou de leurs indiſpoſitions. C'eſt le *μελανκολικον τι*, ou le *τὸ θειόν* d'Hippocrate, qu'il avertit d'obſerver dans les grandes maladies, c'ſt-à-dire en celles qui ſont bizarres, difficiles

ou incurables. En effet delà viennent ordinairement les maladies inſurmontables à toute la ſagacité de la Medecine, quand elle s'occupe d'humeurs à dompter, à fondre, à évacuer, où il n'y a qu'à raffermir le genre nerveux, à en rectifier les modifications, ou à en rétablir le *ton* naturel; car ce *ton* étant la modulation, ſur laquelle les ſecrotoires ont été formez par l'Auteur de la nature, ces ſecretoires ne peuvent ſans cette réparation, rentrer dans leurs fonctions ordinaires, pour faire une convaleſcence parfaite; & delà s'enſuivent des cures imparfaites, des maux bizarres, des langueurs, des infirmitez incurables. Une raiſon toute ſemblable à celle-ci, eſt l'inattention qu'on a pour l'état des *ſolides* dans les cures ordinaires, dans leſquelles on ne s'occupe que des *fluides*; comme d'adoucir la lymphe, de dé-

purer le ſang, de vuider les humeurs, ſans ſonger à la part que les *ſolides* ont dans ces operations, qui n'acquierent rien de bon ni de parfait que ce qui leur vient des ſolides. Les narcotiques ſuppléent à ce défaut, tout faits qu'ils ſont pour les ſolides, puiſqu'ils agiſſent principalement ſur les nerfs, qui en ſont le tiſſu; & les ſolides ſouffrent volontiers leur action, parce qu'elle leur plaît, qu'elle les calme & les met dans leur repos. On croiroit que ce ſeroit-là tout ce qu'il y a de bon à dire des narcotiques, mais on leur doit encore ce témoignage, qu'ils s'aſſocient, ou s'accordent pour la cure des maladies avec tous les remedes & les autres ſecours de la ſaine Medecine.

C'eſt trop peu dire encore à leur avantage, ils le ſuppoſent tous comme un préalable ſans lequel ils deviennent inutils ou dangereux.

dangereux. Car les narcotiques ne ſont pasde ces myſanthropes ou de ces farouches qui ne ſçauroient vivre en compagnie, c'eſt-à-dire, de ces drogues indépendantes telles du moins qu'on les croit, ou de ces remedes qui tranchent du ſouverain, qui ſe mettent au-deſſus de toutes les loix, hormis de celles qu'il impoſent eux-mêmes : au contraire ils ſe ſoumettent aux loix de la methode la plus exacte & la plus reguliere. La *plethore*, par exemple, les retient, les arrête, & les embaraſſe ; ils veulent donc qu'elle ſoit ſuffiſamment diminuée, parce que ce leur eſt une facilité qui leur devient neceſſaire pour la ſûreté & l'accompliſſement de leur operation. Donner donc des narcotiques ſans avoir aſſez vuidé par la ſaignée, c'eſt s'expoſer aux dangers d'un *volatil* qu'on donneroit dans un état de plenitude.

Car dans cette diſpoſition celui-ci ne pouvant paſſer legerement parce qu'il a a remuer trop de maſſe , il s'y trouve enveloppé lui-même, & ainſi emporté ſous un gros volume. Il s'élance impetueuſement vers les ſecretoires du cerveau. Alors arrivent ces *congeſtions phlegmoneuſes* qui jettent les malades dans des aſſoupiſſemens mortellement léthargiques, parce qu'on les a traité par les narcotiques , ſans les avoir ſuffiſamment & promptement ſaignez. Tout de même encore un ſang bouffant, enflé & mis en turgeſcence par l'ardeur qui l'anime , ou par l'élaſticité qui l'étend , le gonfle , ou l'*exalte*, oppoſe une ſorte de digue ou d'embaras à l'operation de l'Opium, car ſe déployant alors lui-même par toute l'élaſticité qu'il renferme,il s'enflamme & le ſang avec lui ; & parlà devient capable des mêmes congeſtions qui

cauſent ces léthargies mortelles.

La purgation eſt certainement moins propre que la ſaignée pour vuider les vaiſſeaux, pour ôter la pléthore, & ainſi préparer les voies à l'Opium, car l'irritation qu'elle cauſe au genre nerveux, & le trouble qu'elle excite dans le ſang ſoulevent la double puiſſance des ſolides & des fluides contre la vertu de l'Opium, qu'elle empêche tout d'abord. Il eſt cependant un cas où la purgation doit préceder l'uſage des narcotiques; c'eſt quand le ſang malgré les ſaignées, & le bon regime, emporté par ſon *volatil* & ſon impetuoſité vers les *ſecretoires* du cerveau, les bouche, les préocupe & ferme ainſi les avenuës à l'Opium. Dans cette diſpoſition les premieres voies ayant été précedemment amolies par les délayants, les hu-

mectants, & un regime semblable, & les résistances étant affoiblies, les parties se trouveront disposées à s'ouvrir elles & leurs *excretoires* aux sucs qui s'y presenteront. Un purgatif donc attirant & détournant alors les sucs accumulez dans les vaisseaux, vers ces *excretoires*, il vuide d'une part les vaisseaux, & dégageant en même-temps les voies à l'Opium, il lui ouvre un chemin vers les nefs.

La régularité dans le regime est encore une condition requise pour la réüssite des narcotiques. L'usage des gelées, des boüillons succelents, trop substanciels ou trop forts de viande, faisant un sang trop épais, trop massif, trop serré dans sa fibre, trop compact dans sa tissure, deviennent les causes des mauvais succès de ces remedes. La raison en est sensible, en ce que de semblables sucs

jettent les fondements des digues ou des obſtacles que les narcotiques rencontrent dans leur chemin, & fourniſſent les materiaux des amas de ſucs ou congeſtions phlegmoneuſes que produiſent les narcotiques quand ils ſont donnez dans l'état de plenitude. C'eſt que les narcotiques demandent un ſang mou, leger, humecté, par la raiſon qu'ils réuſiſſent mal dans les corps ſecs & brûlez, en qui le ſang eſt trop dépourvû de ſeroſité ou de lymphe. Auſſi la boiſſon chaude *diapnoique* & abondante, devient-elle d'un grand ſecours, pour la réuſſite des narcotiques; ſur tout quand en certains cas on ſçait habilement & à propos rendre ces boiſſons legerement & agréablement aigrelettes, ſoit en y mêlant ſagement les jus d'orange, de citron, de groſeilles, les ſyrops de verjus, de berberis, de grenade; ou

bien en donnant dans les interval-les quelques petites prises de poudres *absorbantes* soulées & impregnées de jus de citron, comme seroient les *yeux d'écrevisses*, *le succin*, *la corne de cerf*, &c.

Ce n'est pas, MONSIEUR, que j'oublie ou que j'ignore la frayeur qu'on se fait ordinairement sur l'usage des acides pour la cure des maladies. L'on s'est laissé prévenir que les causes des maladies sont des aigres développez dans le sang, ou ailleurs, & dont la lymphe ou la serosité étant impregnée, cause les fontes & tous les symptomes qui affligent les malades. De là l'on a conclu que des *acides* surajoutez à ces *aigres*, augmenteront d'autant les maux, qu'ils en multiplieront les causes.

Mais là-dessus, MONSIEUR, la méprise est manifeste à qui voudra un peu refléchir, sans se laisser aller au gré ou au courant des préjugez populaires; qu'il y

ait des aigres dans les maladies, la preuve en est constante, & les signes en sont sensibles; mais que ces aigres en soient les causes, & les symptomes leurs effets, c'est ce qui est mal prouvé & mal entendu. Cependant pour ne pas entamer une matiere qui seroit hors d'œuvre, ou une question qui nous détourneroit trop de notre sujet, je me renferme à vous representer, MONSIEUR, que ces *aigres*, telles places qu'ils tiennent dans les maladies, faites ou à faire, sont bien differens des *acides* qu'on employe comme remedes. Ces aigres sont des acides corrompus, dégenerez ou déchûs, qui viennent de la dépravation de sucs qui se corrompent; s'alterent, ou se décomposent. Ce sont des sels *fluor*, des matieres aigries, tournées & viciées, qui n'ont rien ni de cette digestion parfaite, ni de cet état de ma-

turité qui se trouve dans les acides des fruits ; des oranges, par exemple, en qui ils sont des marques de perfection & de coction, au lieu que ces aigres viciez ressentent la corruption & la décadence des sucs où ils se trouvent: Autant donc que ceux-ci sont dépourvûs de cet esprit vivifiant qui conserve les êtres, ou les perfectionne, autant les autres en sont-ils animez. Ainsi tandis que ces aigres menent un mixte ou un corps à sa destruction, ou qu'ils la montrent, autant des acides bien choisis & donnez à temps rappellent-ils dans les sucs ou y mêlent-ils cet esprit naturel, qui préside à l'entretien des corps. Dans les uns donc c'est un esprit de vie, dans les autres un principe de mort. Au reste que les acides soient des particules longues & menuës qui s'insinuent entre les globules du sang pour les tenir unis, ou que par leurs pointes fines & legeres, ils exci-

tent les fibres nerveuſes à s'affermir en ſe reſſerrant pour conſerver aux parties leur *ton* naturel, ou pour le rehabiliter, ce ſont du moins des parties ſpiritueuſes, benignement ſalines, plus propres à aider la nature, ou à l'exciter, qu'à la traverſer & à l'abattre.

D'ailleurs l'uſage des acides bien entendu eſt un art ou une addreſſe pour employer l'Opium avec ſureté; car ils en ſont comme les ſauve-gardes pour le préſerver des inconvenients qu'on en fait appréhender. S'il eſt donc un correctif utile ou neceſſaire à l'Opium, il ſe trouve dans les acides, ſuivant l'obſervation des Praticiens anciens & modernes, qui aſſocient ordinairement quelque acide avec l'Opium. L'eſprit de vitriol ou de ſouffre a eu ſes protecteurs, mais le plus uſité par *Horſtius*, *Langius*, *Quercetan* & Mr *Sylvius* d'Hol-

lande, c'eſt le vinaigre. Enfin l'on tient d'une experience bien ſuivie que le diacode mêlé avec le ſyrop de limon ou de grenade devient un narcotique très-heureux & très innocent pour la cure des petites veroles, & encore le cordial le moins équivoque dans cette maladie. L'uſage de la theriaque diſſoute dans le vinaigre, ou dans le jus d'orange ou de citron, eſt encore une preuve de ce qu'on vient d'avancer; car ainſi habillée ou apprêtée, elle devient un calmant ſudorifique des plus ſûrs & des plus efficaces.

Or la raiſon pourquoy les acides ſont les correctifs de l'Opium, ſe trouve dans le *mode de ſubſtance* des particules acides. Ce ſont des atomes qui ont leur gravité ou leur peſanteur propre ou individuelle, minces d'ailleurs, aiguiſez en pointe, & capables de s'inſinuer; elles le font en

effet en s'interpoſant entre tous les corpuſcules legers, volatils & ſpiritueux dans leſquels s'exhale & ſe reſout l'Opium dans les entrailles. Par là l'on conçoit que ces particules acides ſont comme des entraves, qui rallentiſſent ou retiennent la volatilité des narcotiques, leſquels par cette aſſociation deviennent moins vifs dans leur action, plus moderez dans leur paſſage à travers le ſang, enfin moins rapides & moins emportez. Auſſi eſt-ce une maxime parmi les Chymiſtes, que les acides énervent (*caſtrant*) l'Opium, où le rendent impuiſſant.

L'expreſſion eſt un peu forte, & elle ne ſeroit vraye peut-être que des acides mineraux, comme l'eſprit de vitriol, qui ayant trop de gravité, de peſanteur, ou de *fixité*, pourroit à raiſon de ce *mode de ſubſtance* changer ou détruire le mode de ſubſtance de

l'Opium : auſſi ſont-ce des acides vegetaux que les Praticens preferent, moyennant quoy ils ne s'apperçoivent point qu'ils énervent l'Opium ou qu'ils le rendent impuiſſant, ſi ce n'eſt qu'on appelle impuiſſance, une ſorte de diminution de force ou de vigueur que les narcotiques contractent dans la compagnie de ces acides.

Tant de précautions & de ménagemens pour l'uſage des narcotiques, ne ſuffiſent pas cependant encore pour les rendre autant ſûr & utile qu'il peut être en des mains habiles & inſtruites dans cette ſorte de Medecine. Une autre addreſſe, c'eſt de placer à propos tant dans ces ſortes de maladies, où ils conviennent, que dans les temps convenables de ces maladies. Là deſſus l'obſervation eſt generale, c'eſt de penſer de l'Opium à peu près comme du Quinquina, parce

que comme celuy-cy il est principalement indiqué dans les maladies qui ont des accès ou des redoublemens ; & comme luy encore, il ne faut ordinairement le donner que hors les temps de ces redoublemens & de ces accès. Au moyen de cette attention on donne l'Opium avec avantage, & cet avantage consiste à ce qu'on en donne beaucoup moins, par la même raison qu'on use beaucoup moins de Quinquina, quand on le donne au sortir de l'accès, ou suivant l'observation de Mr. Pitcarne, trois ou quatre heures avant le redoublement. La raison de cet avantage, c'est que la fin du redoublement est le temps où l'humeur est affoiblie dans sa qualité, & diminuée dans son volume, plus aisée par consequent à être vaincuë ou dissipée. Tout de même l'irritation *spasmodique* contre laquelle on employe l'Opium devenuë

plus forte dans l'accès (d'une vapeur par exemple) se trouve plus foible quand il est passé, & pour cette raison une moindre quantité d'Opium suffit pour la calmer, parce qu'alors les fibres nerveuses étant moins éloignées de leur *ton* naturel, elles s'y laissent ramener plus volontiers.

Tout cecy supposé, il est d'observation que l'Opium agissant singulierement sur les nerfs, il réussit principalement dans les maladies qui portent ordinairement sur le genre nerveux, raison pour laquelle il est recommendable sur tout dans les affections spasmodiques. Mais pour cela même, il convient particulierement dans les maladies où il se mêle quelque chose d'*hysterique* ou de *melancholique*, ce que les anciens Praticiens nommoient disposition *atrabilaire*; d'où vient encore que l'Opium trouve si heureusement place

dans les maladies des femmes, & dans les affections *hypocondriaques*. Mais comme il eſt auſſi des fiévres qui attaquent ſingulierement les nerfs, tels ſont les fievres malignes, dont le caractere propre eſt de porter ſur le genre nerveux, auſſi ſont-ce celles où les narcotiques ont plus de lieu, & plus de ſuccès. Or de ces fiévres il y en a de *ſynoques* ou *homotones*, en qui on n'apperçoit pas de redoublements, ou dans leſquelles les redoublements ſont obſcurs, incertains, ou irreguliers; & en celles-cy on demande comment reconnoître ſi la fiévre menace les nerfs, ſi les narcotiques y conviendront; dans quel temps enfin on devra les placer, puiſqu'il n'y a point de redoublements, qui ſervent, comme on a dit à regler l'uſage ou [à les mettre à leur place. Mais la regle eſt generale, toute fiévre *homotone* eſt ſuſpecte de malignité, & ne fût-elle qu'*éphe-*

mere, elle y tend, parce que la chute de cés ſortes de fiévres, ou de celles qui paroiſſent peu de choſes dans les premiers jours, ſi elles ſont mal menées dans leur commencement, ſe fait ſouvent ſur les nerfs. Pour donc n'y être point ſurpris, il faut tout d'abord s'attendre à cet accident, s'il n'eſt prévenu. Dans cette vûë, en ſuivant de près un malade, on obſervera par là que quelques goutes de ſang pour le moins luy ſeront tombées du nez, qu'il dormira mal les nuits, avec inquiétude & de petites rêveries, que ſon mal de tête par où aura commencé la maladie, ne conſiſtera point dans un battement des arteres dans le cerveau, mais dans une douleur ſourde, ou dans un ſentiment de tenſion douloureuſe; qu'il aura des ſoubreſſauts en dormant, ou qu'il fera alors des grimaces dans les yeux & dans les lévres; car ce ſont tous pré-

ludes de contractions convulſi-ves ; Qu'enfin l'on s'appercevra de treſſaillement dans les doigts, ou de mouvemens involontaires dans les tendons des poignets : tous ces accidents ſont des témoins de l'ataxie naiſſante dans les eſprits, & des annonces de ce qui ſe paſſe dans le cerveau, ou dans le genre nerveux ; ſur quoy un Praticien habile & prévoyant doit dreſſer ſes vûës pour rompre le coup, qui va ſe porter ſur ces parties. C'eſt dans ces cas qu'il doit ſe hâter de meurir l'humeur, c'eſt-à-dire de la préparer à la purgation, & cela par des ſaignées du bras promptement faites, par des delayants, des anodins, des calmants, des lavemens frequents huilleux ou émollients ; car ce ſont toutes manieres d'avertir la nature du deſſein où l'on eſt, & de la ſolliciter pour ce qu'on va luy demander inceſſamment, en déterminant

ainſi le cours des humeurs vers les parties baſſes, où ſe trouvent les excretoires du corps les plus nombreux, deſtinez d'ailleurs par leur inſtitution à la dépuration du ſang.

Je ne ſçay, MONSIEUR, ſi je rends bien ce que vous m'avez appris, je comprends du moins en cela le caractere ou la juſte idée de la malignité que vous m'avez donnée; car une fiévre *homotone* ſous la face empruntée d'une mediocrité apparente, travaille à la ſape de la nature, & gagne à la ſourdine le genre nerveux, qui eſt l'objet ou le terme de la vraie malignité. En ce cas attendre l'achevement de la coction des humeurs, ce ſeroit attendre ce qui ſera prévenu par une mort, laquelle ſurprenant le malade deshonoreroit le Medecin. Si au contraire il eſt habile & exercé, il veillera à ne ſe pas trouver la dupe de ſa confiance, mais

ſans cependant aller de front contre les regles de l'art, & les loix de la nature, il ſe hâtera d'affoiblir le mouvement du ſang, & il en ralentira l'impétuoſité, en en diminuant la maſſe, le faiſant ainſi couler par des voyes plus larges pour en retarder le courant. Car c'eſt comme élargir le lit dans lequel il a à couler, que de vuider diligemment les vaiſſeaux par des ſaignées du bras d'abord, puis par celles du pied, par leſquelles le ſang remené avec ſa lymphe vers les parties baſſes, y trouvera les principaux *ſecretoires* que la nature y a étably pour luy ſervir de décharge; leſquels d'ailleurs ayant été préalablement & largement amollis, laiſſeront échaper ce que l'irritation d'un purgatif donné en conſequence y attirera. Mais après de telles ſecouſſes (car il faut en ce cas employer des purgatifs qui en

donnent) que le genre nerveux aura eu à souffrir, les *narcotiques* trouveront leur place pour luy rendre le calme d'où il sera sorty, & pour luy donner le moyen de rentrer dans son *ton* naturel. Pour obtenir ce bon effet, il faut donner le narcotique à temps, pour ne pas le donner inutilement ou avec danger; car comme l'action ou l'effet des narcotiques est un affermissement des solides, le point de réussite est le moment où les vaisseaux qui les composent & les environnent, se trouvent plus vuides ou moins remplis, puis qu'alors leurs parois comme affaissez se laissent plus aisément rapprocher. Ce moment ou ce temps précis se trouve immediatement après la fin de la purgation; sur le soir par exemple du jour qu'on l'aura donnée, suivant les observations de Mr. *Pitcarne*, si éclairé sur l'écono-

mie animale, & du sage Mr. *Sydenham*, qui avertit de donner le narcotique en certaines fiévres aiguës, un peu de meilleure heure que l'on a de coutume de donner ce remede. C'est que conformément à la ressemblance qu'on trouve entre l'Opium & le Quinquina, l'Opium doit se donner 1°. quand l'humeur qui fait la maladie a moins de volume. 2°. le plutôt qu'il est possible avant le redoublement, qui vient ordinairement à la suite d'une purgation. Ces précautions ne suffisent pas encore, car comme l'effet du narcotique est de fortifier le genre nerveux contre les ébranlements que luy causent les accès de fiévre, il faut sans interruption, quand cet affermissement est commencé, l'assurer ou le confirmer incessamment; & l'on obtient ce bon effet en réïterant non seulement tous les jours ce narco-

tique, quelques heures avant le temps où l'on attend ce redoublement, mais encore en le réïterant jusqu'à trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures en certaines maladies, comme le recommande cet heureux Praticien (a) dans la cure de la petite verole. Si la purgation démêle ou manifeste, comme il arrive quelquefois, le retour des redoublemens, qui sont ordinairement obscurs dans les fiévres *synoques homotones*, alors se montre l'occasion de placer le Quinquina, lequel étant luy même de la nature des calmants, se laisse volontiers assortir avec l'Opium, association par laquelle le Quinquina devient plus prompt & plus efficace dans son operation. Par cette addresse innocente, un Medecin a l'avantage de guerir avec facilité, dans laquelle, jointe avec la sûreté, consiste le plaisir de gue-

(a) *Sydenham.*

tir, ou la satisfaction d'un Medecin. En effet il ne resulte de cette maniere de traiter les grandes maladies aucun de ces inconveniens déplaisans qui succedent aux cures forcées, ou qu'on n'a operées qu'à force de *purgatifs*, de *fondants*, *d'émetiques*, de *cordiaux*, de *kermes*, de *sudorifiques*; tous remedes, pour peu qu'ils soient ou excedez, ou mal-entendus, qui traînent après eux des langueurs, des chaleurs, des bouffissures, des insomnies. Au contraire l'Opium étant un *volatil*, un *cordial*, un *digestif*, resout & dissipe les sucs rallentis qui font des *congestions*, dont se forment des *stases*, des amas, des *obstructions*, des enflures, des *dépôts*, tous reliquats trop communs ou tristes appanages trop ordinaires des guérisons avanturées. Dans cet exemple on apperçoit la raison pourquoy d'habiles Medecins

de ces derniers temps, & en particulier ceux de l'Ecole du celebre Mr. Stahl, mêlent les les anodins, & les narcotiques mêmes, avec les abſorbants. On la voit encore dans la fameuſe poudre *abſorbante* de *Wedelius*, dans laquelle entre l'Opium luy-même ; dans les poudres *abſorbantes* d'*Etmuller* ; mais plus ſingulierement, ce ſemble, dans les formules des Praticiens de cette Ecole, où ſont, pour ainſi dire, prodiguez les calmants *nitreux*, & où ſouvent mêmes ſont employées les *pillules de Cynogloſſe* ; car ces Meſſieurs qui paroîtroient reſervez ſur l'uſage de l'Opium, ſe dédommagent amplement par l'uſage perpetuel des *calmants*. Tels ſont le *nitre*, (l'anodin favori de Mr. Stahl) le *cynabre*, la *caſcarille* &c ; car ces remedes reviennent à tout moment dans leur pratique, inſtruits qu'ils ſont ſans doute par l'uſage des

dangers qu'apportent les abſorbants (quand on les employe ſeuls) par les rallentiſſements qu'ils cauſent dans le ſang, les embarras qu'ils occaſionnent dans les vaiſſeaux, & les obſtructions qu'ils laiſſent dans les viſceres. Ils y mêlent donc des matieres ou ſpiritueuſes, ou du moins aiſées à ſe diſtribuer, comme le *nitre*, les *cinnabres*, les *pilules de Cynogloſſe*, leſquelles en ſecondant l'action des abſorbants, entretiennent en même-tems la fluidité dans le ſang, la ſoupleſſe dans les ſolides, l'aiſance dans la circulation des humeurs. A pareil deſſein, des Praticiens de nos jours mêlent les Narcotiques avec le Quinquina dans les *remiſſions* des fiévres continuës, parcequ'un Quinquina ainſi préparé devient plus & plus heureuſement calmant; affranchi d'une part du danger qu'on luy impute d'épaiſ-

ſir le ſang, de fixer la lymphe, ou de faire des obſtructions: aſſocié d'ailleurs à une vertu pénétrante, digeſtive & propre à animer le ſang, à le rendre coulant, & à le faire bien circuler. Au reſte on doit employer differemment les Narcotiques quand on donne le Quinquina purgatif; car il eſt des cas où il eſt neceſſaire de le donner ainſi aprêté; lors, par exemple, que le ſang portant trop opiniâtrement vers le cerveau ſa partie lymphatique, enlevée qu'elle y eſt par l'excès de la *ſyſtole* des arteres irritées, ou lors que s'y étant accumulé luy-même, il menace d'y former une *congeſtion* mortelle: dans ces circonſtances, après avoir donné le jour du Quinquina préparé avec le *ſenné*, la *manne*, le *vin*, ou le *tartre émetique*, en pluſieurs verrées, on donne ſur le ſoir une priſe ou deux d'un Quinquina narcotique, lequel trouvant les

vaiſſeaux moins pleins ou moins gonflez, parce que le volume des ſucs lymphatiques a été diminué, il fait ſur eux plus efficacement & plus promptement ſon effet. De plus, il épargne au malade les *fontes* ou *colliquations* malheureuſes qui ſuccedent à la violence & à la fréquence des purgations qu'on auroit d'abord miſes, & mal-à-propos à la place des narcotiques.

Toutes ces differentes obſervations touchant l'employ des narcotiques dans les fiévres continuës, regardent principalement les *ſynoques-homotones*, qui ſont à-proprement parler les veritables fiévres malignes; mais les inflammatoires accompagnées de redoublements bien diſtinguez ou bien marquez, ne ſont pas moins ſoumiſes à une ſorte de narcotiques ou d'anodins, qui leur ſont convenables. Ce ſont les narcotiques en liqueur, c'eſt-

à-dire qui ſont noyez en beaucoup d'eau qui les tempere, parce qu'elle les diviſe ou les entend. Telles ſont les infuſions ou les eaux diſtilées de coquelicot, dont on fait des émulſions avec les ſemences de pavot blanc ; car quoique ces ſemences ne ſoient point narcotiques, comme la tête de pavot qui les renferme, elles en retiennent la qualité d'adoucir & de calmer ; ou bien on fait fondre dans ces eaux ou dans ces infuſions quelques grains de nitre purifié, & on les donne par verrées dans les intervalles des redoublements ; & procurant des *tranſpirations* ou des *diaphoreſes* ſalutaires, elles mettent le ſang au large, & ſa circulation à l'aiſe. Cependant les membranes devenuës plus ſouples, & les *excretoires* relâchez, les coctions s'accelerent, & la guerison s'enſuit ; ſur tout ſi l'on ajoute dans ces verrées

quelques jus d'orange dans le jour, & quelque gros de ſyrop de diacode ſur le ſoir ; car dans ces natures de maladies inflammatoires où le ſang ſe trouve étrangement coëneux, dur & épais, ſa conſtitution compacte & ſerrée, ne ſe laiſſe bien ſeurement pénétrer que par des narcotiques aqueux, rendus nitreux, qui ſe mêlant dans ces ſucs épaiſſis, les délaye ſans les ſoulever, où les détrempent, les pénétrent, & les traverſent ſans s'embarraſſer & ſans *s'engluer* dans leur épaiſſeur ; inconvenient que leur épargnent ſingulierement les *nitreux* qu'on aſſocie. Cette pratique bien entenduë réuſſit encore dans les affections douloureuſes, comme ſont les *pleureſies*, les *catarrhes*, *rhumatiſmes phlegmoneux*, *arthritiques* ou *gouteux*.

Il eſt même remarquable, MONSIEUR, que ces douleurs

& ces tumeurs douloureuſes ont acquis ou conſervé dans l'ancienne Medecine même une ſorte de droit aux narcotiques pour la gueriſon des maladies inflammatoires ; car les Praticiens de tous les temps leur ont donné place dans ces ſortes de maladies ; non à la verité aux narcotiques donnez interieurement ; car ſi l'on en excepte les cas d'urgentes douleurs de *pleureſie*, de *dyſenterie*, de *rhumatiſme*, de *goute*, &c dans leſquels les Praticiens moins prévenus ſe le ſont permis, tous ſe ſont réünis dans l'uſage des *fomentations*, des *linimens*, des *emplâtres*, des *cataplaſmes anodins-narcotiques*, en employant avec le laict les plantes & les huiles narcotiques, les têtes de pavot, & l'Opium luy-même. Mais là-deſſus on a eu occaſion de reconnoître, que la timidité a ménagé leur courage ſans l'abattre, & que comme l'inquié-

tude ou la contention d'esprit ouvre le jugement & inspire de la sagacité, la timidité a fait venir dans l'esprit de ceux qui craignoient le plus l'Opium, des inventions singulieres d'en tirer le soulagement dont ils le croyoient capable. Ainsi un Medecin celebre ([a]) en Allemagne, rompu en pratique, parce qu'il y avoit vieilli, s'avisa de son temps d'employer exterieurement l'Opium d'une maniere extraordinaire; c'étoit dans les douleurs de dysenterie, dans lesquelles ce Praticien faisoit user d'un morceau d'Opium taillé en *suppositoire*, qu'il faisoit introduire dans le fondement du malade, de maniere que l'on pût le retirer après quelques heures, & l'y remettre quelques heures après, s'il en étoit besoin. Ce Medecin se loüe de cette pratique, du moins prouve-t'elle un instinct naturel dans les grands

(a) *Joël.*

Medecins, pour employer l'Opium, ce qui devient une preuve du fondement qu'il a dans la nature, ou de son rapport & de son affinité avec elle.

Les *sedatifs* sont d'autres especes de *calmants* qui trouvent d'heureuses places dans la cure des maladies aiguës, parce qu'ils sont en ressemblance de vertu avec les narcotiques, en ce que comme eux ils appaisent les troubles du petit monde, en rabattant les feux & les emportemens du sang. Ils ont, ce semble, un avantage au dessus des narcotiques, en ce qu'ils n'assoupissent point; & par là ils deviennent moins formidables, parce qu'ils n'exposent pas les malades aux tristes surprises que craignent de l'Opium ceux ou qui ne sçavent point le manier, ou qui ne le connoissent que par les malheurs que luy fait commettre l'imperitie ou l'indiscretion. Les

nitreux sont celebres sous ce titre, car ils sont les *sedatifs* ordinaires des Medecins d'Allemagne, & par une raison semblable le *pourpier* devient aussi un calmant dans les fiévres ardentes, parcequ'il est singulierement nitreux. On a dit cy-dessus que les *absorbants* impregnez de l'acide du citron, passoient encore pour sedatifs; mais ce même acide, celuy de tous qui est le plus ami de l'homme, est le sedatif favori de la Medecine Portugaise, puisque les Medecins Portugais traitent les maladies les plus aiguës avec le jus de citron ou leurs limonades, avec lesquelles ils appaisent & guérissent parfaitement les fiévres, les malignes mêmes, sans tant de malheureux *fondants*, de dangereux *émetiques*, & de purgatifs incertains, qui sont aujourd'huy prodiguez pour la cure de ces maladies. Mais la France a aussi son sedatif, ainsi nom-

mé par excellence; c'eſt le *ſel ſedatif* fameux, qui ſe trouve dans le goût & au gré de tout le monde, parce que ſa vertu calmante eſt autentique en ſes bons effets avoüez pour reprimer l'impetuoſité du ſang, d'où viennent les phreneſies & ſemblables accidents, qui expoſent la vie des hommes en même-temps qu'ils effrayent tout le monde. Au reſte tant de merveilleux ſecours tirez des remedes *alterants*, ne reprochent-ils point l'excès ou l'abus que l'on fait des *évacuants* pour la guériſon des maladies aiguës, dans leſquelles il y auroit ſouvent plus de ſucs à corriger & de directions à rétablir, que de glaires à fondre, ou d'humeurs à évacuer.

Une vertu ſi étenduë, puis qu'elle s'exerce utilement ſur un auſſi grand nombre de maladies aiguës où elle a de ſi merveilleux ſuccès, donneroit à ſoupçonner

dans l'Opium une vertu generale, qui luy meriteroit le nom ou le titre de panacée ; mais cette idée, MONSIEUR, ſe trouve infiniment fortifiée par le nombre de ſecours qu'on en tire encore dans la plûpart des maladies chroniques. Celles des femmes en ſont la preuve ; car étant ſuivant le calcul d'Hippocrate, de beaucoup ſuperieures en nombre à celles des hommes, elles fourniſſent à l'Opium beaucoup plus de témoignages. C'eſt qu'une double cauſe fait toute l'eſſence des maladies chroniques, & particulierement de celles des femmes ; ſçavoir, le rallentiſſement du ſang ou ſon épaiſiſſement, joint à une diſpoſition *ſpaſmodique*, ou une convulſion *tonique* dans les *ſolides*, c'eſt-à dire dans les fibres nerveuſes, leſquelles contraintes ou moleſtées dans leur ſyſtole, ou violentées dans leurs *oſcillations*,

gênent la circulation de toute la maſſe du ſang. En conſequence ces cauſes en détournent le courant, en divertiſſent les ſucs, en changent les directions, en troublent ou en mêlent les ſecretions ; de là enfin ſe forment les ſucs bizares qu'on obſerve en tant de maladies chroniques, & tant de ſymptômes extraordinaires qui étonnent le monde & embarraſſent les Medecins. Or l'Opium a dequoy remedier à cette double cauſe, dequoy par conſequent rectifier tous ces dérangemens, & pacifier tous ces deſordres.

Ces prérogatives ſi flateuſes pour l'Opium, n'approchent pourtant pas encore de la bonne opinion qu'en avoit un des plus celebres Praticiens, (c'eſt *Plater*) qui en faiſoit beaucoup d'uſage, & cet uſage luy avoit ſi parfaitement réuſſi en toute occaſion d'une pratique

frequente & nombreuſe, qu'il ne deſeſperoit point, (diſoit-il) de pouvoir empêcher un roüé de mourir, par le moyen de l'Opium qu'il luy feroit prendre. *Hic ipſe Platerus dixit aliquando ſe poſſe ſuo opio in vitâ ſervare rotâ contractum.* [a] C'eſt que l'Opium paſſe parmi ceux qui l'ont pratiqué comme le confortant né de la nature, parce qu'il la débarraſſe le plus efficacement & le plus univerſellement qu'il eſt poſſible des impuretez qui la ſurchargent. En effet quoi de plus efficace que la tranſpiration & les ſueurs ? Car ſurpaſſant comme elles font de beaucoup toutes les autres évacuations priſes enſemble, elles doivent être des plus puiſſantes pour operer une dépuration univerſelle ; c'eſt qu'elles évacuent toutes les impuretez ſous la forme de vapeurs, & par-là l'Opium ſe montre le digeſtif

(a) *Vide Vvedel. opiol. p.* 158.

le plus accompli & le plus naturel, puiſque ſon operation eſt celle-là même de la nature, accoûtumée qu'elle eſt à travailler les ſucs qu'elle médite d'évacuer, à force de les broyer, de les attenuer, de les affiner, pour les réduire dans un *alkool* autant ſubtil qu'une vapeur imperceptible. Cette vertu même n'a rien d'équivoque ni d'incertain dans l'Opium, puiſque la ſueur qu'il excite conſerve l'odeur d'Opium, (a) comme ſi la nature eût voulu par-là mettre cet effet de l'Opium hors de doute. Mais elle a en même-temps inſinué la benignité de cette ſueur, en la rendant douce, (b) temperée & facile à ſupporter, marquée par conſequent à ſon coin & de ſon ſceau, qui eſt l'*euphorie*, la compagne fidele des évacuations loüables, ou avoüées par elle. Une vertu

(a) *Dioſcorid. lib.* 6. *cap* 17. *Æginet. l.* 5. *ch.* 43.

(b) *Vvedel. opiol. p.* 153.

confortante dans l'Opium lui vient encore de l'action qu'il exerce ſur les nerfs, dont il rétablit ou releve le *ton*, en les délivrant de la gêne convulſive où les tient la maladie, & leur rendant la liberté, la ſoupleſſe & la régularité de leurs vibrations, ce qui eſt un affermiſſement ou un rappel de l'état naturel.

Mais une puiſſance ſi univerſelle ſur l'œconomie animale, une évacuation qui eſt univerſellement celle de toutes les parties; ce double objet de l'action de l'Opium qui affecte tout le corps en general, tout cela ne feroit-il point encore appercevoir dans l'Opium une ſorte de vertu de panacée, qu'on y ſoupçonne? Elle paroît ce ſemble en tant de differens ſuccès qu'il opere, non-ſeulement dans les differentes maladies chroniques, mais encore

dans les differens accidens de ces maladies. Car l'accuſation vulgairement inventée contre l'Opium qu'il bouche les vaiſſeaux, κολλητικὸν τῶν φλεβῶν, qu'il fixe le ſang, qu'il en arrête le cours ou en retarde la circulation, cette accuſation, dis-je, eſt évidemment fauſſe, puiſqu'après le mouvement qu'il cauſe dans le ſang, dont la ſueur qui s'enſuit eſt la preuve manifeſte, on ne peut douter que l'Opium ne rarefie le ſang plûtôt qu'il ne le condenſe ou ne l'épaiſit. Des Praticiens ont obſervé même qu'il enflâme le viſage des malades, qu'il le couvre du moins d'un rouge extraordinaire : d'autres qu'il ouvre les vaiſſeaux, αναστομωστικὸν τῶν φλεβῶν, pourquoi il cauſe des piſſements de ſang ; enfin qu'il lui eſt arrivé d'avoir excité une hœmorrhagie mortelle, par

l'ouverture d'une ſaignée, ayant été donné le jour que la ſaignée avoit été faite. (a) Ces accidents prouvent-ils que l'Opium bouche les vaiſſeaux ? ou bien plûtôt ne prouvent-ils pas qu'il les ouvre, & en force les iſſuës ? En effet on éprouve ce qu'il peut en ce genre dans la cure des pâles couleurs, puiſqu'étant bien choiſi & ſagement mêlé avec l'aloë, le mars, & ſemblables aperitifs, il procure l'évacuation qui manque ou qui eſt dépravée. Ceci arrive, parce que pour l'ordinaire la ſorte d'obſtruction, qui fait ou qui entretient ces ſuppreſſions, conſiſte dans un ſerrement *ſpaſmodique*, lequel retreciſſant les diametres des *excretoires*, s'oppoſe à la ſecretion qu'ils devroient faire : là-deſſus l'Opium venant à relâcher les fibres de ces vaiſſeaux de décharge, il leve cette obſtruc-

(a) *Hoffman l.* 2. *de Medic. offi.in. c.* 169. *Pauli quadrip. botan. p.* 422. *v. Borel. obſ.* 57. *centur.* 4.

truction & ainsi le *ton* étant rendu aux parties, & leurs directions redressées & affermies, il détermine l'évacuation qui doit se faire par ces voies. (a) Aussi Hippocrate ordonne-t'il le suc de pavot dans les maladies des femmes ; & tout cela pour la même raison, qu'un narcotique venant à applanir le courant du sang, relâchant la crispation convulsive qui fait une affection nephretique, ou une passion hysterique & les suppressions qui s'ensuivent, il coupe, pour ainsi dire, le nœud qui lioit les *excretoires*, & par-là rétablit le cours des évacuations supprimées.

(b) *Lib. 2. de Morbis muliebr. p. 237.*

Galien lui-même qui passe pour timide dans l'usage des narcotiques, employoit l'*Opium*, la *jusquiame*, la *mandragore* en *opiat* dans les obstructions du foye & de la rate, & il semble qu'il tenoit cet usage

de *Philon* ancien Medecin, dont une antidote mêlé d'Opium portoit le nom, & d'un *Archigene* qui ſe ſervoit de narcotiques pour la cure de l'hydropiſie. Sur ces modeles on trouve dans les ſiecles ſuivants tant de *confections narcotiques* dans les écrits des Medecins, qu'il eſt évident que la néceſſité & l'urgence des cas qui ont obligé à recourir à l'Opium, lui ont conſervé un grand credit parmi les Praticiens ; & ce credit a duré malgré tous les préjugez qu'une ancienne Philoſophie avoit inſpirée contre lui. Parmi ces confections, (ſouvent d'un nom bizarre) ſont les *philonium*, les *triphera*, les *antidotes*, les *requies*, la *theriaque*, le *mithridat*, &c. toutes préparations qui ſont devenuës celebres dans *Meſue*, *Præpoſitus*, *Scribonius Largus*, *Paul Æginet*, *Ætius*, *Trallien*, *Ac-*

tarius, *Albucasis*, *Serapion*, *Rhases* : & plusieurs d'entre-elles sont venuës jusqu'à nous, destinées la plûpart pour la cure des maladies chroniques, comme la *fiévre quarte*, la *jaunisse*, les *obstructions*, les *cachexies*, l'*hydropisie*. Dans les siécles posterieurs sont venus *Plater*, *Gesner*, *Hortius*, *Sennert*, & dans ces derniers temps *Sylvius* d'*Hollande* avec ses disciples ; *Willis*, *Minsicht*, *Zuvelfer*, *Sala*, *Hartmant*, *Freitagius*, *Quercetan*, *Tenzelius*, qui tous ont recommandé l'Opium ; la plûpart même en ont laissé des compositions ou des formules pour la cure de longues & penibles maladies.

L'Ecole de Paris a fourni aussi aux narcotiques des témoins des succès qu'ils en ont vû entre leurs mains. Rioland [a] loüe l'Opium dans les maux d'estomach. [b] Hollier

(a) *Enchirid. anat.*

(b) *Lib. 1. de morb. intern. c. 32.*

dans la cardialgie ; & Fernel (c) avoit ſes *trochiſques* narcotiques pour les grandes douleurs. L'Ecole de Montpellier leur a donné auſſi des protecteurs dans les perſonnes de grands Praticiens, comme *Rondelet*, *Ranchin*, *Pachequus* dans Riviere, & *Riviere* lui-même. Au ſurplus il eſt peu de *Collecteurs* d'obſervations, dans leſquels on ne voye que quantité de guériſons ſurprenantes ne ſe ſont faites que par les narcotiques ; *Lotichius* tout ſeul ſerviroit de preuve. C'eſt apparemment que la neceſſité de tout temps a obligé les Praticiens dans les grandes occaſions à recourir à l'Opium, & en conſequence les ſuccès qui en ſont reſultez leur ont fait comprendre la neceſſité d'avoir toûjours dans les boutiques aux ordres & ſous la main des Medecins de ces préparations anodimes, afin de

(c) *Lib. 7. Meth. Medend. de trochiſcis.*

pouvoir en tout temps employer des remedes, qui feroient plûtôt (dès le commencement peut-être, ou du moins dans le courant des maladies) ce que ſouvent on ne leur permet de faire que tard ou ſur leurs fins. Delà ſont venus la *theriaque*, le *mithridat*, le *diaſcordium*, les *piſtules de cynogloſſe*, de *ſtyrax*, de *Starkei*, de *Bechere*, de *Vildegand*, le ſyrop *de diacode*, & de nos jours, la *theriaque celeſte*, & *le ſyrop de karabé*: toutes compoſitions qui ſe trouvent aujourd'hui communément dans les boutiques. Tant de bons effets des narcotiques, en tant d'occaſions où il faut dégluer le ſang, le rareſier & le rendre coulant, prouvent bien l'injuſtice de l'accuſation répanduë contre l'Opium; qu'il fixoit le ſang ou qu'il épaiſiſſoit les humeurs. Auſſi dans les maladies mêmes où il

importe le plus de tenir le sang fluide, ou non ralenti, tel qu'est le scorbus, l'aveu du celebre Willis (a) devient une conviction en faveur de l'Opium, lors qu'il dit qu'il aimeroit mieux dans la cure de cette cruelle maladie, manquer de tous les remedes que d'Opium ; car ajoute un autre Medecin (b) bien entendu en matiere de scorbut, si l'Opium n'ôte point absolument les douleurs dans cette affligeante maladie, du moins les soulage-t'il merveilleusement ; & tout ceci se trouve confirmé par la cure d'un *scorbutique hypochondriaque* faite par le celebre *Horstius*. Cure qui parut si merveilleuse, que parmi les compliments qu'il en reçût, elle lui valut des Vers faits à sa loüange & à celle de l'Opium. (c)

(a) *De scorbuto. ch.* 10.

(b) *Dravvisius de scorb. sect.* 8.

(c) *Vvedel. opiol. p.* 117.

Permettez-moi, MONSIEUR, de vous exposer encore d'une

maniere plus ſenſible le mal-entendu de cette accuſation ; car autant qu'elle eſt ſoûtenuë par le prejugé, autant eſt-elle combattuë, détruite même, par l'uſage journalier de l'Opium ou des narcotiques ; car on en fait ordinairement une eſpece de ſpecifique pour la guériſon des *nodus*, des tumeurs *ſquirreuſes*, *ſcorphuleuſes*, *carcinomanteuſes* même, ſoit pour les fondre ou les réſoudre, ſoit pour les rendre moins douloureuſes. Dans ces vûës les Medecins-Chirurgiens employent l'Opium dans leur *emplâtres*, dans leurs *liniments*, dans leurs *onguents*, [a] *&c.* parce que l'Opium paſſe pour un puiſſant réſolutif, & cette vertu lui eſt aſſûrée par les obſervations de Praticiens celebres, comme *Horſtius*, *Plater*, *Riverius*, [b] &c. A cela ſi l'on ajoûte les excellens effets de la ciguë, [c] dont

(a) *Barbet. prax. Med. l.* 1. 2. *de Kers in not. & obſ.*

(b) V. *Tilingius de laudano. p.* 545

(c) *Vvedel. opiol. p.* 28.

dont l'*emplâtre* est celebre en pareil cas ; de la *jusquiame*, de la *mandragore*, dont les huiles sont encore en réputation pour même chose, peut-on se refuser à la conviction que l'Opium & les narcotiques ne font rien si peu que d'épaisir le sang & fixer les humeurs. Au reste, l'usage de l'Opium employé exterieurement, vient d'ancien temps en Medecine, car *Hollier* rapporte la description d'un cataplasme anodin à raison de l'Opium qui y entre en assez bonne dose, lequel paroît descendu des premiers siecles de la Medecine, puisqu'il se trouve décrit dans *Galien*, [a] & que *Galien* tenoit d'*Asclepiade*. Ce cataplasme convient fort à la goûte, & en effet les livres des Praticiens [b] sur cette maladie, sont pleins de formules anodines de toutes les façons, *cataplasmes*,

(a) Lib. 10. de compos. Medicam. c. 3.

(b) Vide Leich. diss. Rol. fric freitay. Mynsche Losilius.

fomentations, *baumes*; *linimens*, dans toutes lesquelles l'Opium est largement répandu. Les narcotiques se trouvent même dans de bons Auteurs (a) avec les *caustiques*, comme pour familiariser ces douloureux remedes avec la nature, ou les lui faire agréer. *Plater* applique l'Opium lui-même sur les parties douloureuses. *Horstius* le fait prendre pendant deux ou trois jours à ceux qui doivent être taillez, pour les préparer à cette cruelle operation; & la pratique de quelques grands Chirurgiens de son temps étoit de faire prendre de l'Opium à leurs blessez, quand les blessures étoient grandes, ou lors qu'il y avoit à craindre dans la suite des inflammations, des dépôts &c, c'est pourquoi un Chirurgien passe pour bien habile, quand il sçait employer

(a) *Vigo lib. 8. c. 13. Glandorph. gasophl. c. 4.*

l'Opium. *Magni faciendus Chirurgus qui laudani usum ritè noverit.* (a) Mais un autre usage de l'Opium autorisé par de grands Medecins pour prévenir les accidents qui attirent la gangrenne, devient encore une preuve sensible du peu de fondement qu'il y a dans l'accusation qui a prévenu les esprits, que l'action propre ou essentielle de l'Opium est de fixer le sang & d'épaissir les humeurs. Car enfin sera-t'il raisonnable d'imaginer que l'Opium soit capable d'empêcher la gangrene de venir aux grandes playes, en même-temps qu'un usage heureux de ce remede entre les mains d'habiles Maîtres, aura fait connoître qu'il peut la prévenir ; Aussi est-ce une observation non moins favorable à l'Opium en pareil cas, que dans les éresipeles ulcerez ; car ces tumeurs sont les plus sujet-

(a) Sala de Laudan. p. 314.

tes de toutes à tomber en gangrenne, comme le ſçavent ceux qui ont étudié & ſuivi de près cette maladie, & cependant l'application exterieure de l'Opium réüſſit ſingulierement à en éloigner la gangrene. Mais la preuve devient convainquante, dès que, comme on l'a obſervé, des narcotiques les plus puiſſants & les plus décriez, deviennent d'excellens remedes pour la guériſon de la gangrene elle-même, lorſqu'elle eſt déja formée, dût-elle ſa naiſſance à l'excès du froid des grands hivers, dans leſquels les extremitez en certains corps tombent en mortification. En effet on ſçait par l'experience ([a]) que le *tabac* & la *juſquiame* ſont d'un très-grand ſecours appliquez ſur la gangrenne ou ſur les ulceres gangreneux. ([b]) Il eſt encore des remedes autoriſez dans le

(a) V. *Magnan. p.* 134. 144. *Nicand. de tabaco. p.* 164. 199.

(b) *Fricxius de nicot a na. Fricxius de vener. cap. de hyoſciamo.*

public pour la guériſon de la gangrene, & ces remedes ſont des huiles ou des baumes compoſez uniquement avec le *tabac*, la *juſquiame*, la *cynogloſſe* & le vin. Ce n'eſt point, MONSIEUR, que je veüille donner crédit aux recettes courantes par le monde, ou aux ſecrets prétendus de tant de gueriſſeurs, qui innondent le public ; mais un empiriſme raiſonnable, ou bien entendu, MONSIEUR, vaudroit bien une Medecine qui ſeroit plus raiſonnée que raiſonnable, & qui ſeroit ſans experience. J'emprunte ce ſentiment d'un grand homme en pratique, c'eſt du celebre *Craton*, ([a]) ce Medecin fameux, & qui fut premier Medecin de quatre Empereurs ; voici ſes termes : *Medicina expertâ cum ratione adhibita, plus valet iis, quæ interdum ſubitò à doctiſſimo etiam me-*

([a]) *Conſil. 20. l. 2.*

dico magnâ ratione adhibitâ excogitantur; hac que parte rationales etiam medici Empiricis cedere debent ex ſententiâ Hippocratis. D'ailleurs une avanture que j'ai eu là-deſſus, m'a vallu une ſorte de découverte; l'a voici. Souffrez-en, je vous prie, MONSIEUR, le recit abbregé. Un Medecin de Province qui avoit la réputation d'avoir un ſpecifique pour la gangrene, fut appellé ici pour une perſonne de la plus haute qualité qui mourut ſans avoir eu le temps de pratiquer ce remede. Ayant eu occaſion d'entretenir ce Medecin, j'eſſayé de le faire parler ſur ſon ſpecifique, dont il me racontoit mille hauts faits avec une ſimplicité & une candeur, qui inſpiroient de la confiance. Je ne lui fis qu'une ſeule queſtion, c'étoit ſi ſon remede n'étoit point compoſé de plantes narcotiques; alors ſans me laiſ-

ſer aller plus loin, il me répondit ſur le champ que je lui en demandois trop. Ce fut pour moi un aveu tacite, car je me reſſouvins d'une huile (comme on l'appelloit) que j'avois vû merveilleuſement eſtimée pour pour la gangrene, & cette huile ſe faiſoit certainement avec le *tabac*, la *juſquiame*, la *cynogloſſe*, & le vin. Ces ſortes d'hiſtoires, MONSIEUR, ne paroiſſent ſupportables, quand comme celle-ci, elles ſe trouvent appuyées de faits & d'experiences. Car certainement l'huile ci-deſſus mentionnée a eu des ſuccès autentiques pour la guériſon de playes gangreneuſes. Me permettez-vous, MONSIEUR, d'ajoûter à ceci ce qui m'eſt arrivé de faire avec une réüſſite ſurprenante pour la cure d'une gangrene ſeche? Elle occupoit le doigt de la main d'une Dame ſnr laquelle

elle faiſoit tant de progrès, & avec des douleurs ſi énormes, que la main déja devenuë fort malade faiſoit craindre qu'il ne fallut en venir à lui couper le poignet. D'habiles Chirurgiens y avóient appliqué les *ſpiritueux*, les plus appropriez contre la pouriture. Je pris une autre route, je fis ſaigner la malade pluſieurs fois en très-peu de tems, je la mis aux boüillons temperez, aux délayants & à l'uſage des narcotiques qu'on lui donnoit au moins tous les ſoirs. Les douleurs ceſſerent, & la playe s'étant humectée, la malade non-ſeulement ſauva ſa main, mais il ne lui en coûta qu'une partie de ſon doit. Cette obſervation eſt d'autant plus remarquable, que cette gangrene étoit entretenuë par une cauſe interne; auſſi m'appliquai-je ſoigneuſement à changer le ſang ou à le renou-

veller, en ſubſtituant des ſucs nourriſſiers qui fuſſent doux & frais, à la quantité de ſang que je faiſois ôter ; tandis que par le moyen des narcotiques je défendois le genre nerveux, en arrêtant les irritations que lui cauſoit une lymphe acre ou piquante qui abrevoit la tiſſure, & rüinoit la ſoupleſſe de ſes fibres.

L'utilité ſinguliere que l'on tire pour la cure de la gangrene des remedes qui ſont tout à la fois aromatiques, confortants & humectants, tel que ſe trouve le *ſtyrax* appliqué exterieurement ſur la gangrene, confirme ce qu'on vient d'avancer: Car ce ſont des anodins, amis des nerfs, au lieu que les *ſpiritueux volatils* ou trop développez, comme les eſprits de vin & les baumes qui en ſont compoſez, leur ſont contraires. En effet comme ſuivant la remarque de

(a) Linder de venenis.

Linder, (a) (si éclairé sur la Physique des poisons, & des choses qui sont capitalement ennemies des nerfs) l'esprit de vin pris à la fin des repas durcit le chyle & le sang qui s'en forme; tout de même des esprits *urineux ardents* immédiatement appliquez sur des parties nerveuses (celles-là même qui sont le plus en souffrance dans les gangrenes) augmentent la crispation convulsive qui les serre, & les endurcissent dans cette maladie. Car sans examiner ici l'état ou la qualité des fluides dans la gangrene, le plus grand mal qu'ils souffrent alors consiste principalement en ce qu'ils sont comprimez & comme étranglez par le serrement convulsif des vaisseaux qui les contiennent. Ainsi, MONSIEUR, tant éloignée que pourroit paroître la matiere des gangrenes de l'objet qui fait celui

de cette diſſertation, elle y revient naturellement, puiſque la diſpoſition *ſpaſmodique*, quand elle fait l'eſſence d'une maladie, eſt de la juriſdiction propre & directe de la puiſſance ou de la vertu des narcotiques. C'eſt donc pourquoi tant de remedes qui ſont en réputation d'écarter les menaces de gangrene, ſont pour la plûpart des anodins, ou des narcotiques mêmes ; non-ſeulement appliquez ſur le mal, mais encore donnez interieurement. Car ſans rappeller ici l'obſervation d'*Horſtius* & du Chirurgien dont il fait une mention ſi honorable, *Plater* qui ſe connoiſſoit certainement bien en narcotiques, ordonnoit l'Opium dans les grandes douleurs des bleſſez, ce qui fait même précisément au ſujet preſent. En effet les grandes douleurs dans les bleſſures, dans les tu-

meurs & dans la dyssenterie, annoncent la gangrene, jusques-là que le signe certain d'une gangrene consommée, c'est la cessation soudaine ou l'abolition inopinée de toute douleur. Après cela paroîtra-t'il déraisonnable de penser que des remedes singulierement destinez à appaiser les douleurs, doivent être censez d'une très-grande utilité pour prévenir la gangrene ; Enfin que de semblables douleurs cedant à ces sortes de remedes, deviennent des preuves que l'on est certainement sur les voies de la guérison de cette maladie ?

Or tant de guérisons en tout genre de maladies par les narcotiques, entre les mains de tant de Medecins de differents Païs, & d'Ecoles differentes, acquierent à l'Opium une generalité de vertu ou un consentement general de son ex-

cellence. Auſſi un Auteur [a] celebre de nos jours perſuadé par tant d'experiences heureuſes & multipliées, conclut-il, appuyé ſur tout du ſuffrage ou de l'autorité de Mr. Willis, à reconnoître que l'état preſent de la Medecine ne peut ſe paſſer d'Opium. *Quo Medicinæ ſtatus minime carere poteſt*; ce ſont ces termes. Penſant au ſurplus comme Mr *Sylvius d'Hollande*, qui avoüoit à qui vouloit l'entendre, qu'il auroit mieux aimé renoncer à tous les remedes de la Medecine, que de manquer d'Opium. *Libentiùs medicinæ renunciare, quam opio carere.* [b] Ce témoignage d'un Medecin ſi heureux chez ſes malades, ſuffiroit pour donner à l'Opium, qui lui réuſſiſſoit ſi parfaitement, plus de credit & de confiance, que ne lui en accordent bien des Medecins de nos jours. Cette confiance auroit d'autant plus de fonde-

(a) *Funcken. chym. experiment.* p. 444.

(b) *Ibid.*

ment que de grands Praticiens, comme *Plater*, *Horstius*, *Gesner*, &c, Parmi les anciens; *Sylvius*, *Sydenham*, *Morton*, *Freind*, *Pitcarne*, &c, Parmi les modernes ont été très heureux dans leur pratique, en faisant un très grand usage d'Opium. Mais la prévention ayant une fois saisi les esprits des Medecins & intimidé ceux des malades; il faut en Medecine, pour y bien réussir, comme en Philosophie, pour y raisonner sensément, il faut dis-je renoncer aux préjugez de l'éducation. Oubliant donc l'opinion calomnieusement répanduë contre l'Opium pendant des siecles entiers, il faut se laisser vaincre à la fidelité constante de ce remede, entre les mains de ceux qui l'ont pratiqué continuellement, pour lui rendre la justice que lui ont vallu ses succès. *Optandum sanè cum Platero ut Medici hanc introductam & malè*

inveteratam de pernicioſo opii uſu opinionem deponant, cum ſine opio ſæpiſſime ſe turpiter dent, nec quidquam fermè laude dignum deſtituti tam heroico medicamento efficere poſſint. (a) C'eſt le conſeil de ces grands Medecins ; comme la premiere démarche qu'il faut faire pour ſe ramener à l'équité dûë à ce remede, & lui rendre l'honneur qui lui eſt acquis. En effet on le trouve honnoré des titres de *divin* & de *don du ciel, divinum medicamentum ſomniferum tam in opio quàm alibi, donum eſt creatoris ſpecificum*, (b) & ce ſera le moyen d'enrichir la Medecine d'autant de ſuccès qu'il a de vertus, ſi ſouvent confirmées à l'honneur de la profeſſion, & pour le ſoulagement des malades. Il faut pourtant l'avoüer, les Medecins qui ont ſuccedé à ces grands Maîtres, & en particulier les diſciples du fameux *Sylvius d'Hollande*, n'ont pas la

(a) *Vvedel. opiol.* p. 151.

(b) *V. Vvedel. opiol.* p. 141.

réputation d'avoir été aussi heureux que lui en pratique ; & parce qu'ils étoient les éleves de ce fameux Praticien, on s'est laissé aller à croire que l'Opium qu'ils avoient vû si souvent employer à leur maître, pouvoit avoir été dans leurs mains la cause des disgraces qui leur arrivoient, ou des manquements de réussite qu'ils avoient eu à essuyer. Mais c'est qu'il est de ce remede comme de tous les autres, dont l'indiscretion ou la temerité fait des drogues meurtrieres, au lieu que la methode en fait des secrets, c'est-à dire des addresses ou un sçavoir faire en Medecine, suivant cette réponse d'un grand Praticien (a) à ses disciples, *habete meam methodum, & habebitis mea secreta.*

(a) *Capivacius.*

Il est donc une methode pour l'usage de l'Opium ou des narcotiques, & cette methode n'est qu'une suite d'observations con-

ſtantes qui acquierent à un Praticien la ſageſſe qui le préſerve des inconvenients qui arrivent dans l'uſage de ce remede. Ces inconvenients par conſequent ne doivent être imputez qu'à l'imperitie de ceux qui le manient, ſans être ſuffiſamment inſtruits de ces regles ; car ce ſont elles qui aſſurent les grands ſuccès qui honorent la pratique de ceux qui les ont appriſes. Les principales regles de cette methode ſont de connoître ou de bien diſtinguer les ſortes de maladies où l'Opium convient, les temps de ces maladies où il faut le placer, la forme ſous laquelle il faut le donner, la doſe ou la quantité qu'il en faut employer.

La ſorte de maladie s'apperçoit & s'offre d'abord à qui a bien compris la vertu naturelle ou ſpecifique de l'Opium ; & parce que cette vertu s'exerce

ſingulierement ſur les nerfs, l'on comprend que les maladies où les nerfs ſont affectez, ſont celles auxquelles l'Opium paroît mieux convenir. Suivant cette idée il ſeroit peut-être peu de maladies où l'Opium ne pût étre indiqué ; puis qu'il en eſt peu qui ne doivent leur naiſſance ou leur progrès aux troubles de la *vertu ſyſtaltique* des ſolides, irritée ou dérangée ; & cela même montreroit dans l'Opium une vertu generale à y remedier. Il eſt pourtant des maladies où les nerfs ſont plus évidemment en ſouffrance, & ce ſont celles-là qui demandent ſpecialement l'uſage des narcotiques. Or cet état de ſouffrance dans les nerfs, leur vient ou du vice du ſuc qui leur eſt propre, ou du vice des ſucs qui leur ſont analogues, c'eſt-à-dire ou du *ſuc nerveux*, ou des ſucs *lymphatiques*, parce qu'ils ſont avec celuy-cy en con-

formité de substance. Par là il devient manifeste que l'Opium convient moins aux maladies où le sang est plus alteré dans sa partie rouge que dans sa partie blanche. Ainsi par une consequence naturelle, un état de plethore veritable, où le sang moins corrompu que surabondant, prenant trop de ressort se déploye, s'exalte & gonfle les vaisseaux, un pareil état, dis-je, donne moins lieu à l'usage de l'Opium. De même encore les premiers temps dans les maladies naissantes où le sang alteré dans sa partie rouge, se trouve dans cet état, luy sont moins favorables ; car alors le choc des globules du sang se fait entre eux & contre les fibres nerveuses qu'ils heurtent & qu'ils agitent ; d'ailleurs la cause de l'*éretisme* qu'on observe alors étant plus humoral, ou plus directement de la dépendance des flui-

des, que *spasmodique*, ou de l'indisposition des solides; tout cela indique moins le secours des narcotiques. C'est le cas des fiévres purement ardentes, où le sang abondant, bouffant & trop développé porte le trouble & le desordre dans l'économie animale. Il en est de même encore des commencemens des maladies aiguës dans des corps jeunes & replets, où la plenitude fait les tumultes qui arrivent alors. Mais quand le sang vicié dans sa partie blanche cause une maladie, l'homogeneité de substance où l'affinité de nature entre la lymphe sanguine & la lymphe nervale, fait que le genre nerveux s'interesse bientôt. C'est lors qu'un esprit étranger ou un *volatil* sauvage, étant inaliable avec le sang, il se concentre & se confond dans sa partie blanche, laquelle, comme feroit l'esprit de vin, il épais-

ſit ſans ſe fixer ſoy-même : Au contraire toujours plein de force ou d'activité, il s'emporte ou fuſe vers les nerfs, & il y eſt conduit par la continuité de la file que la lymphe du ſang fait avec la lymphe qui les remplit. Il y paſſe donc, il s'y inſinuë, & là ſe mêlant avec la lymphe neruale, & l'impregnant de ſa vertu il l'agite, & avec elle les fibres qui la contiennent. Celles-cy donc ainſi agacées, produiſent des trémouſſements convulſifs, leſquels étant les ſignes & les témoins de l'état compatiſſant des nerfs, indiquent l'uſage des calmants.

Mais ſi ce *volatil* déchaîné, pour ainſi dire, ou comme échapé à la *concentration*, dans laquelle pouroit le contenir la lymphe du ſang, en le liant dans ſes parties rameuſes & embarraſſantes, ſe conſerve en force & dans tout ſon élaſticité, alors

comme un reſſort qui n'eſt plus retenu, il rompt, briſe & déchire les parties fibreuſes de cette lymphe; & cette lymphe ainſi diviſée, fonduë ou liquefiée devient la matiere & la ſource des fontes catarrheuſes qui cauſent des fluxions, des toux, des douleurs poignantes; car tous ces accidents ſont en effet ordinaires aux fiévres continuës, auxquels ſe joignent volontiers des maux de gorge, des fluxions de poitrines, des points de côté, des douleurs *rhumatiſantes*. D'auſſi preſſants ſymptomes demandent d'auſſi preſſants ſecours que ceux des narcotiques, parce que prévenant & arrêtant les *criſpations* convulſives des membranes & de leurs *excretoires*, ils contiennent les vaiſſeaux applanis, & les ſucs qui y roulent dans leurs directions naturelles, & prémuniſſant ainſi ces parties contre l'*érethiſme* que leur cauſe l'activité de ce

volatil vicié, ils épargnent au malade d'affligeants accidents, & au Medecin de pénibles & périlleux embarras. C'eſt ainſi que le ſyrop de *diacode* moderément mêlé avec l'eau de coquelicot & les *abſorbants diaphoretiques* appropriez à la maladie, compoſent des potions doucement *calmantes*, leſquels étant prudemment réïterées, abregent de grandes maladies, que les *irritants*, comme les *purgatifs*, , les *émetiques* & les *fondants* troublent & allongent par le déconcertement où ils jettent la nature. Mais ce *volatil* acre tant *exalté*, & dominant ſur la *lymphe* du ſang, la reſout quelquefois en vapeurs, ce qui eſt une ſorte de diſſolution plus ſpiritueuſe que humorale, ou comme une fonte ſeche, parce que c'eſt une attenuation énorme, ou comme une *fuſion* vaporeuſe, dans laquelle il réduit les ſucs nourri-

ciers. Car un eſprit auſſi actif les met non en poudre, mais en exhalaiſons ou eſprits impalpables, qui ne ſe rendent ſenſibles que par les *vents* ou les *flatuoſitez*; de là naiſſent les *emphyſemes*, les enflures fauſſes ou les bouffiſſures, que cauſent ces ſucs rarefiez & élaſtiques en certaines maladies aiguës.

Il eſt vray, MONSIEUR, qu'on ne s'occupe gueres aujourd'huy en Medecine d'auſſi legeres idées que celles des vents, & de ſemblables menuës cauſes de maladies, préoccupez que ſe trouvent les eſprits de la plûpart des Medecins, de celles d'humeurs groſſieres, d'amas de glaires ou de colles que l'on donne pour cauſes ordinaires à tous les maux. Cependant ce ſera tout au plus une étiologie inapperçûë que je propoſe, ou plutôt que je ramene, car elle a été negligée, oubliée, pour mieux dire, à en ju-

ger par l'ouvrage d'Hippocrate, (a) où l'on voit combien de part il donnoit aux vents dans les maladies. Un autre Medecin depuis luy, en a fait aussi un Traité (b) qui a son merite; mais ce sera ici, si vous me le permettez, MONSIEUR, un fond de reflexions que j'auray l'honneur de discuter avec vous, pour m'instruire moy-même, en y excitant les autres. C'est une notion vulgaire, appuyée d'une Physique mal dégrossie des préjugez populaires, que l'on s'est laissé persuader dans le monde Medecin, que les vents étant produits par des sucs cruds, il ne pouvoit s'en faire dans les maladies aiguës, où pour l'ordinaire tout est en ardeurs & en feux. Mais de nouvelles connoissances sur les proprietez de la matiere, en particulier sur ses *exaltations*, ses *cohobations*, ses *volatilisations*, au moyen des-

(a) *Lib. de flatib.*

(b) *Fienus de flatib.*

quelles des *mixtes* ſe réduiſent en *alkool* ou en *volatils*, ont éclairé l'eſprit. L'on a donc compris la maniere comment le ſang pouſſé par une force non moins puiſſante qu'un feu du dernier degré de *reverbere*, ſe rarefie & s'affine dans ſa partie aqueuſe, juſqu'au point de s'en aller (comme dans un *alembic*) en vapeurs, en vents, en exhalaiſons par toutes les iſſuës qu'il rencontre. Dans cet état c'eſt un ſang flatueux qui remplit les vaiſſeaux, & qui s'évapore avec violence par tous les *excretoires* de la tranſpiration; mais dans cette diſpoſition, ce n'eſt plus une vapeur douce, fine, molle & *halitueuſe*, qui s'échappe à travers les pores des parties, mais un eſprit ardent, une vapeur ignée, qui fuſe à travers les *excretoires* des membranes qui les enveloppent. Au lieu donc d'une roſée fine & amolliſſante, qui devroit exuder

insensiblement de chaque point de ces enveloppes pour les rendre souples, *meables* & *transpirables*, c'est un air sec, impétueux & brûlant, lequel semblable à celuy d'un *æolipile*, souffle dans les parties, comme par des *regitres*, à travers d'un million de petits tuyaux retrécis ou resserrez dans leurs issuës, lesquelles comme autant de petits *sphincteres* serrez dans leurs diametres, expriment ou chassent cet air avec violence. Or c'est cette violence & cette ardeur d'un air poussé avec force qui irrite ces parties, & qui y cause des symptomes *flatueux*, comme des points, des anxietez, des gonflemens, ou des *meteorismes* dans le bas ventre, ou des *borborigmes* dans les *hypochondres*, tous accidents qui ont singulierement occupé l'attention d'Hippocrate, & qui occupent encore celles des Praticiens de son

Ecole & de sa doctrine, & les embarrassent souvent.

Mais ces accidents ne sont pas les seuls, qu'un sang *flatueux* peut produire dans des maladies aiguës; *le pourpre blanc* qui est propre à certaines fiévres malignes, & particulierement à celles des accouchées, (a) n'est autre chose qu'une *éruption cutanée* d'une lymphe infiniment attenuée, acre & saline, qui poussée dans les arteres *lymphatiques*, par la force & l'élasticité du *volatil* vicieux qui domine dans les arteres sanguines ou dans le sang, en écarte la portion blanche, comme plus molle & moins capable de resister à l'activité de cet esprit, lequel emporté & impétueux, la pousse à l'habitude du corps. Les *phlyctenes*, (cette irruption formidable, jusqu'à menacer de gangrene en certaines fiévres malignes ou pestilentielles) sont encore dès

(a) *Vid. Hist. morb. Vratisl.*

échapées de cette ſeroſité flatueuſe, devenuë *cauſtique* par l'ardeur qui l'exhale & la jette hors des vaiſſeaux, car alors comme une eau forte, ou comme un eſprit corroſif, elle ronge, briſe & déchire les fibres des parties ſur leſquelles elle s'eſt débordée.

Mais la diſpoſition *flatueuſe* du ſang ne ſe manifeſte nulle part tant, qu'en certaines maladies ou fiévres aiguës des enfans, en qui on apperçoit quelquefois une bouffiſſure ſoudaine par toute l'habitude du corps. Un Medecin peu exercé dans ces maladies, donneroit d'abord un purgatif pour mettre dehors une pituite prétenduë ou une ſeroſité cruë, qu'il croiroit cauſe de cette enflure; mais il augmenteroit un accident qui a plus de ſingularité que de danger; car outre qu'il ſe diſſipe ſouvent tout ſeul avec du regime, de la patience

& tout au plus avec quelques *abſorbants nitreux*, c'eſt un ſymptome qui tient de la *criſe*, en ce que c'eſt moins un dépôt d'humeurs, qu'un entrepôt que ſe fait la nature exceſſivement végetante, en mettant hors ſon chemin, & comme en reſerve dans la peau, (l'*émonctoire* univerſel du corps) un *volatil* turbulent qu'elle a amorti en le noyant dans une ſeroſité, dont la *tranſpiration* la défait ou la débaraſſe. Une ſemblable ſeroſité, mais plus attenuée, pouſſée par ſon *volatil* vicieux, & retenuë ſous la ſurpeau dans des *excretoires* engoüez par l'*expenſion* & l'élaſticité de ce ſuc, fait *le pourpre blanc* dont on vient de parler ; car dans cette maladie la partie blanche du ſang développée, exaltée & pouſſée dans les *arteres blanches* ou *lymphatiques*, y fait la même choſe que ſa partie rouge, dans le *pourpre rouge*. Au

ſurplus c'eſt dans l'un & l'autre pourpre un ſuc ſpiritueux ou un eſprit flatueux, que l'élaſticité du ſang en ſe déployant pouſſe & engage dans ces iſſuës naturellement étroites & reſſerrées.

Quoy qu'il en ſoit, MONSIEUR, outre que ces ſortes de ſymptomes s'apaiſent par l'uſage des *anodins* ou *calmants*, comme ſont les *nitreux*, les *abſorbants-diaphoretiques*, & les delayants, ceux qui ont pratiqué les *narcotiques* plus familierement, & avec plus de ſuccès, ont reconnu & enſeigné que les narcotiques eux-mêmes ſont d'un puiſſant ſecours pour la guériſon des vents. Car ſans parler ici des *hypochondriaques* que les *borborigmes*, les *flatuoſitez*, les gonflemens & les vents fatiguent ſi cruellement, tous accidents contre leſquels on n'a trouvé rien de plus efficace que les narcotiques; il eſt encore

reconnu que ces remedes non ſeulement appaiſent les vents, mais encore qu'ils en empêchent la production. *Opiata præ aliis omnibus .... non tantum humores pleroſque corrigere apta nata ſunt, & flatus diſſipare, verum inſuper* &c. ([a]) Rien donc n'indique tant l'uſage des anodins narcotiques pour la cure des fiévres aiguës, que ces ſymptomes qui manifeſtent un ſang flatueux, parce qu'il ſe développe tout dans un *volatil* vicieux, qui pénetre le genre nerveux & toutes les membranes, qui en ſont irritées par les ébranlemens convulſifs qu'il y excite; diſpoſition qui demande ſingulierement l'uſage des calmants. Mais le choix en fait le prix entre les mains d'un Medecin, qui ſçait les placer à propos, tant par rapport à la complexion du malade, qu'au temps & au genie de la maladie.

(a) *Sylvius de le Boe.* p. 810. art 225. &c.

Les temps des maladies aiguës

dans leſquels il convient de donner les narcotiques, paroiſſent définis par le témoignage du celebre Mr. *Sylvius*, qui s'entendoit ſi parfaitement à placer l'Opium. Cet heureux Praticien étoit perſuadé qu'il ſervoit ſingulierement à arrêter le boüillonnement des humeurs ou du ſang dans le cœur ou ailleurs. *Opium vim habere (aſſeruimus) ſummam impediendi, compeſcendique vitioſam humorum acrium efferveſcentiam, tum in corde tum alibi, ſine quâ non ſolent excitari facile halitus noxii.* [a] Suivant donc cette maxime les narcotiques trouvent place dans les temps où le ſang & les humeurs entrent dans cette diſpoſition. On doit cependant obſerver dans les vûës de ce ſage Medecin, d'où vient cette efferveſcence; car ſi c'eſt d'une bile qui s'enflamme, le narcotique convenable ſera celui de *vitriol* [b] tel que

(a) *Id.* p. 273. art. 115.

(b) *Idem prax. medic. lib.* II. *ch.* 26. *art.* 30. *&c.*

feroit aujourd'hui le *sel sedatif*; au lieu que si l'agitation des humeurs vient de l'*ataxie* des esprits, l'Opium lui-même deviendra preferable.

Avec cette distinction on se trouve merveilleusement aidé en pratique pour le choix des temps que nous cherchons; car moyennant cette discretion, les commencemens même d'une maladie, comme le progrès, comme tout autre temps peuvent quelquefois permettre l'usage de quelque narcotique. Si à ceci l'on joint l'observation d'un autre habile & sage Praticien de nos jours, (a) qui est d'employer les *nitreux* (les calmànts ordinaires de ce grand Medecin) il ne sera presque point de temps où ces sortes de remedes ne puissent trouver place. Enfin un Medecin connoisseur pourra démêler les occasions d'employer l'Opium lui-même, en étudiant la mala-

(a) Mr. *Stahl.*

die dans leſquelles le genre nerveux eſt actuellement en ſouffrance par des ſentimens douloureux ou inquietants, & celles dans leſquelles le genre nerveux eſt menacé dans le courant de leur durée ; & cette connoiſſance lui viendra par l'uſage qui lui aura appris que ces maladies ſe terminent ordinairement par des mouvemens convulſifs &c. Suivant ces obſervations l'attention d'un Medecin dès les premiers moments d'une maladie naiſſante, ſe portera à prévoir la part que le genre nerveux y a, ou y doit avoir. Ainſi après avoir tout menagé, tant par le regime de vie, que par les évacuations convenables & ſuffiſantes, pour affoiblir l'impétuoſité du mal, & préſerver le genre nerveux des atteintes qu'il pourroit lui porter, il ſe trouve en état de placer utilement les narcotiques. Ce ſera ou avant la purgation,

quand l'*érethisme* eſt trop grand ou la *phlogoſe* trop declarée, ou du moins dès le ſoir de la purgation, ſuivant qu'il aura été poſſible de l'avancer, ou prudent de l'attendre, Or le regime en ceci eſt de grande valeur, car conſiſtant en boüillons legerement faits avec les ſeules viandes de jeunes animaux, ou avec elles & l'orge ou le ris, on entretient les fibres nerveuſes dans la ſoupleſſe neceſſaire, pour ſe laiſſer mettre en contraction par le purgatif qu'on medite, & pouvoir faire la preſſion convenable pour vuider les *excretoires* de ſucs, dont on veut les dégorger. Ce regime ſera ſoutenu de remedes ſagement appropriez, & dirigez à même deſſein, & ces remedes pris, par exemple, parmi les *delayants*, les *concentrants*, les adouciſſants, menent un Medecin à l'heureux moment de pouvoir placer les narcotiques, &

faire auſſi finir l'orage de la maladie.

Car delà viennent ces malheurs des narcotiques donnez par des mains novices & temeraires, parce que ne les employant que lorſqu'on y eſt forcé par l'urgence de la douleur, du tranſport au cerveau, ou de quelque accident preſſant, on le fait ſans y avoir préparé ni les *fluides*, ni les *ſolides*; deſorte que toute avenuë ſe trouvant fermée à l'action propre des narcotiques ſur ceux-ci, ils en exercent une toute contraire ſur ceux-là. Car alors c'eſt un *volatil* arrêté ou intercepté dans le ſang, qu'il agite, qu'il trouble, dont il confond les parties ou les ſucs, parce que des boüillons ou ſemblables nourritures trop ſucculentes ou trop ſubſtantielles, ayant empâté toute la maſſe du ſang, y auront formé une digue au paſſage ou à

la pénétration de ce *volatil*. Peut-être des *cordiaux* mal-entendus, & des *amers* précipitez, l'auront-ils miſe en turgeſcence, & ayant augmenté ainſi ſon élaſticité, l'auront renduë impénétrable à la legereté de ce remede. Enfin, des purgatifs indiſcrets ou accelerez auront porté *l'érethiſme* dans le genre nerveux, dont les fibres devenuës trop ſerrées dans leur tiſſure ſe ſeront fermées à la pénétration de ce remede. Car tel eſt, MONSIEUR, la conſequence du regime dans la medecine *alterative*, qui toute dépendante du volume & de la qualité du ſang, de la gravité de ſes globules, de leur volubilité, en même-temps de la flexibilité ou de la ſoupleſſe de ſa fibre, enfin de la legereté de ſa lymphe, tient ou recouvre toutes ces qualitez, des alimens ou de la pâture qu'on donne au

ſang. Pour cette raiſon les grands Maîtres ont toûjours ſoigneuſement recommandé à ceux qui ſeront plus curieux de multiplier les guériſons que les maladies, de ſe bien aſſûrer ſur tout de l'état du ſang dans les maladies, parce qu'il répond du ſuccès des remedes. En effet, rien n'en arrête tant la réüſſite que l'épaiſſement du ſang, lorſque revêtu ou encuiraſſé, pour ainſi dire, d'une peau dure & coëneuſe, il ſe trouve impénétrable à l'action des meilleurs remedes, parce que ne prenant point ſur une ſubſtance ſi ferme, & ſi coriace ils deviennent ou s'en retournent comme mouſſes & ſans effet.

Cette même diſpoſition dans le ſang eſt celle qui s'oppoſe particulierement à celle de l'Opium, car elle lui ôte ſon diſſolvant propre ou ſon *menſtrue* naturel; c'eſt l'eau pure &

limpide, dans laquelle préferablement aux *menstrues* vineux & spiritueux, des sortes de substance gommeuses, comme l'Opium acquierent une vertu singulierement propre à la nature de nos corps. *Observatu dignum est gummosa ejusmodi, cum aqueis extracta, vires suas cum corpore nostro melius communicare quam cum spirituosis.* ([a]) La lymphe du sang donc ainsi épaissie, ayant perdu sa qualité de fluide ou sa consistance aqueuse, est hors de convenance avec l'Opium : elle ne peut donc le dissoudre ni s'en rendre le vehicule pour le transmettre dans le suc nerveux. Or cette disposition est celle du sang qu'on trouve coënneux dans la plûpart des grandes maladies, & souvent dans celles où les nerfs sont ordinairement menacez. Il est donc en pareil cas de l'habileté & de la diligence d'un

(a) *Vvedel opiol.* p. 64.

Medecin d'affoiblir ou de diminuer au plûtôt cette mauvaise qualité. On croiroit les purgatifs propres à cet effet ; mais outre que dans les commencemens des grandes maladies, ils font un double mal, ils sont à tous égards bien moins sûrs que la saignée, 1°. Ils dépoüillent le sang de ce qu'il a de plus fluide dans sa partie blanche, & laisse comme à sec le restant des humeurs. 2°. Ils excitent dans les fibres nerveuses un ébranlement, lequel joint au fond d'*érethisme*, qui regne dans ces sortes de maladies, accelere les mouvemens convulsifs qui les menacent, & qui embarassent si étrangement : Au lieu que la saignée est infiniment plus sûre, parce qu'en general diminuant une bonne partie de cette lymphe épaisie, elle donne d'autant plus davantages à la vertu systaltique pour

briser ces matieres épaissies ; qu'il en reste une moindre quantité après la saignée. Cette quantité par consequent ayant moins de volume, opposera moins de résistance à la pression des arteres, & ces arteres allegées broyeront plus immédiatement & plus fortement cette quantité amoindrie. Mais cette saignée doit être faite du bras, tandis (comme il arrive lors d'une maladie naissante) que les grands vaisseaux étant encore pleins de sucs, qui menacent de s'engager dans les viscéres, ces sucs ont besoin d'être contenus dans leurs capacitez. Dans cette conjoncture donc la saignée du pied trop tôt faite est pernicieuse, ou de funeste consequence, parce que précipitant les humeurs loin du centre du corps, où la vertu systaltique est en force, elle les porte aux extremitez, ce qui

ſeroit les déterminer vers les capillaires, où cette vertu étant plus foible & les parties plus malaiſées à remonter, elle affoiblit le cours du ſang d'autant qu'il déchoit de force pour regagner le cœur. C'eſt donc un équilibre rompu dans la circulation du ſang, puiſque la force du cœur demeurant la même, c'eſt la même colonne de ſang qui deſcendra par les arteres, & la même impetuoſité qui le portera ; tandis que la colonne du ſang qui remontera par les veines aura perdu de ſon volume & de ſa force. Que de *congeſtions* donc, que de *conſidences*, que d'affaiſſemens ne s'enſuivent point de cette diſparité d'"équilibre ? Car d'ailleurs il eſt étrange, MONSIEUR, qu'on penſe ſi peu combien il eſt facile d'attirer des dépôts ou des embarras ſur les jambes, en y déterminant

les humeurs, puiſqu'on obſerve en pratique, qu'il eſt dangereux de laver ſeulement les jambes dans l'eau chaude, fut-ce une decoction d'herbes aromatiques ou émollientes, parce que l'on en voit arriver une telle *atonie* dans les parties baſſes, que les cuiſſes & les jambes en ſont demeurées percluës en moins de vingt-quatre heures ; ou bien une telle *retraction* ou retirement dans les nerfs, que les jambes en ſont reſtées en peu d'heures dans une *contraction* habituelle. Mais ce ſeroit ſortir de mon ſujet, & je m'y r'appelle en concluant que dans le cas propoſé ci-deſſus, la ſaignée en general eſt plus ſûre que la purgation, pour diminuer la quantité de la lymphe épaiſſie, & cela me ſuffit pour le preſent.

Les diſgraces arrivées à l'Opium ſont venuës encore la

plûpart de la faute que l'on a commise dans la dose ou la quantité en laquelle on l'a donné. La regle donc la plus necessaire pour l'usage des narcotiques, consiste à sçavoir bien en graduer la quantité. Mais il est étonnant que l'on ait pû s'abuser là-dessus, puisque l'on sçait que les fautes qui ont été commises à ce sujet, ont été pour l'ordinaire dans l'excès, c'est-à-dire, plûtôt pour en avoir donné trop, que trop peu. *Peccatur hic magis excessu, quam defectu.* (a) Ainsi il est une regle generale avec laquelle on ne peut se méprendre dans la dose des narcotiques, & qui par consequent fera éviter tout inconvenient. *Generalis cautela est, tutius esse subsistendum semper infra summam dosim, & præstare repetita potius vice, ut voti compos fiat medicus, quam extrema statim tentando opprobrium sibi*

(a) Vved. del. opiol. p. 150.

accersat. [a] Et cette regle est tirée de l'usage, sçavoir qu'en matiere de narcotiques il faut toûjours commencer par peu. *Quoad dosim (narticorum) à levioribus incipiendum suadent.* [b] C'est d'après de semblables observations que le celebre Mr. *Sylvius d'Hollande* donne sa methode constante & certaine pour employer utilement les narcotiques. *Puto* (dit-il) *me viam ostendisse facilem & commodam, quam securè sequetur unus quisque iterati sæpe inculcati mei moniti memor; Opiata usurpanda esse quantitate minima, partitis potius exhibenda vicibus, quam simul & semel.* [c] Et peut-être se trouvera-t'il dans cette regle de pratique la raison des heureux succès qui étoient ordinaires dans celle de ce grand Medecin; après l'assûrance qu'il donne & la promesse qu'il fait d'une pratique sûre, abre-

(a) *Ibid.*

(b) *Vide fabr. hild. de gangren. c.* 24.

(c) *Sylvius de le Boë prax. Medic. l.* 2. *c.* 26. *art.* 28.

gée & commode par le moyen de l'Opium. *Omnibus* (ajoûte-t'il) *qui hoc meum ſequentur monitum, tutam, citam, jucundamque* (*Puto*) *poſſe polliceri praxim.* (a) En effet c'eſt une pareille méthode de donner l'Opium que le ſçavant Mr. Freind exempte de tout inconvenient, & il en parle ainſi, pour l'avoir appris & s'y être confirmé par ſon experience. *Quam methodum non modo periculo omni vacare, ſed raro infeliciter adhiberi expertus ſum.* (b)

Le décri qu'à encouru l'Opium eſt encore venu de l'opinion que l'on a répanduë, qu'il ne ſervoit qu'à faire dormir, en quoi ſe trouve une ignorance groſſiere au jugement de ce ſçavant Anglois. *Ignorant certè quid efficere poſſint opiata, qui eà horà decubitûs pro ſumno tantum conciliando adhibent, quaſi nihil emolumenti*

(a) *Ibid.*

(b) *Freind. Emmenolo.* p. 114.

præstaret , nisi stuporem induceret, papaver. ([a]) Voilà donc, MONSIEUR, ce qui a fait tant de tort à la réputation de l'Opium, parce qu'on n'en a fait connoître au peuple que la moindre & la plus suspecte de ses vertus, qui est celle de faire dormir. Car comme souvent il ne fait dormir, qu'étant donné en forte dose, il en est résulté beaucoup de malheurs. Mais pour le dire ici en passant, cet inconvenient est celui de plusieurs excellens remedes, que l'on donne à trop large dose, parce que ne les croyant capables que d'un effet sensible qu'on en veut obtenir, on leur fait perdre quantité d'avantages singuliers, que l'on en tireroit en les donnant en petite dose, suivie, & réïterée. C'est particulierement le cas de l'Opium, lequel ainsi donné sans operer un sommeil bien sensible ;

(c) Ibid.

fenfible, fait pourtant fuivant l'obfervation d'habiles Praticiens, qui l'ont le plus pratiqué & ainfi adminiftré, deux excellents effets. 1°. Il eft fouverain pour corriger l'acrimonie des humeurs la plus declarée. 2°. Il tempere ou réprime la fenfibilité de l'eftomach, en calmant l'irritation fpafmodique de fes fibres : *Imprimis tum ad urgentem humorum acrimoniam temperandam, tum ad fenfum ventriculi obtemdendum, moleftamque ipfius contractionem fedandam, conducit opium ... fi quantitate parvâ fæpius ufurpetur.* (a)

A ces fecours de l'Opium le fçavant Mr. *Freind* en ajoûte plufieurs autres, toûjours en le donnant en petites dofes réïterées. Le principal de ces fecours eft d'attenuer le fang, de l'affiner, & de le rendre parfaitement coulant, facile à broyer & à circuler. *Quod fi*

(a) *Sylvius de le Boë Prax. Med. L.* 1 *c.* 6. *art.* 17.

dosibus nimoribus exhibetur opium; remedio ita leni atque efficaci adjutus sanguis, iis sensim instruitur viribus, quæ ab aliis forte attenuantibus frustrà sperari poterant. ([a]) Desorte que l'Opium devient ainsi un des plus puissants aperitifs, en dégageant les vaisseaux ou les preservant de congestions, dont un sang ralenti & croupissant seroit capable. *Cum sanguinis particulas ita attenuat opium, facit ut si quid in arteriolis hæserit, jam in venas trajici queat: unde remotà omni obstructione cessat ille, qui ab humoribus stagnantibus sæpe oritur, dolor.* ([b]) Mais l'Opium ainsi menagé dégage non-seulement les vaisseaux des digues qui s'y étoient formées, mais encore il débarasse les visceres des matieres & des corps étranges qui y seroient retenus. *Animo ita refecto, ut experiuntur ii, qui Opium parciore dosi interdiu*

(a) Freind. Emmenol p. 114.

(b) Idem p. 152.

aſſumunt, obrepit ſenſim doloris oblivio; viribus vero roboratis, nonnunquam fit, ut fœtum, calculum (a) (*& lochia* (b)) *expellant opiata.* Ce ſage Praticien expliquant tout ceci en détail, découvre bien d'autres avantages de l'Opium donné en petite doſe réïterée; pourvû, ajoûte-t'il, que le cours du ſang n'ait point été jetté hors de ſes erremens naturels ou mis hors de ſes directions. *Ita fere corpus afficiunt modicâ doſi aſſumpta opiata, cum adhuc intra debitos limites conſtiterit ea, quæ ad vaſa inducitur, plenitudo.* (c) Condition, MONSIEUR, qui avertit pourquoi l'Opium réüſſit ſi mal, quand on a tout dérangé dans l'œconomie animale par l'excès & l'indiſcretion des *purgatifs*, des *émetiques*, des *fondants*, &c. Si à tout ceci l'on ajoûte les obſervations faites par cet illuſtre Auteur, en injectant l'O-

(a) *Ibid.* p. 152.
(b) p. 153.
(c) *Ibid.* p. 153.

pium dans les vaiſſeaux des animaux vivants, l'effet conſtant qui lui a fait voir combien le ſang devient par le mêlange de l'Opium, plus coulant & plus vermeil, le diſculpe encore pleinement de la calomnie répanduë contre lui, pour le décrier comme une drogue propre à coaguler le ſang & à fixer les humeurs. Aucontraire cet habile obſervateur fait remarquer conformément à l'effet de ces injections, que l'Opium eſt très propre à porter le ſang à l'habitude du corps, à le rarefier, & par conſequent à rétablir la tranſpiration. *Spiritibus opio refectis, validius ſe contrahit cor. Unde vividior ſanguinis circuitus : ſanguine autem attenuato, & velocius quam conſuevit, ad cutaneas glandulas delato, ſuccedit libera tranſpiratio.* ([a]) Dans ces mêmes vûës un Auteur ([b]) qui a ſingulierement

(a) Ibid. p. 132.
(b) Vve-del. opiol. p. 113.

étudié la matiere de l'Opium, aſſûre qu'il eſt d'une grande vertu pour corriger le ſang qui ſeroit engrumelé, & là-deſſus même il donne des garants. *Debetur Opium grumeſcentiæ ſanguinis, quam lepothymiæ, ſyncopes, & palpitationis cordis cauſam adduximus.*

Il ſembleroit preſque que le frequent uſage de l'Opium ne conviendroit que dans les maladies chroniques, parce qu'en effet ce ſont celles où il eſt le plus ordinairement recommandé par ceux que l'uſage & la réflexion ont mis au-deſſus du préjugé public. Souffrez cependant, MONSIEUR, que je vous faſſe obſerver, qu'il eſt des maladies très-aiguës dans leſquelles des Praticiens de grand nom l'ont employé frequemment & avec un ſuccès dont ils ſe congratulent. La peſte eſt certainement une maladie ai-

guë, & les narcotiques ſont employez par *Plater* (a) celebre à juſte titre parmi les Medecins d'Allemagne, parce qu'il l'avoit vû réüſſir dans pluſieurs peſtes qu'il avoit vûës & traitées. *Geſner* (b) ſe trouve de même ſentiment, & ce ſentiment eſt autoriſé par la pratique du fameux *Raſes* (le Praticien de ſon temps par excellence) dans ſon traité de la peſte, & ce ſentiment depuis eux, a été ſuivi par *Rondelet*, *Sala*, *Diamerbrock*, par *Sylvius d'Hollande* enfin le plus heureux Praticien de ſon temps. La petite verole eſt encore de l'aveu de tout le monde une maladie aiguë ; cependant les narcotiques rempliſſent la plus grande partie de ſa cure, quand on les employe à temps, & quand l'on ſçait en rëitérer l'uſage autant qu'il convient au genie de cette cruelle maladie ;

(a) *Vide obſervat. paſſim.*

(b) *Vide Epiſtol. paſſim.*

car elle ſe rend ſûrement docile & traitable à ce remede, comme l'ont obſervé les deux ſçavants Anglois, [a] qui quoiqu'infiniment differents dans l'étiologie de cette maladie, s'accordent parfaitement ſur la neceſſité des narcotiques pour en réprimer la ferocité dans ſes circonſtances les plus périlleuſes. Enfin le celebre Mr. *Freind* [b] & ceux dont il rapporte les obſervations ſur la même maladie, rendent tous de grands témoignages à l'heureux ſuccès des narcotiques dans les cas les plus urgents de la petite verole. Voilà donc, MONSIEUR, des maladies aiguës, s'il en fût, où les narcotiques ſont d'un uſage autentique, & confirmé. Mais ſi l'on y ajoûte toutes les affections *rhumatiſſantes*, les *toux* avec fiévre continues, les douleurs ou *maux de côtez*, les *pertes de ſang*, les

(a) *Sydenham. Morton.*

(b) *Epidem. & Epiſtol, &c.*

dyssenteries, & tant de semblables maladies, dont les cures presque désesperées trouvent d'heureuses ressources dans l'Opium, ou en des remedes propres à calmer l'irritation des nerfs; je doute qu'on puisse raisonnablement lui contester les utilitez ou les services, qu'on en promet dans les cas mêmes des maladies les plus aiguës ou les plus pressantes.

Ne peut-on pas, MONSIEUR, raporter à ceci les secours éprouvez dans l'Opium pour la cure des fiévres intermittentes? Car les accès de ces fiévres si souvent accompagnez des symptômes les plus propres aux maladies aiguës, leur ressemble-t'il si mal? C'est la pratique constante des grands Praticiens, tels que sont *Riviere*, *Willis*, *Horstius*, *Piens*, *Deckers*, *Hurnius*, lesquels s'accordent tous à donner l'Opium

mêlé avec les febrifuges ; au moyen de quoi ils ſe ſont rendus maîtres des fiévres intraitables & rebelles à tous les remedes ordinaires. Enfin ſuivant ces mêmes notions, la pratique de nos jours en pareil cas, c'eſt de mêler l'Opium ou les têtes de pavot avec le quinquina, ou les fleurs de chamomille, qui ſont un calmant.

Les fiévres malignes ne diſferent des maladies aiguës, ſimples ou ordinaires, que par la grieveté des mêmes accidents, dont les impreſſions paſſent dans le genre nerveux, & ſur les viſceres, par les engagemens ou les dépôts qui en ſont le terme. C'eſt auſſi pourquoi l'on trouve de grands maîtres en pratique, qui enſeignent que l'uſage des narcotiques leur a merveilleuſement ſervi pour la cure de ces fâcheuſes maladies. *Riviere* parle d'une fiévre

maligne dont il ne pût venir à bout que par l'Opium, Ce même Auteur avertit dans sa méthode qu'il est des fiévres ou l'urgence des symptômes, ou la malignité des humeurs en indique l'usage, & d'autres grands Medecins ([a]) comme *Rolfincius*, *Lotichius*, *Piens*, *Freitagius* &c, sont entrez dans ces vûës. Enfin ceux qui sont exercez dans la cure des fiévres malignes ont reconnu par experience les heureux succès de l'Opium mêlé avec le quinquina donné hors les temps des redoublemens, c'est une addresse qu'ont sçû se faire ceux qui ont traité ces maladies avec attention, pour guérir des malades en qui tout paroissoit désesperant, ou infiniment dangereux. Aussi apperçoit-on la raison qui autorise en tous ces cas l'usage des calmantts; car comme ils dépendent toute à

(a) JV. Vvedel. opiol.

la fois d'un *érethiſme* univerſel, qui gagne le genre nerveux, & du trouble où ſe trouvent les humeurs, rien paroît-il plus naturel que l'action des remedes, qui vont à calmer ces troubles & à faire ceſſer ces irritations ? Ces effets ſont autant ceux des narcotiques, qu'ils le ſont peu des purgatifs & de ſemblables *ſtimulants*, parce que ceux-ci ne faiſant qu'agacer les *ſolides* & mettre les *fluides* en déſordre, ils ne peuvent tout au plus apporter que des ſoulagements équivoques, ou des calmes inſidieux. En effet c'eſt une obſervation connuë en pratique, de voir des malades ſoulagez en apparence par l'évacuation copieuſe d'un purgatif, mais l'orage ſuit de près la bonace, car le malade qui paroiſſoit le ſoir hors de danger, y retombe le lendemain & trop ſouvent périt en peu de jours,

quelquefois en peu d'heures.

Tant de glorieux exemples pour l'Opium dans les maladies aiguës, ou dans les plus fâcheux ſymptômes qui les accompagnent, ſont des titres qui prouvent l'étenduë de ſa vertu ; mais comme il a déja été montré, les maladies chroniques en fourniſſant bien d'autres, ils font preuve de ſon univerſalité, puiſqu'il en eſt peu où les narcotiques ne puiſſent, ou peut-être ne doivent trouver place. C'eſt qu'il eſt étonnant combien les ſolides ont de part dans la production ou l'entretien de ces maux ; deſorte que tandis que tout y eſt attribué à foibleſſe, à épuiſement, à relâchement, à *atonie*, & à refroidiſſement, tout y eſt gêné, contraint, preſſé, en fontes & en précipitations d'humeurs, de ſucs, de lymphe, & en *flatuoſité* ; toutes *excretions* cauſées par le reſſer-

rement ſpaſmodique de tous les *ſpincteres* irritez qui expriment les matieres qui ſe travaillent & ſe ſéparent dans les couloirs des viſceres. Dans cet état de contrainte, de *preſſion* ou de reſſerrement, qui retient ou exprime à contre-temps, & ſouvent à contre ſens les matieres des *ſecretions*; eſt-il mal-aiſé de concevoir les raiſons des *ſuppreſſions*, des *retenuës*, des *pertes*, des *colliquations*, & de tant d'évacuations bizarres ou énormes qui accompagnent tant de maladies chroniques, dont elles obſcurciſſent & maſquent la nature. Tous ces ſymptomes ſont des effets d'une contraction ſpaſmodique & irreguliere des fibres nerveuſes, qui chaſſent des filtres qu'elles compoſent, & qu'elles remuent, les ſucs & les humeurs qui s'y ſéparent.

Mais par là, MONSIEUR, ne paroît-il point que l'idée de

catarrhes ou de *fluxions* eſt bien d'une autre étenduë qu'on ne le penſe ordinairement ; car toutes les ſaillies d'humeurs, toutes les échappées du ſang, de ſucs & de ſemblables choſes de quelques vaiſſeaux que ce ſoit, ſont en effet des *catarrhes*, c'eſt-à-dire des écoulements ou des excretions de matieres plus ou moins fluides, diverſement colorées, d'une forme, d'une conſiſtance, d'une ſaveur differente. Mais quoy qu'il en ſoit, elles ſuppoſent toutes dans le fonds quelques évacuations forcées de *lymphe*, de *ſeroſité*, d'*air*, de *vapeur* (qui ſera du vent) peut-être de ſang luy-même, qu'un reſſort accrû & dérangé dans les fibres nerveuſes, que des capacitez engorgées, des *diametres* contraints, & des ſphincteres forcez produiſent & entretiennent. A ce compte combien ſouvent deviendra neceſſaire l'uſage des

narcotiques dans ces ſortes d'accidents, qui faiſant illuſion par un volume d'humeurs, qu'ils preſentent aux yeux d'un Medecin, détournent ſon attention, & lui donnent le change, en lui faiſant perdre de vûë l'irritation convulſive qui les cauſe originairement, & qui continuë de les entretenir. Cependant l'uſage des calmants y eſt bien plus naturellement indiqué, que celui des purgatifs, ou des *fondants*, leſquels ne remediant qu'avec danger même, aux ſeuls effets de la premiere cauſe, l'augmentent elle-même, & par là perpetuent le mal qu'il faudroit finir.

Il n'eſt donc pas concevable combien le genre nerveux a de part dans les affections chroniques; & tout paradoxe que paroîtra peut-être ce ſentiment, il n'eſt gueres de maladies dont les cauſes ſoient veritablement

plus dépendantes de la disposition des nerfs. L'opinion courante est que les nerfs y sont affoiblis, d'où il arrive (à ce que l'on pense communément) que les fibres musculeuses devenuës trop lâches & trop molles, entretiennent un affoiblissement dans les visceres, & en consequence que les digestions affoiblies amassent des cruditez. La séduction en cecy est d'autant plus dangereuse que le fond de cette étiologie paroît vray, en ce que les *coctions*, les *digestions*, & les *secretions* sont en effet étrangement alterées, perverties même dans les maladies chroniques. Cependant la puissance qui préside aux coctions & qui les rend loüables, quand elle est en regle ou dans son état naturel, celle-là elle-même gâte ou change ces coctions, quand elle est mal disposée ; soit parce qu'elle sera excessive en force, soit parce qu'elle

agira à contre sens ou d'une maniere irreguliere. Cet état est celui veritablement des maladies chroniques, dans lesquelles, si l'on y fait bien reflexion, les nerfs gênez dans leur tissure, & dérangez dans leurs oscillations, déconcertent le cours des esprits, ou la circulation du suc nerveux ; car c'est de là que naissent des dispositions convulsives ou des situations contraintes dans les fibres, dont la systole alterée, altere la *trituration* des sucs, leurs *digestions*, leurs *secretions*. Après cela, MONSIEUR, si l'on demande ce que c'est donc que des maladies chroniques ? sera-ce répondre mal de dire que ce sont de secretes lesions du *ton* des parties, puisque leurs causes ne sont en effet, que des *capacitez* forcées, des *diametres* pervertis, des fibres dérangées dans leur tissure, & changées dans leurs situations ; en un mot des cou-

loirs ſortis de leurs diametres, parce qu'ils en ont pris trop ou trop peu, de ſorte qu'ils ſe trouvent plus étroits, ou plus dilatez qu'il ne convient à leur tiſſure ordinaire. Rien reſſemble-t'il mieux à une diſpoſition *ſpaſmodique*? Si à cela l'on ajoûte ce qui reſulte de cette perverſion dans les couloirs, on y trouvera les raiſons des ſymptomes qui conſtituent ou qui caracteriſent les maladies chroniques ; car cette perverſion va, ou à retenir, ou à expulſer contre nature les matieres renfermées dans les couloirs, en quoy l'on a les cauſes des *retenuës*, des *ſuppreſſions*, ou des évacuations de ces matieres. De plus, par un dernier degré de préciſion, l'on ſçaura pourquoy un tel ſuc ſera retenu ou évacué plutôt qu'un autre, en conſiderant de quel genre ſeront les couloirs qui ſont en faute, & quelle eſt leur deſtina-

tion naturelle; car si ces couloirs appartiennent à la *partie blanche* du sang, ce seront des humeurs *sereuses* ou *lymphatiques*, qui seront retenuës ou évacuées, & dans cette sorte de cause l'on apperçoit celles des *fontes*, *des colliquations & des catarrhes* de toutes les façons, enfin les causes de l'insensible transpiration retardée, retenuë, ou supprimée. Tout de même on y conçoit la raison du gonflement des parties *vesiculaires* ou *glanduleuses*, en quoy paroissent les causes des affections glanduleuses, ou de semblables tumeurs. Au contraire, si ces couloirs sont destinez à la *partie rouge* du sang, on appercevra avec la même facilité la raison des *suppressions*, des *pertes*, des *hæmorrhagies*: & par une derniere reflexion, on trouvera l'étiologie exacte du fond des maladies des femmes, des accouchées, des affec-

tions hemorrhoidales. Mais par tout cela l'on se convaincra du danger des purgatifs dans ces maladies, lesquelles étant toutes du ressort de la partie rouge du sang, seront infiniment augmentées par l'action de remedes, comme les purgatifs, qui s'exercent particulierement sur la partie blanche ou sur les humeurs *lymphatiques*, *sereuses*, *glaireuses*, &c.

Le *spasme* étant donc ce qui constituë le fond des maladies chroniques, & ce vice appartenant précisément aux solides, ou aux parties nerveuses, il paroît combien est grande la bévûë de n'y chercher que des fluides ou des humeurs à évacuer. Car en effet ces humeurs, s'il s'y en trouve, n'entrant qu'en second dans la production, ou pour l'entretien de ces maladies, la premiere & principale vûë d'un Medecin ne doit se tourner que

vers la cause originaire, comme la veritable qui entretient le mal. Cette cause appartenant donc aux solides, & en consequence à la partie rouge du sang égarée ou engagée en des couloirs étrangers, c'est à cette cause que la Medecine doit s'attaquer en premier, & d'un même coup à restituer le cours du sang & en rétablir la constitution. Là dessus il est aisé de juger pourquoi la pratique se trouve si souvent courte & fautive dans la cure des maladies chroniques; c'est qu'on suppose des humeurs à vuider, ou même à arracher, où il n'y a presque que des solides ou des oscillations à redresser, ce qui n'est rien moins qu'attaquer ces maladies par les endroits qu'il convient le moins. Peut-être même n'est-il point d'autre raison de l'incurabilité de tant de fâcheux maux ennuyeux ou opiniâtres, & des for-

mes bizarres que prennent les maladies, que de ce qu'on les attaque à contre ſens, en cherchant à guerir dans les humeurs, ce qui eſt dans la ſubſtance des parties, ou dans l'indiſpoſition, l'*érethiſme*, ou dans l'*ataxie* des eſprits & des nerfs.

Ce n'eſt pourtant point, MONSIEUR, que je veüille inſinuer qu'il faille abſolument ſe livrer aux narcotiques, ou en précipiter l'uſage tout d'abord que commencera une maladie chronique ; mais on ne peut de trop bonne heure préparer les choſes de maniere qu'on puiſſe les placer le plutôt qu'il eſt poſſible. Cette préparation conſiſtera ſur tout à éviter d'augmenter l'*ataxie* qui eſt foncierement dans les nerfs, & à ménager au contraire la ſoupleſſe des parties, en les maintenant ou les rétabliſſant dans leur humectation ou molleſſe naturelle. Ceci s'obtient par les

delayants bien choisis, par un regime convenable, & par les évacuations de la partie du sang qui pour l'ordinaire s'interesse bien-tôt dans le fond des maladies graves. Cette partie est la rouge, dont l'embarras secret ou la congestion dans les vaisseaux convulsivement reserrez, jette les premiers fondements des symptomes qui s'ensuivent. Cette évacuation est la saignée uniquement convenable à ces vûës, parce qu'elle seule sagement réïterée assure le succès des remedes & de la guerison : d'autant que les voies étant ainsi débarrassées, les fibres nerveuses mises à l'aise sont disposées à reprendre leur *ton* naturel. Alors les calmants singulierement faits pour operer ce bon effet, se placent utilement entre les mains d'un Medecin, de celui sur tout qui en aura appris le maniement dans l'observation, & dans l'é-

tude de l'économie animale.

L'obſervation ſur la doſe de l'Opium, qui a été inſinuée cy-deſſus touchant les maladies en general, revient ici, parce qu'elle regarde particulierement les maladies chroniques, dans leſquelles le point capital pour employer heureuſement les narcotiques, conſiſte à les donner d'une maniere ſuivie & en petites doſes réïterées. Car comme ce qui a fait ſi long-temps la diſgrace du Quinquina, que l'on connoiſſoit pour guerir la fiévre, mais que l'on avoit cependant negligé pendant plus de ſoixante ans, n'a été que par la perſuaſion par laquelle on ne le croyoit qu'un remede palliatif, puiſque la fiévre non ſeulement revenoit, mais que c'étoit ſouvent avec plus de violence, plus de danger & plus d'opiniâtreté; tout de même les narcotiques ne paſſent que pour des palliatifs, qui flattent le mal

ſansle guérir,parce que les ſoulagemens(dit-on)qu'ils procurent, ne ſont que paſſagers ,& encore parce que les douleurs ou ſemblables ſymptomes pour leſquels on les donne , n'en deviennent que plus cruels & plus rebelles.

Ce reproche a duré dans le monde contre le Quinquina, tant que l'on a ignoré la methode de le donner réïteré pendant des ſemaines, & quelquefois des mois entiers. Depuis ce temps le Quinquina a regagné la confiance de ceux-là même qui y étoient les plus oppoſez, parce qu'ils ſe ſont convaincus que ſa prétenduë inconſtance ne venoit point d'un fond d'impuiſſance dont il fut capable. Ce ſera, MONSIEUR, le ſort de l'Opium & des narcotiques; ils paſſeront pour des infideles ou des inconſtants , dangereux même dans leurs effets, juſqu'à ce que l'on ait appris que c'eſt en les réïte-

rants en petites doses, qu'ils deviennent des secours certains & non suspects. Ceci paroîtroit fondé sur l'affinité ou la ressemblance naturelle qui se rencontre entre les affections *spasmodiques*, & les fiévres intermittentes. Les unes comme les autres sont sujettes à des retours, ou à des paroxysmes, parce que toutes les deux dépendent originairement d'une lézion secrete dans le *ton* du genre nerveux : *Febrium omnium origo & genesis in universali generis fibrosi & vasculosi spastica constrictione est*; [a] & dans la circulation de son suc. Le vulgaire appelle cela le *foyer* de la fiévre, par où il entend un amas d'humeurs ; mais une étiologie plus éclairée & plus exacte donne là dessus une idée bien differente. Cette lésion renferme toute à la fois un changement, ou une alteration dans la situation des fibres nerveuses, une alienation ou dérangement

(a) *Frederic. Hoffman. in Med. ration. p.* 316.

dans le cours des eſprits ; c'eſt l'effet de la violence qu'auront ſoufferts ces fibres dans les premiers accès de fiévre, ou ayant été forcées dans leur reſſort, elles ont reſté gênées & ont ſorti de leur *ton* naturel, parce qu'elles n'ont pû le reprendre. Ce ſera, ſi l'on veut, une ſorte de relâchement ou d'*atonie* contractée par l'extenſion violentée de ſes fibres, leſquelles ayant perdu de leur puiſſance pour ſe ramener & ſe raffermir, & par là entretenir le ſuc nerveux dans ſes directions naturelles, obligent ainſi ce ſuc à retarder ſon cours, & à ſe rallentir dans les endroits où eſt reſtée cette ſorte d'*atonie*, & en cela conſiſte le prétendu foyer, c'eſt-à-dire le fond qui entretient les retours des fiévres.

La même choſe arrive dans les affections ſpaſmodiques; les fibres nerveuſes ayant été forcées dès les premiers accès (de *vapeurs* par

exemple, de *coliques convulsives*; &c.) il leur en reste un fond d'affoiblissement ou d'impuissance qui donne occasion à de nouvelles *stases* ou ralentissemens du suc nerveux; & delà renaissent de nouveaux accès. Ainsi la guerison parfaite des unes & des autres de ces maladies, ne deviendra telle, que quand les fibres nerveuses auront repris leur force, ou recouvré leur *ton*.

C'est l'effet propre des calmants; car le quinquina lui-même en est un, au jugement & suivant l'observation des Praticiens [a] d'Allemagne, qui employent & recommandent la *cascarille* (qui est un quinquina) pour la guérison des affections douloureuses ou *spasmodique*? Mais les narcotiques operent cet effet bien plus efficacement, car portant dans les nerfs un volatil homogene ou analogue au suc nerveux, c'est

(a) *Stahl. Nenter. Carles Albert.*

comme un eſprit de *rechange* qui vient à propos renouveller l'eſprit vital, en le réparant, ou en corrigeant ſes manquemens ; ou comme un reſſort naturel de reſerve qui vient réparer celui des ſolides, & relever leurs oſcillations.

Car ce n'eſt guere ſur ce qu'il y a de défectueux ou d'excedant dans les ſolides ou dans leur *vertu ſyſtaltique*, que s'exerce principalement la vertu de l'Opium, & en cela ſe manifeſte la ſûreté de ce remede donné à petites doſes réïterées. Cette ſingularité d'operation vous paroîtroit peut-être, MONSIEUR, imaginée ; vôtre équité rappellée a elle-même & à vos lumieres ſur la nature du *méchaniſme* des parties nerveuſes va, je m'aſſure en juger plus favorablement. C'eſt un reſſort forcé ou un excès de reſſort qui fait le fond & la cauſe originaire de tout ce

qui eſt *ſpaſmodique* , les narco-
tiques agiſſant donc ſinguliere-
ment ſur les forces des nerfs ,
doivent agir premierement ſur
ce qu'il y a d'exceſſif dans ces
forces , comme étant le plus
apparent, & ce qui ſe preſente
d'abord ; en un mot ce qui fait
l'état dominant dans le genre
nerveux ; mais cet état domi-
nant eſt l'excès de *ſyſtole* , d'où
eſt venuë l'alteration des ſoli-
des, ou l'aliénation que ſouffre
leur action ou leur vertu ; n'al-
terant donc les ſolides que dans
ce qu'ils ont de trop , & ce
trop n'étant qu'accidentel ,
ſur-ajoûté aux ſolides, & comme
hors d'œuvre , il devient pré-
ciſément ce que les narcotiques
tournent tout d'abord à dimi-
nuer ou à corriger ; ils n'alte-
rent donc rien du fond naturel
des ſolides , ils n'en changent
en rien l'eſſence ; aucontraire
ils les laiſſent ou les reſtituent

dans leur reſſort naturel, ſans en alterer la nature. C'eſt l'avantage que prouve l'Opium ménagé en petites doſes rëiterées; qui ſont comme les dégrez par leſquels ils parviennent à remettre les ſolides dans le *ton* qui leur eſt propre, en leur faiſant recouvrer la meſure d'extenſion & la proportion de forces qui leur a été donnée par le créateur. L'exemple d'une montre ou d'une pendule détraquée, dont on veut retrouver le point juſte pour la remettre en regle, fait comprendre la raiſon de cette graduation, parce qu'on ne recouvre ce point qu'en ſerrant ou lâchant la vis, en chargeant ou déchargeant le balancier, en hauſſant, ou rabaiſſant le pendule par meſure & à petits coups; tout de même en donnant l'Opium en doſes plus ou moins fortes, plus ou moins fre-

quentes, on parvient à ramener à son point le ressort des nerfs, & à en rétablir le *ton*. Si l'on insiste à demander la raison de cette dexterité qui régit & modere l'action des narcotiques avec tant de ménagement & tant de justesse, qu'elle ne s'exerce précisément que sur l'excedent du ressort naturel des solides ¿ Je crois, MONSIEUR, la trouver au naturel, dans la disposition spasmodique elle-même. En effet comme cette disposition naturelle va ou à retenir les sucs ou à les expulser, ce qui fait la cause des suppressions ou des évacuations, ce *spasme* ne peut être que de deux sortes, dont l'une produira le resserrement ou le retrécissement des vaisseaux, l'autre leur ouverture, ou leur dilatation. Dans l'une c'est une contraction qui tire les fibres vers le dedans, dans l'autre une contraction qui

les tire vers le dehors. La premiere est connuë, avoüée même de tout le monde, l'autre est *tonique* & elle se remarque dans la *goûte crampe* & dans l'*hydropisie tympanite* ; car dans l'une & dans l'autre, il paroît aux yeux d'un chacun une situation convulsive de muscles ou de membranes, qui n'amoindrit ou ne change gueres le volume des muscles dans la *goûte crampe*, & qui ne rétrecit point la capacité de l'abdomen dans *la tympanite*. En effet non-seulement rien n'y paroît déprimé ou abbaissé, aucontraire tout s'y montre étendu & saillant en dehors. De même encore dans les ulceres malins ou carcinomateux, l'on voit des bords renversez & recoquillez en dehors, par une contraction des fibres qui se roidissent en ce sens. Sur ces modeles on conçoit que dans les affections spas-

modiques des vaiſſeaux, leurs fibres ſe contractent de maniere, ou qu'en preſſant leurs capacitez, elles les diminuënt, parce que leurs tuniques ſe rapprochant du centre, diminuënt le diametre des vaiſſeaux; ou de maniere que ces capacitez demeurent comme baillantes ou entre-ouvertes, parce que ces tuniques en ſe contractant, s'éloignent du centre & augmentent le diametre des vaiſſeaux, qui demeurent dilatez; mais dans l'une & dans l'autre de ces diſpoſitions, il y a du trop, ou de l'excedent, & c'eſt ce trop ou cet excedent que l'action des narcotiques rabat. Dira-t'on, MONSIEUR, de ce détail qu'il eſt imaginé, appuyé ſeulement ſur des conjectures, ingenieuſes ſi l'on veut, mais hazardées. Mais eſt il pris ce détail hors de l'ordre & de l'état de l'œconomie animale?

N'eſt-il point fondé en faits, en obſervations, en exemples tirez même de l'uſage ? Eſt-il contraire aux loix de la nature & aux regles de la Medecine ? Enfin induit-il en erreur pour la pratique, ou en inconvenient pour la vie ou la ſanté des hommes? Du moins ſuppoſe-t'il des ſuccès, qui même n'en ſeroient pas moins ſûrs pour être mal expliquez. Il demeure donc certain qu'une diſpoſition convulſive eſt un excès de reſſort ou une élaſticité pervertie, comme ſeroit une eſpece de *ſtrabiſme* dans les fiévres nerveuſes cauſé par une force ſurajoûtée ; deſorte que ce ſurcroît de puiſſance étant ôté ou venant à ceſſer, il laiſſera le fond de la vertu ſyſtaltique naturelle dans ſon integrité ; & en cet effet eſt préciſément l'operation de l'Opium donné par meſure, ou en petites doſes partagées. Car

que la dose d'un narcotique fut entiere, & son action *simultanée*, c'est-à-dire, qu'elle portât toute à la fois, & sur la force naturelle des nerfs, & sur ce qui lui est survenu de trop, elle attaqueroit en même-temps & le fond de la puissance systaltique des nerfs, & son accessoire, c'est-à-dire, ce qu'elle avoit acquis de trop; elle détruiroit donc également & toute à la fois l'un & l'autre. Il n'en est pas de même d'un narcotique donné en petites doses réïterées, car une petite dose n'ayant de force que contre l'excès sur-ajoûté, n'en a pas pour atteindre le fond naturel. Le vin n'agit-il point à peu près de la même maniere sur les nerfs? Il les fortifie & répare les esprits étant bû sobrement & dans des repas reglez, au lieu qu'il ruine les uns & les autres étant pris avec excès ou trop souvent.

Mais je passe, Monsieur, à quelque chose de plus essentiel pour l'usage de l'Opium ou des narcotiques ; c'est à la maniere de les donner, à la forme qui leur convient, au vehicule qui les accommode, aux accompagnemens dont ils ont besoin, au choix qu'il en faut faire, aux heures dans lesquelles il faut le placer ; à quels âges ils sont permis ou interdits, avec quelle précaution ils peuvent se placer en certaines conjonctures de temperamment, de sexe, de païs, de saison, ou de maladie. Car c'est à ces accommodemens qu'est principalement dûë l'universalité de vertu dans l'Opium, pour la cure de tant de maladies ou de leurs fâcheux symptômes. Au reste, Monsieur, je vous supplie d'observer qu'en toutceci c'est à la pratique seule que j'en veux, c'est-à-dire, à cette partie

de la Medecine, qui doit régler nos études, & occuper nos principaux ſoins, parce qu'elle ſeule doit faire leur objet. Vous m'avez mis dans ce goût, auſſi ne raiſonnai-je que pour faire valoir des faits ou des obſervations d'uſage, & ſi je tâche de leur prêter quelque jour, c'eſt toûjours ſans entreprendre de le leur donner, car ils ſont réels & toutes mes œtiologies porteroient à faux, qu'il n'en ſeroit pas moins vrai que les narcotiques ont tous les avantages que j'avance à leur honneur. Mais il faut qu'un Medecin ſçache les ſituer dans le courant de ſa pratique, & les mettre dans le jour, l'ordre ou la place qui leur convient. La ſcience des occaſions donne ces connoiſſances, & ces occaſions ſont renfermées dans toutes les differentes circonſtances que j'entreprend ici d'expliquer.

La forme ſous laquelle on doit donner l'Opium ou les narcotiques, ſe regle par la nature & l'urgence des cas qui ſe preſentent, par l'état des perſonnes, de leur goût, ou de leur eſtomach, car ſuivant ces differentes diſpoſitions, il faut donner l'Opium dans une forme liquide ou ſolide. Celle-ci convient par tout où le remede peut avoir le loiſir d'operer; la liquide aucontraire devient neceſſaire quand la celerité du ſecours demande de la diligence. La forme liquide eſt en *goûtes*, en *ſyrop*, en *décoction*, (par le moyen des têtes de pavot) en *potion*, en *diſſolution*, en *mixtures*; parce que ſous ces formes un narcotique étant déja tout developpé, il répand plus promptement ſes eſprits, & n'a preſque point beſoin, pour ſe diſtribuer dans les viſceres d'autre diſſolution que

celle que lui donne la forme du liquide, aucontraire étant solide ou en masse, il faut que l'estomach le dissolve, ce qui est un travail préliminaire avant que de le distribuer. Delà vient la grande utilité des *potions* calmantes ou des *mixtures* narcotiques dans les accès des coliques convulsives, des affections hysteriques, dans les pertes, &c, & encore l'avantage des syrops de pavot, des juleps dans les toux, dans les maux de côté, dans les crachemens de sang, dans lesquels la semence de *jusquiame* a une réputation singuliere. ([a]) Une autre maniere d'employer les narcotiques en liqueur, se trouve dans les fomentations qui se font sur les *hemorrhoïdes* en particulier, & en general sur toutes les tumeurs douloureuses; & ces fomentations réüssissent étant principalement faites avec les

(a) *Heurnius.*

feüilles de *jusquiame*, les têtes de pavot, la camomille dans le lait. Les lavemens sont encore des moyens d'employer l'Opium en liqueur, mais cette pratique a plus d'inconvenient que celle de donner l'Opium par la bouche, parce que la dose en est trop incertaine dans les lavemens ; & par-là l'on s'expose à des malheurs. Il est une maniere mixte qui tient du liquide & du solide, c'est de faire sentir de l'Opium, dont la vapeur devient un calmant ou un somnifere, quand on ne peut mieux faire ; d'où vient l'usage des boules narcotiques ou d'Opium, celebres chez quelques Praticiens. (a) Ce secours est foible, mais il est sans danger ; il a d'ailleurs sa raison & son fondement dans l'observation constante que l'odeur & le maniment seul des pavots donnent à ceux qui les cueillent, qui les moisson-

(a) *Vide Vvedele opiol.*

nent, ou qui les travaillent des ſtupeurs ou des endormiſſemens: & dans cette autre obſervation encore qu'il ſurvient des aſſoupiſſemens mortels ou très-dangereux par l'odeur ſeul du ſafran.

Par vehicule on entend l'aſſociation d'un narcotique, par exemple, dans quelque choſe qui en facilite l'uſage, qui en étende la vertu, ou l'applique à plus de maux ou en plus d'occaſions. Cette habileté ou ſçavoir dans la Medecine calmante en remplit une bonne partie; cependant il y a ici un préalable ou préliminaire, dans lequel il faut entrer avant que d'examiner le fond de cette matiere. La ſcience des vehicules eſt l'art de déguiſer le goût d'un remede ou de l'envelopper ou le mêler avec quelque choſe de moins diſgracieux, Pour le faire paſſer dans l'eſtomach ſous une forme moins dé-

plaisante ; donner donc un vehicule à un remede, c'est pour l'ordinaire le rendre ou moins dégoutant, ou plus aisé à prendre. Or cette intention qui est humaine ou obligeante pour la nature, n'est pas toûjours medicinale, ou suivant celle de l'art, puisqu'elle peut changer, affoiblir, ruiner même la vertu d'un remede. Car enfin l'Auteur de la nature, qui ne fit rien de superflu ou d'inutile, n'a point donné en vain ou à l'avanture une certaine saveur propre ou attachée à un mixte, à l'Opium, par exemple son amertume, telle horreur qu'elle fasse au goût. L'institution du Créateur doit donc entrer dans les vûës de la Medecine *qu'il a créée*, & dans celles du Medecin qui en a été fait l'administrateur, & lui faire comprendre que comme les saveurs des choses aident à faire décou-

vrir leurs vertus, ([a]) & peut-être en constituent-elles en effet le fond, quand une saveur leur est autant propre ou essentielle que l'amertume l'est à l'Opium. Peut-être encore (car vous permettrez, MONSIEUR, les conjectures en Medecine, quand elles n'ont aucun risque pour la saine pratique) peut-être l'operation des grands remedes se commence-t'elle dans la bouche, ou sur la langue, sur tout quand ces remedes sont du genre des *alterants*, & en particulier de ces *alterants* qui agissent singulierement sur les nerfs. Ce qui me porteroit à le penser ainsi, c'est l'extrême sensibilité de cette organe; car comme la langue est un fidel interprête de ce qui se passe dans le sang, & de ses alterations les plus secrettes, jusques-là qu'en des maladies cachées & obscures la langue manifeste mieux par le

(a) *De dignoscendis planter. virtut. medic. ex solo sapore. Aut. David. Abercrombio.*

changement de ſa couleur, de ſon habitude, de ſa moleſſe & de ſon humectation la preſence d'une fiévre, que le poux, qui dans ces ſortes de cas ne la découvre qu'obſcurément; ſeroit-il déraiſonnable de penſer qu'une ſenſibilité ſi exquiſe pût être une annonce qui avertiroit le genre nerveux de ce qui va lui arriver par la vertu d'un alterant (de l'Opium par exemple) qui va porter ſon action dans le plus interieur de ſes fibres & ſur ſa lymphe. Suivant cette idée les *papilles* ou houpes nerveuſes de la langue remuées par l'action de l'amer de l'Opium, commenceroient par ces fibrilles nerveuſes à redreſſer le *ton*, dans lequel ce narcotique va faire rentrer le genre nerveux. Ainſi ces tendres ſions de nerf redreſſez d'abord, continueroient & tranſmettroient dans les cordons

des nerfs dont ils ſont les productions, l'impreſſion & la direction qu'ils auroient reçûë par la ſaveur amere de l'Opium. Ce ſera, dit-on, prendre de loin l'action des narcotiques, mais y a-t'il ſi loin de la bouche à l'eſtomach, dans lequel il eſt reconnu que ſe commencera l'action des narcotiques? Par la même raiſon ſans doute de l'étrange ſenſibilité de ce viſcere; car c'eſt par cette tiſſure toute nerveuſe qu'il entretient une merveilleuſe correſpondance, & un continuel accord entre lui & le genre nerveux qui forme entr'eux comme un être perpetuel. Or l'amer de l'Opium operant une telle impreſſion ſur les nerfs de l'eſtomach, ne pouvoit-il pas la commencer ſur ceux de la langue? Car c'eſt une amertume ſi déclarée & ſi intimement attachée à l'Opium,

qu'elle ne peut y être détruite, quoiqu'on faſſe & que l'on tente pour l'éteindre. L'Opium donc étant par ſon inſtitution naturelle deſtiné à commencer ſon action par des endroits fort éloignez & par des millions de traverſes, qu'il doit parcourir dans le corps humain, l'Auteur de la nature l'aura impregné d'un ſaveur perpetuelle, qui ſera une vertu inalterable, capable du moins de reſiſter à tout ce qui auroit pû la changer, l'amortir, ou l'éteindre ſur ſon chemin.

Une vertu de cette nature & de cette importance, inſtituée par la Sageſſe Souveraine, doit être reſpectable à celui qui a été créé le dépoſitaire & le guide des ſecours créez pour la ſanté ; c'eſt à-dire, au Medecin, qui ne ſçauroit trop ménager dans les mixtes, dont il tire ſes remedes, l'inſtitution

de leur Auteur, la ſimplicité de la nature, & la naïveté de ſes vertus, parce qu'elles perdent ſouvent dans les mains ſçavantes d'un artiſte curieux, ce qu'elles avoient reçû de travaillé ou d'achevé dans celles du Créateur. En effet pour ne point ſortir de la matiere de l'Opium, s'il eſt ſi utile ou ſi bien faiſant aux Orientaux, c'eſt parce qu'ils le mâchent, & par conſequent qu'ils le prennent petit à petit le long du jour, ſans d'autre préparation que celle qu'il a reçûë dans la plante. Ce ſera donc pour une double raiſon que ces peuples ne reçoivent aucun dommage de la prodigieuſe quantité qu'ils en mâchent, 1°. Parce qu'ils l'employent comme il ſort de la plante. 2°. Parce qu'ils l'avalent petit à petit, & que ſon impreſſion commençant dans la bouche, elle s'habituë à paſſer dans

dans l'interieur des nerfs, d'une maniere qui leur est imperceptible, parce qu'étant mâché comme ils sont, ce sont de petites doses ou portions d'Opium, qui se distribuënt insensiblement par tout le genre nerveux.

C'est donc à conserver une telle vertu que doit s'appliquer un Medecin, qui veut l'employer avec fruit, évitant les sçavantes préparations qui iroient à concentrer cet amer, lequel affadi devient comme ces sels détrempez, à qui il ne reste plus de force que pour apesantir ou embarasser l'estomach. A la bonne heure cependant pour ne paroître rien outrer, qu'il soit permis d'envelopper l'Opium en quelque chose pour dérober au goût ou lui dissimuler ce qu'il a de disgracieux, pourvû que les enveloppes qu'on lui prêtera, soient tel-

les qu'elles ſe fondent ou ſe développent promptement dans l'eſtomach, afin que ſon amer puiſſe au moins dès cet endroit, & dans ce principal viſcere, qui eſt comme le centre & le rendez-vous de tous les nerfs, commencer ſon action ſur eux. Un pareil ménagement ſera tolerable dans les maladies qui donnent du temps, les chroniques par exemple, où il n'eſt point beſoin d'une action ſi prompte de la part de ce remede. Mais l'on tirera un ſecours plus ſenſible de l'Opium, donné comme on le doit dans toute ſon amertume, ſi le beſoin eſt preſſant; car alors ſa ſaveur rebutante, excite un ſentiment triſte; mais réſultant d'une criſpation ſoudaine ou d'un reſſerrement prompt (parce qu'il déplaît d'abord) dans les fibres nerveuſes de la langue, il devient propre par la compreſ-

ſion qu'il opere à ralentir le cours des eſprits, & les oſcillations dans les nerfs dont elles ſont produites; en faut-il davantage pour commencer promptement un calme dont l'on a un preſſant beſoin?

Il eſt pourtant une ſorte d'habileté dans la methode de pratiquer les narcotiques, & cette habileté en eſt même un point capital. C'eſt de ſçavoir le mêler à propos avec d'autres remedes, moins pour en déguiſer le goût, que pour en ſpecifier l'action, en l'appliquant déterminément à telle maladie, tel viſcere, telle humeur. *Opium & quodvis ab opio denominatum medicamentum . . . . ſi quantitate parvâ ſæpius uſurpetur, additis cæteris humores peccantes blande temperantibus medicamentis, conducit tùm ad ſenſum ventriculi obtundendum, moleſtamque ipſius contractionem ſedandam, &c.* (a)

(a) Sylvius de le Boë prax. Medic. l. 1. c. 6. art. 17.

Cette obſervation eſt du celebre Mr. Sylvius d'Hollande, ſi habilement exercé dans la Medecine calmante, dont il ne fut pas à la verité le pere, mais dans laquelle il fut au moins un grand maître, pour l'étenduë & l'accroiſſement qu'il a ſçu lui donner ; & cette même obſervation ſe trouve executée dans un grand détail dans les œuvres de cet heureux Praticien. Car les *mixtares* qui y ſont tant multipliées par rapport aux differences des maladies, ſont preſque autant de modeles d'Opium varié & appliqué à diverſes occaſions. En effet ces ſortes de formules dans les écrits de ce celebre Auteur, ſont comme autant de recette d'Opium ou de narcotiques appliquez à differents maux, ou alliez avec les remedes qui y ſont propres. Cependant ce n'eſt pas toûjours ni uniquement l'Opium qu'il

fait entrer dans ces mixtares, ou dans le courant de sa pratique. Souvent ce sont des confections, ou des compositions narcotiques comme la *theriaque*, le *diascordium*, le *mithridat*, le *philonium*, qu'il sçait, comme il en avertit lui-même, manier ou mettre en pratique, *quorum formulæ passim extant in hoc opusculo.* (a) L'on trouve encore des exemples de ces sortes d'associations dans les plus celebres Praticiens modernes, tels que sont *Sydenham*, *Morton*, *Freind*, *Etmuller*; & Mr. *Freind* en particulier montre (b) la maniere de marier l'Opium avec les *aperitifs*, les *antihysteriques*, &c. Mais nulle part se trouvent tant d'alliages, ni si multipliez de l'Opium avec des remedes propres à differentes maladies, que dans *Tillingius*, (c) & *Wedelius*, (d) car tous deux sont entrez

(a) *Ibid.*

(b) *Freind. Emmenal. passim.*

(c) *de Laudano.*

(d) *Opiol.*

là-dessus dans un détail circonstancié des regles & des formules, qui ont réüssi entre les mains ou sous les yeux de grands Praticiens.

Je sçai, MONSIEUR, les oppositions que l'Opium rencontre dans la pratique par les circonstances des symptômes qui y paroissent contraires ; car pour l'ordinaire les grandes maladies sont accompagnées de feux, de sechereffes & d'ardeurs, toutes dispositions contraires à l'usage des remedes semblables aux narcotiques, qui abondant, comme il est reconnu, si étrangement en *volatil*, ne paroissent autre chose que des esprits brulants, ou des matieres ignées, de nature par consequent à developper le sang, à le rarefier & à lui faire prendre feu lui-même. Mais, MONSIEUR, sans répeter ici ce qui a été dit ailleurs tou-

chant la nature du *volatil* de l'Opium, qui n'eſt ni fougueux, ni inquiet, ni turbulent, ni impétueux, quand il eſt employé avec les attentions qui ont été recommandées, l'on ſçait encore que les accompagnements qu'on lui donne, ou les alliages qu'on fait avec lui, en rabattent les feux, les contiennent ou les moderent. Les principaux de ces alliages ſont ceux des *nitreux*, des *abſorbants* & des *acides.* Car au moyen des uns ou des autres juſtement choiſis, l'on donne à l'Opium tout le freind qui lui convient. Au ſurplus rien ne pare ſi bien tous ces accidents, qu'un régime temperé, ſobre & délayant, qui les prévient tous plus ſûrement que tout autre artifice, parce que lui ſeul eſt l'ame des ſuccès en Medecine; puiſque ſans lui ceux des remedes les plus ſouverains deviennent dou-

teux ou ou mal-aſſûrez. Un grand détail là-deſſus ne ſeroit que la répetition de ce que l'on a déja remarqué. Mais une forte objection formée contre l'uſage des narcotiques eſt empruntée de la vertu qu'ils ont de reſſerrer, ou d'arrêter les évacuations; & par-là l'on eſſaye de les décrier, comme ſuſpects d'attirer après eux deux des plus étranges inconvenients. Le premier ſera de cauſer les mêmes malheurs que les *aſtringents*; le ſecond de traverſer les vûës, les intentions ou les mouvemens de la nature.

Mais, MONSIEUR, la premiere de ces imputations roule ſur un équivoque, qui confond avec des remedes qui renferment ou retiennent des évacuations, avec ceux qui les moderent, en redreſſant le courant d'humeurs déroutées ou miſes hors de leurs directions, en les

faiſant rentrer chacune dans leurs propres couloirs, car c'eſt ce que font les narcotiques ; au lieu que les aſtringens arrêtent les évacuations en renfermant les humeurs dans des couloirs étrangers où elles ont été jettées, ou comme échoüées par la violence de la maladie. L'action donc de ceux-ci conſiſte dans un raprochement *paſſif*, ou dans la forte compreſſion des fibres nerveuſes, qui arrête, fixe & épaiſſit dans les couloirs dont elles font le tiſſu, les ſucs qui y ont été pouſſez malgré la nature ; aucontraire l'action des narcotiques conſiſte en ce que ces fibres convulſivement reſſerrées, qui tenoient des humeurs engagées, ſe déployent, ſe dilatent & ſe relâchent, de ſorte que ces humeurs redevenuës ſoûmiſes aux impulſions de la nature, ſortent de leurs écarts, reprennent

leurs directions, & rentrent dans leur file naturel, parce qu'en consequence les solides recouvrent leur *ton* & s'y affermissent. D'ailleurs la science qui apprend à marier les narcotiques avec d'autres remedes prévient tout accident. Que l'on ait, par exemple, à ménager l'évacuation des crachats dans quelque affection de poitrine, les *bechiques*, les *pectoraux*, quelquefois *les vulneraires*, d'autres fois les *balsamiques*, mêlez avec l'Opium conserveront la facilité de cette évacuation, en même-tems que l'Opium moderera l'*érethisme* qui ébranle le poulmon, & qui lui attire les fontes qui le délabrent. Tout de même dans les maladies des femmes, l'Opium mêlé avec les remedes singuliers pour le fond du mal, porte le calme dans les solides en conservant aux fluides la direc-

tion de leur cours. Enfin fut-il quelque viſcere malade auquel les narcotiques paſſent pour être nuiſibles, tels que ſont par exemple les *reins* & la *veſſie*; des *diuretiques balzamiques* mêlez avec l'Opium preſerveront les urines de ſuppreſſion ou de retardement deux accidents qui paſſent pour être les effets ordinaires des narcotiques dans les maladies de ces viſceres. Et moyennant ces précautions les Praticiens verſez dans le maniement des narcotiques, ne s'en privent point dans la cure de ces maladies, ils ſçavent aucontraire en tirer parti.

On demande ſi les narcotiques ſont permis dans le temps de quelque évacuation naturelle, lorſque d'ailleurs ſe trouvent joints en même-temps des accidents qui demandent l'uſage des calmants. Mais cette queſ-

tion perd beaucoup de ſa force ; ſi cette évacuation ſe fait hors des tems periodiques marquez par la nature, & plus encore ſi elle prévient ces temps ; car pour lors ce n'eſt plus un mouvement de la nature qui ſe faſſe reſpecter à un Medecin habile : ce ne ſera au contraire qu'un ſymptôme produit par la force de la maladie, qui ne doit empêcher aucun des ſecours neceſſaires pour réprimer les humeurs & en reprimer les troubles. En ce cas donc les narcotiques ſagement temperez par de juſtes accompagnemens, pourront ſe placer ſans inconvenient. Mais quand bien même cette évacuation ſe trouveroit dans ſes temps reglez, elle ne devroit pas interdire l'uſage des narcotiques, ſi quelque douleur urgente ou ſemblable circonſtance ſe rencontre en même-temps.

Pour comprendre la ſûreté de ces remedes en pareille occaſion, il ne faut que ſe ſouvenir de la raiſon que l'on a donné là-deſſus ; ſçavoir que les narcotiques adminiſtrez à propos, c'eſt-à dire, avec les précautions, que l'Art enſeigne, n'agiſſent que ſur ce qu'il y a d'excedant, de ſurcroît ou de ſuperflu dans la vertu ſyſtaltique, ſans intereſſer l'eſſence ou le fond de cette vertu. Alors donc un narcotique venant à n'ôter que ce que cette puiſſance a pris de trop par la maladie, il laiſſe encore à la nature de quoi ſatisfaire ſuffiſamment à ſes fonctions, & à ſes mouvemens ordinaires ; deſorte que nonobſtant l'action d'un narcotique une évacuation reguliere & dirigée par la nature, n'en ſouffrira aucune dangereuſe atteinte. Auſſi eſt-ce une obſervation bien confir-

mée par l'uſage, que dans les coliques *convulſives-hiſteriques*, ou en ſemblables affections *ſpaſmodiques douloureuſes*, l'Opium lui-même donné avec l'eau de canelle, par exemple, n'interrompt point l'évacuation naturelle & propre aux perſonnes du ſexe, ſouvent même il la rapelle ou la reſtituë lorſque l'énormité de la douleur, ou l'excès du *ſpaſme* l'avoit interrompuë ou ſupprimée.

Une remarque donc, MONSIEUR, qu'on ne ſçauroit trop inculquer dans l'eſprit des jeunes Praticiens, c'eſt de leur bien faire diſtinguer dans les maladies, les ſymptômes appartenant au ſang ou à ſes humeurs, de ceux qui appartiennent aux nerfs ou au ſuc nerveux, afin qu'ils ſçachent démêler veritablement l'action préciſe des remedes, & les effets qui en arrivent. Suivant cette regle de

pratique, ils s'accoûtumeront à ne pas craindre pour le ſang, pour ſes humeurs ou leurs mouvemens, l'action d'un remede qui s'exerce ſur les nerfs, parce que ces nerfs ont pris trop de reſſort ; car comprenant que cette action allant à réprimer ce ſuperflu de force qui agite les ſolides, elle ne portera point d'atteinte aux mouvemens ni aux ſecretions regulieres des fluides. Cette remarque raſſûrera encore les eſprits contre la crainte que ſe font quelques-uns de donner des narcotiques dans les *dyſſenteries* & dans les *cours de ventre*, par l'apprehenſion qu'on leur a donnée d'arrêter ces évacuations ; car les narcotiques n'ayant lieu dans ces maladies, que par rapport aux douleurs, aux troubles & aux angoiſſes qui les accompagnent, ils rencontrent un excedent de force dans la vertu des

nerfs, qui occupant l'action de ces remedes la détourne vers cet excedant, & l'y applique. C'est ainsi que se trouve maintenu & affermi dans son entier le fond naturel de sa vertu systaltique; pendant que la nature calmée, & renduë à elle-même par la cessation des douleurs, continuë ses oscillations ordinaires, sans qu'elles perdent rien de leur force necessaire, pour pouvoir achever de cuire ou de digerer l'humeur qui entretient le mal. Mais, MONSIEUR, je trouve en pratique un cas singulier, dont l'observation me paroît avoir échappé à tous les Auteurs. C'est la difficulté d'employer les narcotiques dans les maladies des nourrices, ou lorsque quelque accident leur survient pour lequel il faudroit employer l'Opium L'embarras comme vous le comprendrez, MONSIEUR, vient du danger

qui pourroit en venir aux nourriſſons, qui tirant de leurs nourrices un lait impregné d'Opium pourroient encourrir de grands malheurs. Le danger même eſt d'autant plus preſent, que le lait des mammelles dans les nourrices retient davantage & de plus près la nature du chyle, parce qu'il en devient la matiere & le fond ſans *s'aſſimiler* au ſang ; mais ſeulement après peu de filtrations, qui changent moins ce chyle, qu'elles ne le digerent & le perfectionnent pour lui donner cette ſaveur douce & gracieuſe qui le diſtingue du chyle, & lui donne le caractere de lait. Ce ſera donc une liqueur pleine encore de preſque toute la qualité qu'elle aura priſe dans l'eſtomach ; or comme c'eſt dans l'eſtomach que ſe déploye premierement & peut-être principalement la vertu de l'Opium,

comme il a été ci-devant observé, ne deviendra-t'il point dangereux pour le nouriſſon de lui donner pour nourriture ordinaire un ſuc imbu & pénétré d'une qualité ſouverainement dangereuſe pour un âge auſſi tendre & une complexion auſſi délicate ? Auſſi des Auteurs graves en Medecine ne permettent-ils de donner des anodins aux nourriſſons que par l'entremiſe des nourrices, auſquelles ils décident qu'il faut donner les anodins, pour en rendre la vertu tolerable aux nourriſſons. Conformément donc à ces ſages vûës, il faut ſi le cas étoit urgent, ou donner au nourriſſon une autre nourrice pendant le temps qu'on ſera obligé de donner de l'Opium à celle qui le nourrit actuellement, ou bien ſi la nature du mal comme ſeroit *un teneſme*, une *dyſenterie*, des *hæmorroïdes*, &c le

permettoit, il faudroit donner les narcotiques dans un lavement, une fomentation, une lotion, ou un cataplasme &c. toutes formes sous lesquelles un narcotique donné à une nourrice n'influë point sur le nourrisson.

Une autre difficulté, MONSIEUR, aussi peu apperçûë par la plûpart des Auteurs, roule sur l'embarras qu'il y a de donner l'Opium aux femmes grosses : car l'inconvenient paroîtroit le même, par la raison que le chyle qui passe en lymphe nourriciere pour l'entretien du fœtus, exposeroit ce semble cette tendre créature à succer, pour ainsi dire, le poison avec le lait. Mais vous démêlez, MONSIEUR, je m'assûre tout d'abord une difference qui écarte cette frayeur ; c'est que l'Opium se déployant principalement dans l'estomach, sa vertu

ſe perd pour le fœtus en ſe perdant par tout le genre nerveux de la mere, dans lequel elle ſe répand au loin & au large, après quoi cette lymphe parvenant au fœtus, elle devra ſe trouver dépoüillée de la vertu narcotique, parce qu'elle ſera reſtée dans le chyle, ou paſſée dans les nerfs. Car ici MONSIEUR, paroît l'Art merveilleux de la nature, en ce qu'elle a tellement ſitué un enfant dans le ſein de ſa mere, que l'éloignement inimaginable qu'elle a donné aux vaiſſeaux deſtinez à lui porter la nourriture, les met hors de portée, ou d'atteinte de beaucoup de mauvaiſes impreſſions, qui auroient pû lui venir des vaiſſeaux, ou des viſceres de ſa mere s'il en avoit été trop proche voiſin. Pour cela elle a fait que ces vaiſſeaux d'une étenduë immenſe, diminuant

de diamettre à mesure qu'ils s'éloignent du centre du corps de la mere, devinssent des couloirs differents, parce qu'ils viennent des differents moules, en prenant de differents modules. Ce seront donc des *secretions* differentes qu'ils opereront, par lesquelles ils transmettront dans le corps de l'enfant, les sucs qu'ils charient, tout differents de ce qu'ils étoient originairement dans le corps de la mere. Suivant ce méchanisme, la *lymphe* nourriciere qui est portée au fœtus, étant purifiée en passant par tant d'immenses traverses & par tant de capacitez variées, arrivera à l'enfant quitte ou dépurée de tout mêlange étranger. Celui de l'Opium ne passera donc point jusqu'à lui, sur tout s'il est donné comme on l'a recommandé tant de fois, à petites doses rëiterées de loin à loin,

car par ce moyen l'Opium ſe trouve diſſipé ou employé dans l'étenduë du corps de la mere, avant que de pouvoir atteindre juſqu'à l'enfant ou juſqu'au lieu de ſon domicile. L'Opium d'ailleurs par ſa vertu propre expoſe un enfant ainſi ſitué moins qu'on ne le pourroit preſque croire, parce qu'étant un *mixte* eſſentiellement volatil, & infiniment enclin à ſe réſoudre en vapeur ou à s'en aller en fumée, ſon penchant ou ſa détermination propre & premiere en ſe réſolvant, ou ſe développant dans l'eſtomach, l'emporte tout d'abord & le ſublime ſur le champ vers les parties ſuperieures ; & alors ſe répandant ſubitement comme feroit un éclair au loin & au large par tout le corps de la mere, il ne pourroit ſe rabattre ſur tout contre ſon penchant, de tous ces endroits in-

finiment exaucez vers les parties baſſes, qu'en perdant ſa force & changeant de nature. Cette détermination ſera aidée ou provoquée même vers les parties ſuperieures, par ce que c'eſt dans les parties ſuperieures que ſe trouve l'érethiſme ou l'excès de force qui doit occuper, comme attirer même, l'action du narcotique. Peut-être donc que dans une femme enceinte qui ſeroit parfaitement ſaine, en qui par conſequent il n'y auroit point dans le genre nerveux d'érethiſme ou d'irritation ſpaſmodique, & dans laquelle rouleroient mollement & uniformement les oſcillations de la mere à l'enfant, peut-être, dis-je, qu'en cas pareil, un narcotique préjudiciroit à l'état des nerfs, parce que ſon action prendroit ſur le fond naturel de leur vertu ſyſtaltique. Mais

quand cette vertu, comme dans un tems de douleurs &c surpasse le necessaire, cet excedant devient l'objet & comme la pâture de l'action des narcotiques ; & le fond de la nature n'en souffre point alors.

Après toutes ces réflexions tirées de l'ordre naturel de l'œconomie animale, l'on comprend pourquoi les Praticiens familiarisez avec l'Opium, l'employent avec succès dans les cas urgents des maladies des femmes grosses, à l'exemple du celebre Mr. Sylvius d'Hollande, qui le recommande dans les nausées, les cardialgies, dans les vomissemens, &c qui leur arrivent. *Quod si nausea, vomitusve valde urgeant vehementerque gravidas affligant . . . . possunt quoque usurpari opiata & narcotica . . . . frustrà quidem usurpantur (cœtera) quandiu vehemens urget nausea & vomitus qui*

qui omnino sedandus prius quam alimenta vel alterantia retineri queant medicamenta. (a) Il le recommande encore dans les frayeurs, les troubles, les saisissemens qui les surprennent. *Quoties vehementi animi affectu, terrore, irâ, vel tristitiâ percellitur gravida . . . primo mox vena secabitur in brachio . . . . secundo conturbati agitatique in universo corpore spiritus ac humores compescantur per anodina opiata.* (b) Cependant pour ne point sortir des sages conseils de ce Praticien, il faut dans ces sortes de cas donner les narcotiques avec ménagement, préferant la theriaque, (c) &c. à l'Opium lui-même ; ou bien le mêler quelquefois avec les *acides*, d'autres fois avec les *aromatiques*, tels que sont les *cephaliques*, les *cordiaux*, les *anti-hysteriques*, les *stomachiques* ; tous remedes naturellement

(a) *Sylvius Prax. Med. l. 3. c. 6. art. 125. 129.*

(b) *Idem.*

(c) *Art.*

faits pour fortifier le genre nerveux & pour en aſſûrer ou raffermir le *ton. Opiata prudenter exhibita additis pro affectûs diverſitate nunc acidiuſculis, nunc aromatis.* (a) Mais cette derniere obſervation, MONSIEUR, m'en rappelle une autre qui n'eſt point d'une moindre importance en pratique ; c'eſt touchant des conſtitutions particulieres de parties, & de viſceres, qui ſont des *idioſyncraſies*, ou ſingularitez de temperamment, qui interdiroient preſque l'uſage de l'Opium dans des occaſions cependant neceſſaires ; ce ſont ſur tout certains eſtomachs, qui ſe ferment à l'Opium, dont ils ne peuvent ſouffrir le contact ou l'approche, ſans ſe ſoulever contre, même par des vomiſſemens, dès qu'ils en ſentent la preſence. C'en ſeroit aſſez pour dégoûter le Medecin lui-même de l'uſage de

(a) Ibid.

ce remede, car le vomissement iroit jusqu'au sang, si l'on vouloit opiniâtrer l'usage de l'Opium, sans les assortimens dont il a besoin alors pour se rendre supportable. Tous ces assortimens consistent en mêlanges propres à dérober à l'estomach, ou à lui dissimuler le contact immediat de ce remede, en lui en conservant cependant la vertu. C'est le cas où réüssissent encore parfaitement la *theriaque*, le *diascordium*, &c. mêlant même ces confections, s'il le falloit, avec quelque chose de plus efficace, comme les *goûtes anodines* ou l'Opium lui-même, ou bien l'on employe les pilules de *cynoglosse* seules, ou animées par quelques goûtes anodimes; Enfin *l'élixir de proprieté* plus ou moins acide, impregé de quelques goûtes de *laudanum* liquide, le tout pour être donné à petites doses. En d'autres ma-

lades l'Opium cauſe des crachemens de ſang ; alors ſi le malade (ce qui en eſt ſouvent la cauſe) n'avoit point été ſuffiſamment ſaigné , on le feroit inceſſamment de rechef , après quoi l'on employeroit au lieu d'Opium le *diacode* mêlé avec le ſyrop de *lierre terreſtre* , ou le *ſyrop d'orgeat* , quelquefois avec l'huile d'amandes douces , à moins qu'il ne fallut quelque choſe de plus , auquel cas on employeroit les pillules de *cynogloſſe* incorporées dans la conſerve de roſes , ou quelque autre choſe ſemblable.

Vous me pardonnerez , MONSIEUR , tous ces détails ennuyeux certainement & inutiles pour des perſonnes qui comme vous ſont au-deſſus de ces reflexions , mais vous voudrez bien qu'elles puiſſent ſervir à d'autres , à qui ils pourroient parvenir , & qui (parce qu'el-

les ſeroient moins au fait) elles ſont dûës. C'eſt donc dans cette vûë que j'entre dans ces examens ſinguliers, pour déſabuſer des eſprits qui croyent ſur ce qu'on leur a dit, que l'Opium n'a que peu d'utilitez très bornées, car on le donne encore pour être dangereux aux *enfants* & aux *vieillards*, & cependant les âges les plus tendres & les plus avancez peuvent s'en aider. C'eſt ſur un ancien préjugé que pluſieurs interdiſent l'Opium aux enfants, parce qu'une drogue ſouverainement froide, comme on le leur a enſeigné, eſt, dit-on, capable d'éteindre la chaleur naturelle de ces tendres créatures. Peut-être ſe laiſſeroit-on ramener de cette opinion, parce qu'elle eſt principalement fondée ſur les principes d'une Philoſophie aujourd'hui décreditée, mais un abîme en attire un autre; car la

Physique nouvelle ayant fait connoître que l'Opium est chaud, puisqu'il abonde en esprits volatils, une autre crainte est venuë saisir les esprits, en leur persuadant qu'une drogue si chaude est capable de porter la secheresse & le feu dans de petits corps, qui ne doivent s'accroître que par la souplesse de leurs parties. Or cette souplesse ne sçauroit être trop ménagée à ces parties, puisqu'en partant, pour ainsi dire, d'un point de matiere, qui est leur germe, dans lequel elles ont pris naissance, elles doivent s'avancer à la mesure des corps adultes, c'est-à-dire, s'étendre & s'allonger jusqu'à six pieds de hauteur. Mais la chaleur de l'Opium n'a rien de menaçant à cet égard : car autant qu'une drogue chaude est nuisible dans un corps où l'on ne peut pas trop craindre de

developper toute à la fois des sucs, qui sont renfermez dans des tuyaux courts & étroits, ou venant à être trop promptement rarefiez, ils forceroient les diamettres ou les romproient même, il n'en est pas ainsi des narcotiques. Leur chaleur consiste dans des esprits doux, moux, humides & vaporeux, qui s'insinuent sans violence & penetrent sans trouble, ménagez donc avec l'attention necessaire, ils sont employez sans inconvenient dans les maladies des enfants. *Etmuller* étoit dans dans cette pensée, avec cette précaution cependant de donner de la *theriaque* aux enfants, à raison de leur âge, desorte qu'on leur en donne autant de grains qu'ils ont d'années. Depuis lui un sçavant Medecin aussi d'Allemagne, proteste contre la décision de *Tulpius* autre Auteur celebre, qui avoit jugé

que l'Opium étoit aussi funeste à un jeune âge, qu'à une mauvaise poitrine. Il proteste donc en établissant que de jeunes enfants, dont les maladies demandent l'usage de l'Opium, peuvent sans danger en prendre, pourvû que ce soit dans une dose proportionnée, & il ajoûte qu'il la ainsi pratiqué mille fois avec un merveilleux succès. *An vero tenellæ ætati atque angusto pectori perniciosum sit juxta monitum medicum Tulpii 39 absolutè, nemo facile affirmaverit. Si enim & tenellà ætate constituti male habent infantes, ut indicetur opium, dosi ipsis proportionatà, utique tutissimè dari potest, quod felicissime in praxi experti sumus vel millies successisse ex voto.*

(a) Vvedel. opiol. p. 148.

(a) Quelques nourrices pour appaiser les veilles de leurs enfans ou pour leur procurer du sommeil, ont osé pratiquer une sorte d'anodin plus dangereux

certainement que l'Opium, en mettant ſous leurs enfants, un petit ſac où il y avoit eu du ſafran renfermé; mais telle prédilection que l'on accorde aux narcotiques, cet uſage paſſera chez tous les Medecins pour trop dangereux. Au ſurplus en levant l'équivoque de narcotique, l'on trouvera des calmants qui ne ſont ni narcotiques, ni tirez des pavots, & dans eux des anodins non ſuſpects dans leur uſage pour la cure des maladies des enfants. Ce ſont les *abſorbants* leſquels ſuivant la remarque d'un celebre Medecin (a) d'Angleterre ſingulierement verſé dans les maladies des enfants, employes largement, comme il a accoûtumé de le faire, procurent aux enfants un calme non moins certain que celui que produiroit l'Opium. Cette pratique ſe trouve anciennement fondée dans la

(a) *Harris de morb. infant.*

poudre de *Guttete* bien choiſie ; car c'eſt une ſorte de poudre abſorbante ſingulierement recommandée pour calmer les convulſions des enfants. La coûtume d'autres nourrices moins indiſcretes que celles dont on a parlé ci-deſſus, paroîtroit aller plus loin, en faiſant voir la ſûreté des calmants pour les âges les plus tendres, dans le pavot même ; car pour appaiſer les tranchées ou les clameurs de leurs nourriſſons, elles mêlent dans leur boüillie quelques pincées de graine de pavot blanc pilées, car en effet cette graine, comme on l'a déja dit, ſans avoir rien de narcotique, retient beaucoup de la vertu calmante & anodine du pavot. Les vieillards à raiſon de leur grand âge étoient encore interdits de l'uſage des narcotiques, parce que paſſant comme ils ſont dans l'eſprit de l'ancienne

Phylosophie, pour être refroidis & appauvris de chaleur naturelle, il paroissoit infiniment dangereux de leur permettre celui des remedes que l'on croyoit le plus froid. Ce préjugé subsiste encore dans les esprits qu'une éducation malheureuse a prévenus ; mais une connoissance plus exacte de l'œconomie animale a désabusé beaucoup d'autres de la meprise où l'on étoit là-dessus. L'on s'est persuadé que la vieillesse est une phtisie naturelle, ou un dessechement necessaire qui arrive par l'affaissement des fibres nerveuses ; & cet affaissement se fait, parce que la vertu systaltique diminuant de jour en jour avec l'âge, perfectionne moins les sucs nourriciers ; ceux-ci donc étant moins affinez, ou plus grossierement broyez, ne peuvent plus se distribuer intimement, ni s'insinuer dans

l'interieur des fibres, lesquelles tombant dans une espece de *considence* ou de dépression, elles se rapprochent les unes des autres ; collées qu'elles sont, elles perdent leur souplesse ou leur agilité & s'affessent. Mais delà il arrive que les sucs étant moins brisez, ils se rallentissent, & deviennent par leur séjour croupissant, acres, salins, caustiques même. Telle se trouve la lymphe dans la plûpart des vieillards, en qui elle cause pour cette raison des toux irremediables, des ardeurs d'urine, des démangeaisons insuportables, ou semblables maladies de la peau, qui fatiguent tant de personnes âgées.

Certes une telle disposition dans les fibres nerveuses n'inspireroit point l'usage des narcotiques, parce que ce serrement contracté par l'âge se fait d'une maniere purement *passive*, puis-

qu'il fixe ces fibres, qu'il les arrête & en elles leurs oſcillations. Un narcotique ne trouveroit donc point à y exercer ſa vertu ſur une puiſſance cruë ou augmentée en force, il agiroit par conſequent immediatement, & prendroit préciſement ſur le fond eſſentiel de la puiſſance naturelle, c'eſt-à-dire, de la vertu ſyſtaltique du genre nerveux. Mais ces fibres ainſi gênées retréciſſent les capacitez des vaiſſeaux où roulent le ſang, les eſprits, & les ſucs vitaux, par où il eſt aiſé de comprendre que ces ſucs devenus acres par le rallentiſſement de leurs cours, & preſſez dans ces étroites capacitez, irritent ces fibres, parce qu'ils les tiennent en contrainte, ce qui ſera un fond d'*érethiſme* ou d'irritation qui renfermera un excès de reſſort, contre lequel ſe tournera l'action des narcotiques. Cet-

état eſt celui des perſonnes âgées, de celles ſur tout dont la vie ſe paſſe dans l'étude & dans l'application d'eſprit, dans les paſſions de l'ame, & dans l'intemperance des ſens & de la bouche; car le grand âge expoſe ſouvent ces ſortes de vieillards à des maux d'irritation, & à des inſomnies qui ſeules les épuiſeroient ſi l'on vouloit abſolument leur interdire l'Opium. C'eſt ce qu'ont obſervé ceux des Medecins qui ont ſuivis ſans préjugé les maladies ou les infirmitez des perſonnes âgées, auſquelles les narcotiques & l'Opium lui-même ont apporté de grands ſoulagemens pendant de longues années, pendant leſquelles ils ont été obligé de leur donner de l'Opium, quoique dans des âges très- avancées. Les femmes âgées ſe trouvent ſingulierement aſſujetties à l'uſage des

narcotiques à quelque âge que ce ſoit. Car nées, à raiſon de leur ſexe, avec des nerfs délicats & ſenſibles, elles continuent plus long temps à en reſſentir les irritations, qui vieilliſſent avec elles à meſure qu'elles vieilliſſent elles-mêmes ; ainſi elles n'en ſont ſouvent que plus importunément agitées de vapeurs, ou d'ébranlemens convulſifs, qui les tiennent habituellement aſſujetties le reſte de leurs jours à mille ſortes d'affections ſpaſmodiques, qui les obligent & leur Medecins à avoir recours à des narcotiques. Ceux même d'entre les Medecins qui ont étudié plus ſoigneuſement, ou ſuivi avec plus d'attention les maladies des femmes, ont remarqué qu'en même-temps qu'elles avancent en âge, elles deviennent ſouvent ſujettes à des infirmitez douloureuſes & inquiétantes,

pour lesquelles un Medecin ne peut se passer d'Opium sans voir échoüer bien d'excellents remedes. Seroit-ce la raison pourquoi on trouve tant de maux incurables en ce genre, & dans ce sexe, entre les mains de gens qui ne connoissent point l'Opium, ou qui le craignent pour les personnes âgées ?

Il est vrai, MONSIEUR, que ces observations ne regardent principalement que les maladies chroniques, mais sans rappeller ce qui a déja été dit là-dessus, une pratique connuë pour assurer l'usage des narcotiques, fait connoître avec combien d'utilité ils conviennent aussi dans les maladies aiguës par le moyen des assortiments ; & cette pratique consiste dans la methode de joindre l'Opium avec les humectants, (a) expedient par lequel on prévient les maux qui pourroient arriver, en por-

(a) V *Vvedel. opiol.*

tant de la secheresse dans les visceres, sur tout dans la cure des maladies aiguës, & en semblables occasions, où l'ardeur du sang & son inflammation se donne plus à craindre ; car avec cette précaution les narcotiques noyez, pour ainsi dire dans les delayants, & corrigez par ces adoucissants, remplissent des indications auxquelles tout autre remede ne pourroit satisfaire.

Le choix des assortimens convenables aux narcotiques demanderoit un détail plus long qu'il ne conviendroit ici, s'il falloit donner toutes les differentes manieres de les associer avec des *confections*, des *conserves*, des *boissons*, des *émulsions*, des *juleps*, des *mixtures* &c. D'ailleurs tant de singularitez qui se sont presentées à expliquer dans l'étenduë de cette Lettre, renferment ou insinuent de suffisants éclaircissements sur toutes ces circonstances. Il en est de même des

temperaments, des difficultez que l'on propose contre l'Opium sur leurs varietez, & sur les circonstances particulieres à certaines maladies; car les observations répanduës ici partout, & les notions qui y sont insinuées à chaque page satisferont pleinement des esprits qui chercheront moins à disputer qu'à s'éclaircir. Reste à répondre à ce qu'on demande, sçavoir si l'Opium convient à tout païs, & si la diversité des climats ne devroit point estre une raison d'exclusion pour les narcotiques en bien des occasions ? Mais de toutes les objections qu'on peut faire contre l'Opium, il n'en est point qui se trouve plus parfaitement détruite que celle-cy, puisqu'un usage universel en fait voir la foiblesse ou le faux. Car la difficulté ne pouvoit venir que du trop de chaleur ou de froidure des climats ; Or les païs chauds sont ceux où l'Opium est plus

familier ; témoin tout le Levant, dont les vaſtes contrées où tous leurs Habitans, riches & pauvres, ſe font un délice de mâcher de l'Opium. Son uſage en Medecine vient même de ces endroits ; puiſque ſans compter *Hippocrate* & *Galien* qui s'en ſervoient de leur temps, les Medecins *Arabes* en ont rempli leurs diſpenſaires, dont les plus fameuſes compoſitions tiennent de l'Opium ce qu'elles ont de principales vertus. Depuis les *Arabes*, ſi l'on ſuit le chemin que les narcotiques ont fait en Medecine, on les trouve répandus dans les principales regions de l'Occident & du Nord même ; car outre que ce ſont des Praticiens d'Allemagne, comme *Plater*, *Horſtius*, *Geſner*, & dans ces derniers temps *Etmuller*, *Wedelius*, *Tillingius*, qui ont relevé le crédit de l'Opium ; l'*Angleterre*, la *Hollande* & l'*Ecoſſe*, lui ont donné d'illuſtres

protecteurs, ou de ſages reſtaurateurs, dans les perſonnes de *Willis*, *Sydenham*, *Morton*, *Freind*, *Sylvius d'Hollande* &c. Sa réputation eſt paſſée même juſqu'en Pologne, ([a]) puiſqu'un Praticien de ce païs l'employe aſſez franchement pour la gueriſon de la goute. Après cela eſt-il douteux que la varieté des climats ne s'oppoſe point à l'uſage des narcotiques? Raſſemblant à preſent tant d'obſervations multipliées en tout genre, la vertu univerſelle pour guerir ou pour ſoulager, peut-elle paroître équivoque dans l'Opium? fut-il même un remede qui ait tant d'énergie, & ſi peu d'inconvenients, quand il eſt manié avec la ſageſſe de l'Art, telle qu'on l'a expoſée dans cette Diſſertation? Ce n'eſt donc point une *panacée* en idée qu'on preſente dans l'Opium, affranchie de toutes loix & de toutes regles, ou de toute diſcipline, puiſqu'il n'a de

(a) *Loſclius de Podagra.*

succès, comme on l'a observé, qu'autant qu'il est concerté avec celles de la saine Medecine. Ce n'est point non plus un secret, ou un *arcane*, qui guerisse à l'aveugle ou à l'avanture, on en connoît les raisons & la methode. Enfin ce n'est point une drogue qui tranche du souverain pour la guerison des maladies, où elle se mettroit au dessus de toute prudence ou de toute étude, car ses bons effets ne luy viennent qu'autant qu'elle entre dans les vûës & dans l'esprit des loix ou de l'ordre de l'œconomie animale. Ainsi l'Opium n'aura d'heureuses réussites qu'autant que celuy qui l'employe sera au fait de la connoissance de la nature saine & malade, pour conserver la premiere dans ses droits, & y rétablir la seconde. Ce n'est point non plus pour abbreger l'etude de la Medecine que l'on donne ici tant de pre-

ference aux narcotiques, mais plutôt pour abbrèger les maladies, qui gueriront d'autant plus promptement par les *calmants*, que par leur moyen la nature sera suivie de plus près, qu'elle sera plus écoutée, moins interrompuë, ses vûës moins traversées, & ses mouvements mieux executez.

Me trompai-je donc, MONSIEUR, en avançant que la Medecine *calmante*, c'est-à-dire l'art de guerir conduit ou dirigé dans les vûës des remedes *calmants*, deviendroit une Medecine abbregée, en ce qu'elle couteroit aux malades moins de peines, moins de dérangement, moins de supplices. Car n'en sont-ce point que ces durs assujetissements à devorer des *émetiques*, à se souler de purgatifs, à s'épuiser en *fondants*, en *colliquatifs*? tous artifices ennemis souvent de la sage nature, fâcheux

toûjours & importuns, pour ne rien dire de plus contre ces favoris de la pratique moderne. En effet à l'aide des *calmants* ou des *narcotiques* placez à propos dans une maladie naiſſante ou déja avancée, un Medecin ſe trouveroit ſouvent affranchi de cruelles neceſſitez, ſur tout de celle d'avoir à arracher continuellement à la nature, par des évacuations forcées, des humeurs qu'elle méditoit de s'aſſujettir par des digeſtions & des coctions travaillées à loiſir par les temps & les mouvemens reſervez à ſa ſageſſe. Ajoutez que ſans traverſer le vray *orgaſme* des humeurs ce ſage coadjuteur de la nature, cette Medecine menageroit les fougues des humeurs, leur conſerveroit leurs directions, leurs voyes, leurs iſſuës, & tout cela ſans jamais troubler ni leurs penchants, ni leurs intentions, ni leurs cours,

La raiſon de tant d'avantages ſe trouve dans la vertu propre dés *narcotiques*, parce que (comme on l'a tant prouvé) étant ſingulierement faits pour les nerfs, dont ils appaiſent *l'érethiſme*, ils conſervent le *ton* ou le leur reſtituent. En conſequence leurs fibres demeurant ou devenuës ainſi ſituées, continuent dans l'ordre & le mode propre de leurs *oſcillations*, & travaillant les *fluides* en les amolliſſant, en les briſant, & en les affinant, elles les amenent au point deſiré par la nature, de les reſoudre en vapeurs, en quoi conſiſte tout l'art ou le but de la tranſpiration. Car c'eſt l'évacuation favorite de la nature pour laquelle ſeule s'employent tous les travaux de l'œconomie animale.

La ſaignée encore, dont le phantôme trouble les uns & arrête les autres, parce qu'elle eſt

est ignorée de ceux-cy, & mal entenduë de ceux-là, deviendroit moins frequente par l'usage bien entendu des anodins ou des narcotiques. En effet les feux, les ardeurs, les inflammations, les troubles & les agitations, qui forcent les plus opposez à la saignée, de la pratiquer dans ces cas, seroient prévenus ou dissipez par le moyen des calmants. Peut-être même, MONSIEUR, rien ne seroit-il plus propre à reconcilier l'Opium avec ses plus cruels ennemis, que l'avantage de faciliter le ménagement de ce disgracieux remede, car il le devient sur tout quand on est forcé de le réïterer aussi souvent que le font les fauteurs des émetiques, & les partisants de la frequente & précipitée purgation. Car si vous voulez bien, MONSIEUR, prêter l'oreille à tout ce qui vous reviendra de la pratique aujourd'hui usitée de

purger outrément, de prodiguer les *boüillons amers* & les *émetiques*, & de fourer le *ſel de glauber* & le *kermes* par tout, vous vous trouverez convaincu que ces nouveaux ouvriers en Medecine ſont obligez pour reparer les fautes de cette malheureuſe methode, de répandre plus de ſang que *Galien*, que *Botal*, & toute cette Ecole.

Mais ne vous ennuiai-je pas, MONSIEUR, en vous tenant ſi long-temps ſur une matiere aſſoupiſſante par elle-même, devenuë d'ailleurs ſi déplaiſante par les dégoûts & les déſagréments qu'ont répandu ſur elle l'ignorance & le préjugé ? cependant ſans vouloir trop me juſtifier par cette raiſon qui juſtifie tant de monde, qu'il eſt pardonnable d'être long à bien des gens, parce qu'il eſt donné à peu de pouvoir être courts, je me diſculperay ſur ce que vous

m'avez engagé, MONSIEUR, à parcourir ſous vos yeux tous les avantages dont j'avois fait honneur à l'Opium, & aux narcotiques pour la guériſon ou le ſoulagement de beaucoup de maladies; car ces avantages ſe trouvant très-multipliez & fort étendus, la longueur de ma Lettre devient excuſable. Souffrez donc, MONSIEUR, que je vous arrête encore un moment pour demander à votre équité la protection dont cette Lettre aura beſoin dans un certain monde Medecin, qui taxe d'innovations tout ce qui choque ſes uſages nouveaux, & ſes pratiques récentes; car ce ne ſont point ici des nouveautez que j'invente en l'honneur de l'Opium, mais des veritez que je renouvelle ſur ſon compte ou à ſon occaſion. Ce ſont les notions pures de la vraie Medecine, auſſi anciennes que ſa verité; & par ces notions je

voudrois rappeller l'art de guerir à la pure & ſimple nature, dont j'aimerois à voir copier par les Praticiens, les vûës, les manieres, & les intentions. Ce ſeroit ainſi que voulant faire de la Medecine une étude ou une conduite de ſageſſe, je ſouhaiterois qu'elle ne parut plus chez les malades avilië & défigurée ſous la forme d'une panſpermie de drogues dangereuſes, nouvelles, inconnuës, entaſſées au hazard & mal aſſorties ; ni parmi les Medecins ſous celle d'un amas de notions inoüies à nos peres, & d'indications étrangeres à la nature, ou au mechaniſme de nos corps. Car telles ſont, MONSIEUR, ces intentions familiariſées aujourd'huy parmi le peuple Medecin, de *fondre*, de *précipiter*, *d'évacuer* ſans meſure des humeurs ou des ſucs, dont la nature ménage ſcrupuleuſement juſqu'aux mie-

tes, ſans en laiſſer échaper les moindres portions, qu'après en avoir tiré ce qu'elles avoient d'utile pour l'entretien de la vie. En effet, ſi vous voulez bien encore, MONSIEUR, un peu prêter ici votre attention, les evacuations ſenſibles dans nos corps, n'y ſont ni ſi frequentes, ni abondantes. Celle des inteſtins, par exemple, qui en eſt la principale, monte à peu de choſe étant réduite à ſon calcul naturel ; ſouvent même la ſanté n'en demeure-t'elle pas moins affermie, quoique cette évacuation devienne rare. C'eſt que tout le travail de la nature pour la conſervation de la vie, n'eſt qu'une ſuite de façons variées, qu'elle donne au ſang & à ſes ſucs qu'elle habille, qu'elle place, & qu'elle met à profit, bien éloignée de les diſſiper, de les perdre, ou de les prodiguer. C'eſt ainſi que la nature ſe comporte

pour operer la ſanté, mais elle ne s'y prend point autrement, pour guerir la maladie ; car ici les façons des ſucs n'étant manquées que par les déplacemens qu'ils ont pris, ou par les écars qui les a emportez hors de leurs reſervoirs, elle ne fait que redreſſer ſa manœuvre pour rectifier ſes operations dans ces ſucs, pour les ramener dans leurs voyes, à leurs places & à leurs qualitez. Que s'il luy en échape quelque portion à travers de quelques vaiſſeaux de décharge, d'où s'enſuivent quelques évacuations ſenſibles ; ce n'eſt que pour débarraſſer les voyes à ceux qui reſtent, pour les aſſurer dans leurs directions, & les mieux contenir dans leur cours. Rien, MONSIEUR, reſſemble-t'il tant à une Medecine *alterative*, dont l'action conſiſte en modifications ? & telle eſt la Medecine naturelle, innée dans nos corps,

ou creée avec nous, qui ne nous fait vivre qu'en modifiant nos ſucs ; fut-il un autre modele de la veritable Medecine? Or les manieres que le Createur a anciennement inſtituées dans la Medecine, conſiſtant toutes en alterations, en préparations & en modifications, luy conviendra-t'il de prendre entre les mains des hommes d'aujourd'huy d'autres intentions, ou d'imaginer d'autres artifices? ne ſeront-ils point contraires à l'art de la nature, qui en Medecine eſt celui du Createur? Sur ce modele, MONSIEUR, la Medecine *calmante* paroît-elle rien moins que la veritable Medecine, & les remedes qui en rempliſſent plus directement les intentions ſeront-ils autre choſe que les ſecours naturels ou les vrais remedes? Mais tels ſont les *alterants*, & parmi eux les *anodins*, les *paregoriques*, les *cal-*

mants; les *narcotiques* tiennent le premier rang. Pourra-t'on donc ſoupçonner que j'en aye ſurfait le prix, exageré les vertus, ou porté trop loin leur étenduë? car un Medecin peut-il trop ſe mettre dans le courant des mouvemens de la nature pour la gueriſon des maladies? Rien au contraire aſſure-t'il tant ſa conduite, que lors qu'il la tient de celle du Medecin interieur & domeſtique, établi par l'inſtitution du Createur au milieu des viſceres, pour en gouverner l'ordre & en régir l'œconomie? Certes une telle Medecine n'eſt rien moins qu'une Ecole de la nature, ouverte au Medecin pour y écouter un maître, pour en prendre des leçons & des regles de conduite; ſûr alors de la réuſſite, parce qu'on peut s'en promettre, quand l'on s'eſt mis ſous une telle diſcipline. Après tout cela, MONSIEUR,

il devient douteux que la Medecine courante qui eſt l'*évacuative*, conſiſtante qu'elle eſt en *purgations*, en *émetiques*, en *fondants* &c, s'accorde à celle-cy : car devenuë vulgaire au goût du peuple, qui eſt grand en Medecine, parce que preſque tout y eſt peuple, elle a prévenu les eſprits, & ſaiſi les ſuffrages. Je ne dois donc pas conter ſur ſon approbation. La Medecine que je lui oppoſe eſt trop contraire au credit qu'elle s'eſt fait, & à l'intereſt qui lui en revient. Elle ſera donc contredite, décriée, mal-menée, & peut-être pour le malheur des malades, ne ramenera-t'elle aucun de ceux à qui il importe trop de mettre un ſemblable peuple de leur côté. Mais je la trouveray glorieuſement dédommagée & avantageuſement recompenſée, ſi les indifferents l'écoutent, & encore plus ſi les perſonnes,

qui comme vous, MONSIEUR, aiment plus à penſer qu'à agir en Medecine, ne déſaprouvent point les reflexions que j'ay l'honneur de vous propoſer ; ou pour mieux dire de vous expoſer, MONSIEUR, car j'attends bien plus encore vos avis, que votre approbation.

Souffrez cependant, MONSIEUR, que je précautionne encore l'Opium contre le préjugé que forme contre luy dans le monde Medecin la réputation d'une Ecole auſſi celebre que ſage, qui paroît declarée contre ſon uſage. C'eſt l'Ecole du fameux Mr. *Stahl*, envers laquelle il eſt à propos de le diſculper, pour luy aſſurer dans votre eſprit la protection que j'ay l'honneur de vous demander. En effet, l'autorité aujourd'huy ſi juſtement celebrée de ce ſçavant Medecin, eſt bien capable de prévenir en ſa faveur

la plûpart des Sçavants, depuis ſur tout qu'un nombre de diſciples choiſis, & que ſa doctrine a répandus par tout le monde, ſoutient ſa Medecine & augmente ſon credit. Vous aurez lû d'ailleurs apparemment (vous, MONSIEUR, à qui rien n'échape dans cette ſorte d'érudition,) la fameuſe Diſſertation de M. Stahl *De opii impoſturâ*, & vous y aurez vû l'accuſation d'une double impoſture qu'il entreprend de prouver contre l'Opium. C'eſt qu'il le trouve doublement ſéduiſant & trompeur, 1°. pour les malades, qu'il amuſe par des ſoulagements infidels ou paſſagers. 2°. pour les Medecins eux-mêmes, qu'il leurre par des eſperances lumineuſes ou ſéduiſantes, qu'il leur fait appercevoir, mais qui ne réuſſiſſent qu'au hazard, pour peu de tems, & toujours aux dépens du malade, ou à la ruine de la nature.

Car l'Opium, ſelon luy, n'eſt qu'un enchanteur, qui la ſéduit par les charmes d'un ſommeil inſidieux, dont elle ne ſort que plus affoiblie & déconcertée. Ce ſçavant Praticien rapporte là-deſſus de tragiques hiſtoires de malades qui ſont bruſquement péris, endormis qu'ils ont été par le ſéduction de ce remede ou des gueriſſeurs, qui avoient ſçu gagner leur confiance & ſurprendre leur credulité. Après des leçons d'un Maître ſi éclairé & ſi heureux en pratique, & par un grand nombre de Diſciples qu'elles ont formez en tout païs, l'opinion dominante s'eſt établië contre l'Opium, de ſorte que l'inſtruction en ceux-cy, jointe à la frayeur d'une infinité d'autres moins éclairez, mais autant prévenus, voudroit donner l'excluſion à ce remede que l'on fait paſſer pour ſéduiſant ou pour impoſteur, parce que Mr. Stahl

l'a ainſi jugé. Je ſçay, MONSIEUR, avec quelle ſageſſe vous vous mettez en garde contre l'autorité en Medecine : ainſi je ne doute point que vous ne vous ſoyez moins laiſſé aller à la gravité d'un Auteur, qu'au poids de ſes raiſons ; & moyennant cette précaution j'oſe me promettre que l'écrit de Mr. Stahl aura moins affoibli en vous, que confirmé la bonne opinion que vous aviez de l'Opium. Du moins eſt-ce l'effet que la lecture de cette Diſſertation a produit ſur moy ; car ſi cet Auteur y prouve quelque choſe au deſavantage de l'Opium, ce n'eſt tout au plus qu'en prétendant faire voir qu'il eſt un *aſſoupiſſant*, malheureux, infidele & dangereux, ſans toucher aucune des qualitez qu'il a ſans faire dormir, puiſque toutes ſes hiſtoires ne repreſentent que des gens qu'on a fait dormir mal à propos ou

exceſſivement. Or vous vous ſouvenez, MONSIEUR, de l'avis du celebre Mr. *Freind*, qui après Mr. *Sydenham*, apprend que c'eſt mal connoître l'Opium que de n'en connoître que la vertu aſſoupiſſante. Une obſervation de cette conſequence n'auroit pas dû, ce ſemble, échaper à l'habileté de Mr. Stahl, à qui l'uſage qui lui a appris tant de choſes, auroit dû lui valoir cette connoiſſance.

Mais j'apperçois, MONSIEUR, pourquoi ſa pratique aura pû ne l'y pas mener : elle eſt ſi ſage, ſi meſurée & tant concertée avec les mouvemens & les loix de la nature, que ſes remedes ordinaires, ſi fort éloignés des *ſtimulants*, des *irritants* & des pertubateurs de l'œconomie animale, comme ſont les *purgatifs*, les *émetiques*, les *fondants*, & les incendiaires, lui auront dans les plus gran-

des occaſions tenu lieu de *calmants*, *d'Opium* ou de *narcotiques*. Car ſi vous l'obſervez, MONSIEUR, tout eſt chez lui *adouciſſants*, *délayants*, *concentrants*, *diapnoiques*, continuellement en garde contre tout ce qui pourroit trop développer le ſang, & rehauſſer exceſſivement la puiſſance des ſolides, ou pervertir le *ton* naturel des parties, de quoi il eſt ſi parfaitement occupé. Ainſi avec de telles vûës je comprens qu'un Medecin attentif & bien inſtruit dans cette ſorte de manœuvre en Medecine, aura pû ſe paſſer ſouvent de narcotiques ou de ſemblables remedes ; & par la même raiſon je pardonnerois volontiers à ceux qui ſe parant d'un ſi grand nom, ſuivroient les mêmes manieres de pratiquer. Si aucontraire l'on trouve ces Diſciples, ſoy diſant de Mr. *Stahl*, livrez à toute la fu-

reur des *irritants*, des *purgatifs*, des *émetiques*, &c il leur ſiera mal de ſe mettre ſous la protection de ce grand Maître, dont ils imitent ſi mal la ſageſſe & la moderation dans les remedes.

Les malheurs de l'Opium, qu'il raconte avec tant d'emphaſe, ne ſont tous venus qu'à raiſon de la trop forte doſe, qui eſt avoüée de ceux-là-même qui ſont le mieux diſpoſez en faveur de ce remede : Vous y voyez donc pluſieurs têtes de pavot ordonnées toute à la fois dans de la bierre ; d'autre fois pluſieurs pillules données le même ſoir, ou ſemblables procedez, qui font comprendre que ces donneurs d'Opium, qui ont deshonnorez ſon uſage dans l'eſprit de Mr. Stahl, ignoroient l'abus le plus vulgaire & en même-temps le plus dangereux qu'on en puiſſe faire, qui eſt de

le donner rustiquement & toute à la fois en forte dose. La sagesse de Mr. Stahl auroit pû lui faire appercevoir ce défaut, mais l'idée d'une Medecine adoucissante comme la sienne, l'a presque prévenu contre toute autre calmant.

Une autre faute qui se découvre dans la maniere dont cet Opium a été donné, est tirée de l'état des malades qui étoient farcis d'humeurs, ou des maladies qui étoient purement humorales, dépendantes par consequent & principalement des *fluides*, qui étoient plus abondants encore que viciez, tandis qu'il est reconnu que l'Opium réüssit principalement & sans inconvenient dans les maladies des *solides*. L'Opium donné encore, au rapport de Mr. *Stahl*, à des personnes qui avoient la pierre, découvre l'imperitie de ces Medecins, qui

auroient dû ſçavoir que lOpium eſt dangereux à la veſſie, quand elle eſt déja ſouffrante, & plus encore quand elle contient une pierre. Dumoins y-a-t'il une maniere de donner l'Opium dans ces cas, que ces Medecins paroiſſent avoir parfaitement ignorée. Après cela on conviendra avec Mr. *Stahl* que l'Opium auſſi mal adroitement manié eſt un dangereux poiſon, mais en des mains auſſi ignorantes, dequoi l'Opium ne peut mais. On voit encore avec combien peu de préparation ce remede eſt employé dans la diſſertation de Mr. *Stahl*, où ſans avoir ſaigné ſuffiſamment le malade, ſans l'avoir humecté, ſans l'avoir temperé par le regime, l'Opium ſe donne comme en courant la poſte, ou à des perſonnes qui étoient en voyage, (a) à des corps pleins, mal ménagez; toutes précautions manquées

(a) *Art.* 52.

chez Mr. *Stahl*, absolument pourtant necessaires pour assurer l'usage de l'Opium, sur tout quand on le donne en grande dose.

Peut-être seroit-on tenté de s'indisposer contre l'Opium sur l'avis d'un Praticien aussi respectable que Mr. Stahl, s'il avoit fait le procès de ce remede suivant les notions d'une pathologie comme la sienne, dont les finesses & le bon goût sont si capables de ramener les esprits à une bonne Medecine. Mais dans sa Dissertation contre l'Opium, il paroîtroit s'être un peu oublié, en se laissant plus aller à un zele amer contre ce remede, & en s'éloignant de la solidité de ses manieres ordinaires de penser. Les déclamations contre lui, lui échapent souvent, il paroît passer même jusqu'aux menances [a] contre ceux qui se rendroient compli-

(a) Dissert. 79.

ces de fautes qui suivent l'usage de l'Opium, ausqueles il prédit un avenir, où l'on employera autre chose que des paroles. Si à ce ton menaçant l'on compare le peu de veritables raisons qu'apporte Mr. Stahl contre l'Opium, l'on découvrira dans cette Dissertation plus d'invectives certainement que de preuves. Les principales de ses raisons reviennent toutes aux reproches vulgaires, que l'Opium empêche les *crises*, qu'il arrête les mouvemens de la nature, que c'est un *stupefiant*, un *astringent* &c. [a] Mais comme l'on a répondu en détail à tous ces reproches ci-devant dans ce petit ouvrage, ce seroit tomber dans des répetitions ennuïeuses.

(a) Dissert. Passim.

Une accusation plus grave contre l'Opium, c'est qu'il ne remedie qu'aux symptômes ou aux accidents [b] de la maladie

(b) Dissert. 35. 70. 76.

& non à la cauſe. Mais c'eſt toûjours une ſuite du mauvais emploi que Mr. *Stahl* a vû faire de l'Opium qui lui a ſuggeré ce préjugé. C'a été dans des maladies humorales, où la plenitude & l'embarras des ſucs croupiſſants avoient plus de part, que l'irritation convulſive & ſeche des ſolides; ([a]) mais cette irritation étant ſouvent la cauſe originaire des affections ſpaſmodiques, qui rempliſſent les lits & les infirmeries, elle donne à connoître en combien d'occaſions les narcotiques peuvent remedier non aux ſeuls accidents des maladies, mais à leurs cauſes les plus ordinaires, comme encore on l'a dit ailleurs. Au ſurplus ſeroit-ce un ſi mépriſable avantage pour un remede que celui de remedier à de preſſants accidents, *morbi impetum frangere*, ([b]) ce qui a été de tout tems une pratique

(a) *Ibid passim.*

(b) *Celſ.*

ſuivie par les Medecins les plus attachez aux regles de la methode ? Mr. *Stahl* lui-même en convient, mais il ne s'y accorde qu'en cas d'*urgence*, à condition cependant qu'on ne prendra point ce cas dans les principes de *Sylvius* d'Hollande. *Quid autem ſit urgere, è Sylvianis dogmatibus non hauriendum eſſe præmonemus.* ([a]) N'eſt-ce pas-là, MONSIEUR, bleſſer la memoire du plus heureux Praticien de ſon tems ? Il eſt vrai qu'il employoit auſſi ſouvent l'Opium que Mr. *Stahl* le conſeil peu, mais dès qu'il eſt notoire que generalement parlant, l'Opium réüſſiſſoit dans les mains de Mr. *Sylvius*, deviendra-t'il dangereux de s'en rapporter là-deſſus à ſes maximes de pratique, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Mr. *Stahl* de gratifier la Medecine de ſes remedes merveilleuſement anodins, préferables à l'Opium,

(a) Art. 98.

qui adoucissent & calment les maux jusques dans leurs sources, tels que sont ceux qui lui sont connus. *Cumpertum habemus, quod alia suppetant medicamenta, quæ . . . . . mitigant cum emolumento primariorum affectum &c.* ([a]) Et cela arrivant l'on conseillera de prendre dans les maximes de Mr. *Stahl*, les moyens de remedier aux cas d'urgence. *Quid sit urgere é Stahllianis dogmatibus hauriendum præmonebimus.*

(a) *Art.* 76.

Mr. *Stahl* donne ([b]), ce semble, toute sa confiance au celebre Mr. *Ludovicus*, comme étant en effet le plus grand connoisseur qu'il fut jamais en matiere medicale ; & sous le nom de ce sçavant Medecin il taxe horriblement l'Opium. Je vous avoüe, MONSIEUR, que je n'aurois jamais soupçonné Mr. *Ludovicus* d'être contraire à l'Opium ; car je suis au

(b) *Art.* 34.

fait sur cet Auteur, & voici comme je trouve qu'il en parle. *Opium . . . innocens, ut ut permultis . . . abusus spectantibus, immerito neglectum, ad semidementationem . . . injustè damnatum, suspectum, aut tandem longè parciùs, seriùs, dimidiùsquè attactum &c.* (a) Le reste de ce passage est à la loüange de l'Opium & de ses merveilleux avantages dans les maladies des enfants, des femmes grosses, des accouchées, des malades épuisez, des vieillards &c. (b) La pratique de Mr. *Ludovicus* répond à son principe sur l'Opium, car ses Traitez sur les maladies malignes (c) & sur la *dysenterie*, sont pleins de *narcotiques*, de *sedatifs*, &c. Mr. *Ettmuller* sur cet endroit dans son Commentaire sur *Ludovicus*, confirme l'opinion de cet Auteur sur l'Opium. Après cela, MONSIEUR, est-il aisé de trouver du préjugé contre

(a) *Ludovici. Pharmac. p.* 367.

(b) *Ibid.*

(c) *De morbis castrensibus. de dysenteria.*

contre l'Opium dans Mr. *Ludovicus?*

Mr. *Stahl* s'autorise, ce semble, encore du fameux Praticien Mr. *Deckers*, en qui dans ses notes sur la pratique de Barbette, il trouve loüées les pilules de *cynoglosse*, parce, dit-il, qu'il y a encore bien loin de la *cynoglosse* à l'Opium, & à ce sujet il s'échape contre les corrections prétenduës de l'Opium, qui est corrigé, dit-on, dans ces pilules: & là-dessus il exerce ses mêmes préjugez. Mais Mr. *Stahl* auroit trouvé que Mr. *Deckers* sçavoit en matiere de narcotiques employer autre chose que les pilules de *cynoglosse*, lui qui dans ses remarques pratiques, (a) se sert dans toutes ses *mixtures*, qui sont frequentes chez luy, & dans ses autres remedes, de l'Opium lui-même, dont il étoit aussi peu chiche que son Maître

(a) *Deckers exercitationes practicæ.*

Mr *Sylvius d'Hollande.* Ainsi, Monsieur, telle bonne opinion que l'on ait de la sage Medecine de M^r. *Stahl*: tel respect que l'on conserve pour le merite d'un aussi grand Medecin, on le trouve ici presque isolé, ou tout seul dans son sentiment, dénué qu'il est d'appui parmi tant de grands Medecins qui l'ont précedé, & parmi tant d'autres qui viennent d'enrichir la Medecine de leurs observations sur cet excellent remede. L'autorité que s'est faite dans le monde M. *Hoffman*, & les égards qui lui sont dûs à justes titres, m'obligent, Monsieur, à justifier encore l'Opium contre tout le mal qu'en a dit ce sçavant Medecin. Car il en auroit en effet plus dit de ce remede que d'aucun autre, s'il n'en avoit infiniment plus dit encore des *purgatifs*, des *émetiques*, des *mercuriels*, &c

qu'il rend la terreur de la Medecine. En effet quoi qu'il dise des narcotiques, il n'y reconnoît principalement du danger que quand on les donne inconsiderément ou en trop grande quantité, [a] parce qu'alors il cause des *stupeurs*, des engourdissements, & une paresse dans toute la nature, par où il devient moins un remede qu'un poison. Mais aussi est-il convenu de tous ces inconvenients parmi ceux-là même qui sont le plus favorablement prévenus pour l'Opium. Ainsi tout ce que dit contre lui Mr. *Hoffman* est précisément ce qui fait le fondement de la methode, qui donne des regles, & marque des précautions avec lesquelles on évite certainement ces malheurs; & les principales de ces regles sont de ne point donner l'Opium tout à la fois, ou en forte dose,

(a) Frederic Hoffman, veræ pathologiæ fundamenta. p. 273. art. 4.

& de n'en point faire un somnifere forcé ou un assoupissant. Tandis donc que les moins connoisseurs donnent l'Opium absolument pour faire dormir, les plus sensez ou les mieux instruits dans la Medecine calmante, ne l'employent que comme un *sedatif* ou un adoucissant qui attire le sommeil; parce que l'Opium donné en petites doses réïterées, demeure soumis à la nature ou à la vertu *systaltique*, laquelle restant toujours la maîtresse, s'assujettit la vertu de l'Opium, & la tient à sa portée, ou sous sa direction. Par même moyen il perd ce que les anciens lui soupçonnoient de *deletere* ou d'empoisonnant; au contraire même ainsi ménagé, il acquiere cette vertu divine (a) ou merveilleuse d'apaiser les douleurs & de donner du calme aux malades. Aussi Mr. *Hoffman* en

(a) *Ibid.* p. 278. art. 9.

avoüant le mal qui peut venir de l'Opium, reconnoît que c'eſt le remede qui a toujours été ſingulierement recherché par tous les Praticiens de l'ancienne & de la nouvelle Medecine. L'obſervation qu'allegue ce même Auteur, que l'Opium calmant à la verité les maux pour un tems, les rend dans le fond plus longs & plus opiniâtres; cette obſervation eſt apparemment d'après Mr. *Stahl*, de la Diſſertation duquel Mr. Hoffman s'appuye, & dans leurs écrits, d'après des Medecins trop hardis à donner l'Opium tout à la fois en grande doſe, & qui n'étoient point au fait de le ſçavoir donner petit à petit, & de loin à loin; car en cela conſiſte le fond d'adreſſe à le donner ſans inconvenient. C'eſt qu'une petite doſe venant à l'appuy d'une autre ſemblable qui a commencé à établir le

calme, elle l'acheve & le consomme sans interesser la force ou le *ton* des solides ; & qui plus est, sans rendre le mal ni plus long ni plus opiniâtre, ce qui est ce qu'appréhendent Mr. *Stahl*, Mr. *Hoffman*, & les Disciples de tous les deux, mais qui se copient manifestement les uns & les autres. En effet aucun de ces grands Medecins ne témoigne tenir de son usage ou de sa propre observation, ces raisons de frayeurs dont ils se sont frappez les uns & les autres. Ainsi il paroît que ce ne sont que des oüi-dire, ou des histoires d'emprunt, sur lesquelles ils décreditent un remede dont ils n'ont point fait usage, ou tout au plus dont ils ne se sont point servi que d'une maniere vulgaire, & que l'on reconoît comme eux fautive, dangereuse & formidable. Mais on ose leur promettre, comme on l'a rapporté

cy-deſſus de Mr. *Sylvius* d'Hollande, que la methode qu'il a ſuivie, qui a été perfectionnée depuis luy, & que l'on propoſe ici, ſe trouvera ſûre dans leurs mains, & qu'elle y acquerera de nouveaux titres de confiance. Juſques-là c'eſt injuſtice ou préjugé de répudier ou de proſcrire l'Opium, comme fait rigoureuſement Mr. *Stahl*, ([a]) qui conclut à ce qu'on s'en abſtienne. Car ne fut-ce point en effet un préjugé ou une injuſtice contre le Quinquina, de l'accuſer d'arrêter ſeulement la fiévre ſans la guerir veritablement? accuſation qui a duré pendant tout le tems qu'on a ignoré qu'il falloit en modifier les doſes, en les donnant partagées à differentes repriſes, & depuis ce tems le Quinquina a été reconnu pour très ſûr dans ſon operation, & conſtant dans ſes effets, pourvû qu'on le con-

(a) *Diſſert. art.* 78.

tinuë auſſi long-tems qu'il convient. Les atroces accuſations formées contre luy de reſſerrer exceſſivement les parties, de fixer les mouvements naturels, & de laiſſer dans les entrailles des obſtructions dangereuſes ; toutes ces ſortes d'accuſations ſont tombées, de ſorte que l'on convient aujourd'huy que ces accidents n'arrivent qu'entre les mains de ceux qui ne ſont point entendus en ces ſortes de ménagemens, pour la cure des fiévres ordinaires ; car il en eſt d'autres extremément aiguës, obſervées par le ſçavant M[r]. *Torti*, ([a]) dont la malignité va ſi vîte, qu'il eſt abſolument beſoin d'employer le Quinquina tout d'abord, & avec toute ſa force, en le donnant bruſquement & en très grande doſe, pour arrêter les pas ou les mouvements précipitez que la fiévre de cette nature fait faire vers la

(a) *Febr. intermit.* &c.

mort. Mais ce ſont de ces cas ſinguliers qui ne tirent point à conſequence pour le courant des fiévres. Tout de même auſſi il eſt des cas extraordinaires en pratique où un homme exercé donne hardiment de l'Opium pour arrêter une douleur mortellement urgente, ou ſemblable accident preſſant de *coliques hyſteriques* ou de *nephritiques* de même nature, c'eſt à-dire dans des affections purement *ſpaſmodiques*, qui demandent cependant du diſcernement & de l'uſage dans un Praticien; mais ce ſont encore des exceptions de la regle generale, qui ne doivent faire paſſer ni l'un ni l'autre pour de dangereux *remedes* qui fixent, qui concentrent les humeurs, d'où s'enſuivent des *congeſtions inflammatoires*, *ſquirreuſes* &c. Car c'eſt encore une mépriſe inſoutenable de comparer l'Opium ou

les Narcotiques à des *aſtringens* dangereux, puis qu'ils ne fixent, n'arrêtent ou ne reſſerrent précipitamment, que lors qu'on les donne en forte doſe, au lieu qu'étant modifiez & graduez de maniere qu'on les donne en petite quantité plus ou moins ſouvent réïterée, ils ramenent petit à petit les vaiſſeaux excretoires à leurs diametres propres, ou les ſolides à leur *ton* naturel. La pratique de Mr. *Torti* prouve parfaitement cette œtiologie; car c'eſt dans les occaſions de fiévres extrémement aiguës qu'il donne le Quinquina en forte doſe, dans les tems par conſequent où les oſcillations ſont infiniment accelerées, perverties, détournées, & ſorties de leurs directions; mais quoy de mieux alors, que d'arrêter ſur le champ de ſi dangereuſes marches, & que de lier prom-

rement un furieux mouvement qui va à la mort ? Car l'excés de dérangement ou d'*ataxie* qui eſt alors dans les eſprits, ou dans la vertu *ſyſtaltique*, donne lieu à la forte action du remede, ſans porter préjudice au fond de la force naturelle ou au *ton* des parties, auſquelles il reſte encore aſſez de force, quoique le remede prenne ſur ce qu'elles avoient de trop. Après ces explications, MONSIEUR, je compte que l'Opium ſera parfaitement juſtifié, & qu'il meritera place parmi ces remedes choiſis qu'un bon Medecin doit employer dans ſa pratique. C'eſt l'exemple que donne Mr. Hoffman, (a) luy-même, qui malgré le préjugé répandu en Allemagne contre l'Opium, le recommande dans ſa huitiéme Diſſertation de ſa ſeconde Decade,

(a) *Hoffman Diſſert Decad.* 2. p. 367.

comme un rémede neceſſaire en pratique ; car à juger par la quantité des Narcotiques qu'il met en reſerve, il eſt aiſé de juger qu'il donne une grande étenduë à l'uſage qu'il en permet.

Mais, MONSIEUR, ceci ne ſeroit-il point la ſolution du problême propoſé par Mr. Pitcarn ? car l'Opium ſe trouvant maintenu dans tous ſes avantages, ſur tout dans ſa vertu *cordiale*, *confortante*, *diaphoretique* & *ſedative*, ne pourroit-il point eſtre aux termes du même celebre Mr. Hoffman, ce remede tant deſiré par ce fameux Auteur, pour la cure de toutes les maladies. En effet l'un & l'autre ont penſé de même ſur les qualitez qui ſeroient à ſouhaiter dans un pareil remede, & ces qualitez qui ſe trouvent en plein dans l'Opium, ſont celles-là même

qui ſont décrites dans ces termes de Mr. Hoffman. *Si quæ ſpes eſſet inveniendi talem Medicinam, quæ omnibus morbis & avertendis & ſanandis cum effectu accommodata ſit, ejus certè operatio ita deberet eſſe comparata, ut pulſum roborando, liberum ſanguinis circulum, ſublatis ubique ſpaſmis, ſine acri calore promoveret, adeoque & omnium ſaluberrimam tranſpirationem & alias excretiones augeret ac reſtitueret.* [a] Ma penſée ſe trouve dans celle de ce même Auteur, qui s'explique ainſi ſur les Narcotiques. *Equidem anodyna & ſedativa, videntur vacuationibus adverſa. . . . illa ipſa etiam excretiones adjuvare debent. Nam illa, dum ſpaſmos & dolores demulcent & ſiſtunt, clauſos meatus aperiunt & hac ratione ſudorem non raro reſtituunt.* [b] &c. Le reſte du paſſage n'eſt pas

(a) *Frideric. Hoffman. ibid. p.* 412.

(b) *Ibid. p.* 411.

moins concluant, mais ce seroit, MONSIEUR, trop abuser de votre patience. Je m'en rapporte donc à vos lumieres & à votre décision.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

B

C

D

E

F

G

H

O

Q

R

S

T.

V.

Fautes à corriger.

PAge 19 ligne 2 stades. *lisez* stases.
Page 202 ligne 8 urineux, *lisez* vineux.
Page 269 ligne 9 après guere, *ajoutez* que,
Page 271 ligne 3 prouve. *lisez* procure.
Page 292 ligne 13 mixtares. *lisez* mixture.
Et de même ailleurs.

De l'Imprimerie de LOUIS-DENIS DELATOUR, Imprimeur de Son Altesse Serenissime MADAME LA DUCHESSE.

